

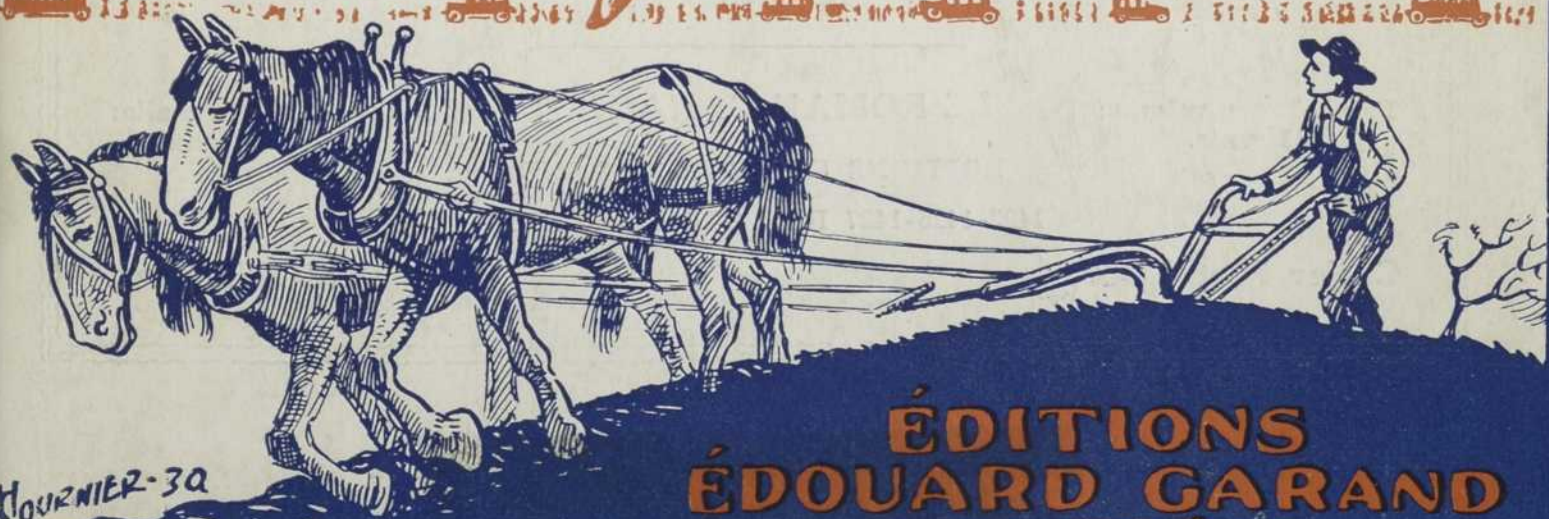
LE ROMAN CANADIEN

25¢

C843.08108
R6
v. 66
1930

LE MIRAGE

ROMAN CANADIEN
INÉDIT
PAR
UBALD PAQUIN



ÉDITIONS
ÉDOUARD GARAND
MONTREAL

HOURNIER-30

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

- | | |
|---|--|
| 1.—L'Iris Bleu (2ième édition) | Par J. E. Larivière |
| 2.—Le Massacre de Lachine (épuisé) | Par X X X |
| 3.—Ma cousine Mandine (3e ed. 75c) | Par N. M. Mathé |
| 4.—Les Fantômes Blancs (épuisé) | Par Azylia Rochefort |
| 5.—La Métisse (2ième édition 75c.) | Par Jean Féron |
| 6.—Gaston Chambrun (épuisé) | Par J. F. Simon |
| 7.—Le Lys de Sang (épuisé) | Par Henri Doutremont |
| 8.—Le Spectre du Ravin (2e édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 9.—Le Médailon Fatal (épuisé). | Par André Jarret |
| 10.—L'Aveugle de St-Eustache (3e éd.) | Par Jean Féron |
| 11.—Nypsia. | Par Henri Doutremont |
| 12.—Fierté de Race (épuisé) | Par Jean Féron |
| 13.—Roxane (2ième édition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 14.—La Revanche d'une Race (épuisé) | Par Jean Féron |
| 15.—L'Expiatrice (épuisé) | Par André Jarret |
| 16.—L'Associé Silencieuse | Par J. E. Larivière |
| 17.—L'Ombre du Beffroi (épuisé). | Par Mme A. B. Lacerte |
| 18.—La Besace d'Amour (en réédition) | Par Jean Féron |
| 19.—Le Grand Sépulcre Blanc | Par Emile Lavoie |
| 20.—Les Cachots d'Haldimand | Par Jean Féron |
| 21.—La Cité dans les Fers | Par Ubald Paquin |
| 22.—La Taverne du Diable | Par Jean Féron |
| 23.—Le Trésor de Bigot | Par Alexandre Huot |
| 24.—Le Patriote (1837-38) | Par Jean Féron |
| 25.—Le Mort qu'on Venge | Par Ubald Paquin |
| 26.—Le Manchet de Frontenac | Par Jean Féron |
| 27.—Fleur Lointaine | Par François Provençal |
| 28.—La Ceinture Fléchée | Par Alexandre Huot |
| 29.—Le Bracelet de Fer. (en réédition) | Par Mme A. B. Lacerte |
| 30.—La Digue Dorée
(Le Roman des Quatre) | Par Ubald Paquin, Alexandre Huot,
Jean Féron et Jules Larivière |
| 31.—La Besace de Haine | Par Jean Féron |
| 32.—Le Lutteur | Par Ubald Paquin |
| 33.—Le Siège de Québec | Par Jean Féron |
| 34.—Le Mystère des Mille Illes | Par Pierre Hartex |
| 35.—Le Drapeau Blanc | Par Jean Féron |
| 36.—Les Caprices du Coeur | Par Ubald Paquin |
| 37.—Les Trois Grenadiers | Par Jean Féron |
| 38.—L'impératrice de l'Ungava | Par Alexandre Huot |
| 39.—Le Mystérieux Monsieur de l'Aigle | Par Mme A. B. Lacerte |
| 40.—Le Mendiant Noir | Par Marc Lebel |
| 41.—L'espion des Habits Rouges | Par Jean Féron |
| 42.—L'Empoisonneur | Par Jean Nel |
| 43.—Le Capitaine Aramèle | Par Jean Féron |
| 44.—Le Massacre dans le temple | Par Ubald Paquin |
| 45.—L'Enjoleuse | Par Madame Croff |
| 46.—L'Ile au Massacre | Par Prosper Willaume |
| 47.—La Prise de Montréal | Par Jean Féron |
| 48.—Jean de Bréboeuf | Par Jean Féron |
| 49.—La Folle de la Pointe du Mort | Par L. Dubois-McCabe |
| 50.—La Belle de Carillon | Par Jean Féron |
| 51.—Les Aventuriers de l'amour | Par Henri Deyglun |
| 52.—Le secret de l'orpheline | Par André Jarret |
| 53.—La Corvée | Par Jean Féron |
| 54.—Bois-Sinistre | Par Madame A. B. Lacerte |
| 55.—Boeufs Roux | Par J. M. Lebel |
| 56.—La mystérieuse inconnue | Par Ubald Paquin |
| 57.—La Petite Maîtresse d'Ecole | Par Mme Croff |
| 58.—Le Triomphe de l'amour | Par Mme Graveline |
| 59.—La Crise | Par F. Provençal |
| 60.—L'Echafaud Sanglant | Par Jean Féron |
| 61.—L'Homme aux deux Visages | Par Jean Féron |
| 62.—Le Crime d'un Père | Par Jean Nel |
| 63.—La Résurrection du Coeur | Par Guy Nemer |
| 64.—L'Etrange Musicien | Par Jean Féron |
| 65.—La Fin d'un Traître | Par Jean Féron |
| 66.—Le Mirage | Par Ubald Paquin |

Prix, chaque volume:
25 cents.

LE ROMAN CANADIEN

Par la malle:
30 cents.

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-1425-1427 RUE STE-ELISABETH

Casier Postal 969,

MONTREAL

Drummondville

JUIN 1930

Montréal

LE MIRAGE

Roman canadien inédit

PAR

UBALD PAQUIN

Illustrations d'Albert Fournier



L'ACTION CANADIENNE

Publié par

"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth

Montréal

PS
9319
R6
N.66

OUVRAGES DU MEME AUTEUR

A la même librairie

La Cité dans les Fers	25c
Le Mort qu'on Venge	25c
Le Lutteur	25c
Les Caprices du Coeur	25c
Le Massacre dans le Temple	25c
La mystérieuse Inconnue	25c

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaptation au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1930

Copyright by Edouard Garand, 1930.

De cet ouvrage il a été tiré 12 exemplaires sur papier spécial; chacun
de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

BRITISH LIBRARY
309 312-1111A2

Le MIRAGE

PAR
UBALD
PAQUIN

Illustrations
d'Albert Tournier



I

Dans le matin clair, un coq chanta.
Vibrant et net, le cri, trouant l'espace, pénétra dans la chambre de Suzanne.

Eveillée par le cocorico, elle s'étira, frotta ses paupières du revers de la main, et, passant ses doigts souples dans son opulente chevelure noire, elle la rejeta en arrière par delà les oreilles. Les cheveux recouvrirent le cou et s'épandirent sur les épaules que l'échancrure de la camisole laissait deviner potelées et rondes.

Le contour des meubles se dessinait dans la lumière.

Jetés la veille sur une chaise, les vêtements, légers, flous et mols, gardaient encore dans leurs plis un peu des formes qu'ils épousaient. Suzanne se leva, enfila son jupon, et, pieds nus, se dirigea vers la fenêtre.

La paume des mains appuyée sur le châssis, le buste au dehors, tendu comme une offrande au jour naissant, elle regarda la cour où grouillait, comme dans un fourmillement sourd, la vie des bêtes et des choses.

Le chien, accroupi sur le sol, s'allongeait avec

volupté, le museau entre les pattes. Les poules caquetaient, piaillaient, picoraient, et les vaches tassées à la barrière, dans l'attente de la traite, regardaient vers l'étable, de leurs grands yeux mélancoliques et ternes.

Au milieu, une charrue reposait, le soc en l'air. Un coq se hissa sur les mancherons, le même qui avait chanté tantôt. Il s'enfla la poitrine, et, dressé sur ses ergots, la crête pointée vers l'azur, lança éperdument son appel claironnant. De plus loin, un autre répondit, puis un autre. Des aboiements de chiens, les uns nets et proches, d'autres lointains et sourds; des hennissements de chevaux auxquels se mêlèrent les bruits confus de la nature au réveil, s'unirent ensemble: harmonie profonde et vaste, salut matinal de la création.

Suzanne respira plus profondément. L'air qu'elle buvait, s'engouffrait dans sa poitrine en la dilatant. Dans chacun de ses membres, la jeunesse distillait la joie de vivre. Elle venait d'atteindre sa dix-huitième année.

L'ovale de son visage rappelait les madones raphaéliques. Ses traits, empreints de candeur

et de naïveté, gardaient aussi un peu de malice et d'espièglerie enfantine. Semblable à de petits charbons, les yeux noirs brillèrent sous les cils ténus. Son nez aux narines mobiles avait un léger retroussis et ses lèvres fines creusaient, quand elle riait, des fossettes dans les joues.

Si la vie de la ferme, la vue "des bêtes innocentes qui n'ont pas à cacher les choses qu'elles font", comme dit Rostand, l'avait instruite des mystères sexuels, la pureté de son cœur était intacte, et malgré son exubérance juvénile, jamais une pensée ne lui était venue, jamais un désir ne l'avait effleurée qui aurait pu ternir l'éclat de son regard, ou soulever sa gorge de trouble émotion.

De l'amour, elle ne connaissait que le prélude : une langueur mal définie, un émoi mélancolique et tendre, qui, à certaines heures, s'empare de l'être ; le besoin de se dévouer, de verser sur autrui des trésors accumulés de tendresse et d'affection, et aussi, celui de rire, de pleurer, de chanter tout à la fois, sans savoir pour quelle cause.

Elle vivait dans une attente, celle du grand événement, de la révélation fulgurante qui déchirerait dans son âme et dans son cœur, la voile de son enfance, pour y faire rayonner dans toute sa poésie le rêve lumineux de sa jeunesse. Qui autour d'elle ou au dehors incarnerait cet idéal mystérieux ? Elle l'ignorait, pressentant seulement sa venue, et qu'il riverait sa vie à la sienne, indissolublement. C'est pourquoi, ce matin-là, elle trouvait dans l'air, une langueur qui la grisait, et, quand elle aperçut un homme, jeune comme elle, et qui avait partagé jadis ses amusements de petite fille, elle sourit, porta la main à sa bouche pour l'étendre vers lui, dans un baiser qu'il ne vit pas... Puis, fredonnant un air gai de chanson, elle se vêtit, et, légère, accorte, ses pieds touchant à peine terre, elle descendit à la cuisine, où l'ouvrage l'attendait.

* * *

Depuis deux semaines, Fabien Picard, laissant le collège avec le titre de bachelier ès-arts, avait réintégré la maison paternelle. S'il conservait encore la vitalité et la force qu'une longue ascendance paysanne lui avait transmises, il avait acquis, par le frottement des années d'études, une affinité plus grande dans les traits et dans la démarche. Il était grand, élancé, nerveux. Les yeux bleus, très doux, manquaient cependant d'énergie. Par contre, le nez droit, le menton carré dénotaient l'entêtement.

Vingt ans à peine ! Premier de classe depuis ses éléments latins, sympathique, robuste, il résumait sur sa tête toute l'ambition de son père Ignace Picard.

Les Picard, depuis quatre générations, exploitaient la terre voisine des Germain. Le sol était riche, la maison cossue, les bâtiments prospères des récoltes engrangées et des bêtes qu'ils abritaient.

L'ainé des deux fils devait se marier sous peu et s'établir à Jeanville. Aussi, le père Ignace comptait sur Fabien pour perpétuer la tradition. Il aurait voulu, avec lui, voir le nom glorifié. Déjà, il le voyait maire de la paroisse, préfet du

comté, et, qui sait ? peut-être un jour ministre !... N'avait-il pas tout ce qu'il faut pour réussir : avantages physiques, intellectuels, matériels ? Y a-t-il une profession plus noble que celle de cultivateur ?

Mais le fils en avait décidé autrement. S'enliser dans ce pays de culture pour la satisfaction puérile d'être un grand homme dans un petit village ! Non ! Pas cela ! Il voulait exercer ses talents sur une scène plus vaste. Quels étaient ses projets ? Lui-même ne le savait pas bien : ils étaient encore à l'état d'ébauche. Il voulait une existence remplie, fertile en événements, en rapport avec le siècle de frénésie et de lutte où il vivait.

* * *

Du haut du clocher grêle, que la rouille a jauni, l'Angelus tinta. Lentement, les notes espacées tombèrent, et le calme, le grand calme des midis d'été, étendit sur le village et la paroisse de Saint-Chose, son manteau feutré. Sur les enclumes de la forge, les marteaux cessèrent de retentir et la scierie où tout à l'heure grinçaient et geignaient les billots sous la morsure des dents d'acier s'emplit de silence morne.

Sur le seuil des tambours adossés aux maisons, les hommes se débarbouillaient la figure qu'ils frictionnaient de leur larges mains. Où l'effort creusait sa grimace, le contentement rayonnait du repas prochain. Par les fenêtres des maisons et les portes grandes ouvertes, des exhalaisons s'échappaient qui creusaient l'appétit, humectaient les palais : odeurs diverses, fumets délicieux aux narines, de la soupe chantant dans les casseroles, du lard rôti dans les poêles, des fèves dorées cuites dans le four.

* * *

Autour d'une table carrée qu'un ciré à ramages recouvrait en guise de nappe, les membres de la famille Germain étaient attablés pour le dîner. A l'extrémité, près de la fenêtre, le père Cyrille occupait sa place habituelle. C'était un homme trapu, noueux et solide, et qui faisait songer à ces épinettes bâtardees qui s'arc-boutent au sol de leurs racines torsées et de leurs branches inférieures. Et, comme elles, la terre le tenait attaché solidement, rivé pour ainsi dire. Le même pays qui l'avait vu naître, grandir, aimer, souffrir, le verrait mourir. La mère se tenait assise en face de lui, à l'autre extrémité de la table. Un commencement d'hydropisie la rendait inapte aux travaux du ménage. Dans sa face grasse aux chairs flasques, les petits yeux roulaient anxieux et actifs, allant des enfants au mari, avec la sollicitude inquiète d'une poule couveuse. Parfois, son regard devenait plus brillant, et l'on y sentait l'admiration pour ces êtres enfantés par elle : les trois garçons, gaillards superbes et rudes à la tâche, Firmin, l'ainé, le meunier du moulin de Pierre ; Jacques et Ernest, les continuateurs de l'oeuvre paternelle ; ses deux filles, Suzanne et Marie-Ange, treize ans bientôt, et qui était externe au couvent. Suzanne, parce qu'elle était l'ainée, remplaçait la mère, et sur elle reposaient les soins et l'entretien de la mai-

son. sans que jamais, malgré l'ouvrage, sa belle humeur n'en fut altérée.

Quand il eut mangé sa soupe, le père brisa le silence que seul le bruit des cuillers dans les assiettes avait troublé.

—M'est avis qu'on va commencer les foins dré demain. J'ai marché la pièce d'en haut, celle qui aboute aux Brisebois; les épis y sont pas mal grainés.

—Pourvu qu'on ait du beau temps, dit la mère.

—La lune est dans son fort. On doit être bon pour une escousse.

—J'ai vu Fabien Picard ce matin, dit Ernest.

—C'est-y vrai qu'il s'en retourne en ville, cet automne?

—Y m'en a pas parlé.

—En tous cas, ce serait ben dommage pour le bonhomme vu que Joseph doit sa marier betôt. Qu'est-ce qu'il t'a conté à matin?

—Y paraît qu'on va avoir une grande fête au Lac, la semaine prochaine.

—Est-ce que tout le monde est invité?

—Oui. Ceux d'ici, puis de Jeanville.

Suzanne, qui avait suivi la conversation, dit à son tour:

—On y va?

Ernest interrogea ses frères du regard, et, comme il lut dans leur silence une réponse négative, il ajouta:

—C'est correct. Moi, j'y vas. On ira ensemble, hein, Suzanne?

Les jours qui suivirent furent imprégnés de la féerie d'un songe doré. L'événement prochain se paraît aux yeux de la jeune fille de tous les attraits de l'Inconnu. Là, dans ce décor du Lac aux Grenouilles qu'une atmosphère de beauté enveloppe, où la Richesse et le Luxe se coudoient, peut-être le rencontrera-t-elle, Lui, celui qui doit venir, peut-être, légère, glissera-t-elle à son bras dans un tourbillon fou de valse pendant que les violons chanteraient de joie ou pleureraient de langueur.

Elle allait dans la maison, des bribes de chansons aux lèvres, gaie comme un petit enfant, rieuse, accomplissant sa besogne machinalement, parce qu'en elle, un monde irréel vivait qui lui faisait oublier les tracasseries journaliers.

* * *

Parallèle au chemin du Ruisseau Plat, la Rivière aux Renards roule ses eaux laiteuses, entre deux rangées de saules, dans la direction de Jeanville. A trois milles du village, une habitation se distingue des autres, par sa structure de pierres massives, l'importance des bâtiments qui l'entourent et un souci plus grand de la beauté dans le parterre qui l'avoisine. Là, un homme vivait, jeune encore, dans une solitude chère que seul partageait son employé et quelques aides dans les périodes d'ouvrage.

A trois ans, Hubert Desroches avait perdu sa mère. Ce sevrage de tendresses maternelles, une enfance et une adolescence sans amour imprimèrent à son tempérament et à son caractère quelque chose de farouche, voire d'un peu brutal. A la mort de celle qu'il idolâtrait, le père avait clos son cœur. Seule, une passion y subsistait: "la terre", qu'il s'acharnait à faire rapporter avec

l'âpreté caractéristique du terrien qui adore son état. Lui aussi était mort, voilà déjà quatre ans, au moment où Hubert entamait sa vingt-deuxième année. Seul au monde, possesseur d'une des plus belles terres de la région, Hubert, comme plusieurs à sa place l'auraient fait, eut pu réaliser son avoir et, avec l'argent qu'il avait déjà de prêté à la Fabrique et à des cultivateurs solvables, mener à la ville une vie exempte de soucis. Il préféra demeurer sur la terre paternelle. Possédant une instruction primaire solide, que des lectures avaient agrandie, il se concentra dans l'exploitation scientifique de son domaine. L'élevage des animaux — ses meilleurs amis — l'amélioration de ses troupeaux bovins et porcins, le souci des récoltes prochaines et des rendements plus grands l'absorbèrent tout entier.

Haut sur jambes, le torse large, ses bras aux muscles en saillie repliés derrière le dos, on pouvait l'apercevoir chaque dimanche errer par ses champs, de son pas tranquille et lourd. Tantôt, il se courbait vers le sol dont il prenait une motte qu'il écrasait entre ses doigts; tantôt, il se penchait sur les épis de blé ou d'avoine, et, longuement, les soupesait. Toujours dans son regard, la même fixité demeurait et, sur son front, les deux lignes parallèles qui le creusaient.

Il se mêlait peu aux groupes, causait peu, renfermé dans ses pensées que nul ne savait.

* * *

Situé à six milles de la première station de chemin de fer et à sept milles de la route nationale qui enserme le Lac aux Grenouilles comme un immense lacet gris, Saint-Chose, malgré la proximité d'un des endroits de villégiature les plus courus de la province, a gardé l'aspect, les coutumes et les moeurs des villages du temps jadis.

L'église se dresse au centre, imposante masse de pierres des champs où le soleil se plaît à faire chanter les couleurs pour, finalement, les marier ensemble dans la fusion de leurs nuances et de leurs tons. Sur le côté gauche, il y a deux grandes remises de bois où les habitants, le dimanche, attachent leurs chevaux. A l'issue de la grand'messe, le perron de l'église, ainsi que l'espace gazonné qui descend jusqu'à la grande rue où le magasin général voisine le bureau de poste. s'anime d'une vie extraordinaire. Vide et morne, les jours de semaine, il devient ce jour-là, pour les habitants de Saint-Chose, ce qu'était le Forum pour les Romains. L'on y annonce les terres à vendre, les encans; l'on y affiche les règlements municipaux; les nouvelles s'y colportent; des idylles s'y ébauchent et, souvent, des mariages s'y décident.

Des groupes se forment selon les affinités de sang, d'amitié ou de voisinage où l'on discute de tout: des menus potins jusqu'à la politique.

* * *

Le premier coup de la messe venait à peine de sonner que, déjà, les abords du magasin étaient remplis de monde. Ceux qui demeuraient au loin en profitaient pour faire leurs emplettes.

Sur le perron, quelques hommes flânaient, fumant gravement leurs courtes pipes bourrées d'âcre tabac canadien d'où s'échappait une fumée opaque et blanche. A l'intérieur du temple, des femmes faisaient leur chemin de croix. Par les fenêtres vides de verrières colorées, le soleil entraît brutalement, ternissant l'éclat des lampions et des cierges.

Dans tout les chemins, les voitures se suivaient. Il y en avait de toutes sortes depuis celles rudimentaires, composées d'une planche unique que la charge fait plier et s'arrondir, jusqu'aux charrettes à deux roues, aux phaétons, aux "rubbertires."

Du côté de la Carrière, on vit surgir le père Picard et ses deux fils. Solennel, il salua les connaissances, attacha ses chevaux et se perdit dans la foule qui devenait plus compacte. Autour de Fabien, un groupe de jeunes se forma. Bien que du même âge ou plus âgés, ils lui portaient une sorte de respect mal dissimulé. Son instruction le rendait en quelque sorte l'égal du docteur Vincent, du notaire Lafond et presque du curé et de son vicaire.

Le deuxième coup sonna.

Ce fut au tour des Germain d'arriver.

—Tu attacheras le cheval... Moi, je descends chez le docteur à cause de ta mère, dit le père à Firmin.

—Moi aussi, je descends, dit à son tour Suzanne, j'arrête chez Marie.

A côté du bureau de poste, au-dessus de la porte d'une maison de briques, un écriteau se balance, portant cette inscription:

Mme J. BOURDON
Couturière — Modiste.

Dans les fenêtres, des chapeaux, montés sur des supports fins et longs, attiraient, chaque dimanche, après messe, la curiosité et la convoitise des jeunes femmes.

Mme Bourdon, veuve depuis dix ans, avait une fille d'un an plus âgée que Suzanne et qu'unissait ensemble une amitié de couvent.

Moins florissante de santé, elle avait peut-être un charme plus prenant, qui lui venait de la finesse de ses traits, du regard profond et doux de ses grands yeux mélancoliques et d'un je ne sais quoi d'alanguissant dans la taille et la démarche.

—Bonjour Suzanne, salua-t-elle, comme celle-ci franchissait le seuil de la maison.

—Bonjour Marie... Ta mère est là?

—Oui... Tiens... la voici qui descend.

Suzanne tenait sous son bras, un paquet enveloppé dans la gazette. Elle le défit, en sortit une robe ancienne et s'informa si, avec l'étoffe, on pouvait lui en confectionner une plus à la mode du jour. Elle confia à la modiste son intention d'aller au Lac et son appréhension de n'être pas bien mise.

—Mais, ma petite, d'ici jeudi, ça ne me donne pas grand temps.

—Si vous voulez, vous êtes capable. Pour moi? ajouta-t-elle avec un sourire.

—Eh bien! pour toi, ma Suzanne, je vais le faire. Mercredi soir, je te la promets. je prendrai tes mesures tantôt. Maintenant... si vous

ne voulez pas arriver en retard... surtout toi, Marie, pour l'Asperges... Il ne faut pas que tu fasses attendre les chantres.

Les jeunes filles sortirent au bras l'une de l'autre et se dirigèrent vers l'église, tache claire et mouvante sous le soleil.

Le troisième coup sonna. Les pipes s'éteignirent et les hommes tenant leurs chapeaux gauchement entre leurs doigts, s'engouffrèrent à l'intérieur. Marie, qui touchait l'orgue, attaqua les premières notes de l'Asperges. Les chantres dont les voix, puissantes pour la plupart, manquaient de culture, entonnèrent ou plutôt crièrent les versets de l'antienne. Balançant leurs livres tendus à bout de bras, la tête en arrière, chacun donnait de la voix, cherchant à enterrer son voisin.

A sa place habituelle qui était le dernier banc à droite, Hubert Desroches, les paupières plissées pour mieux voir, faisait des yeux le tour des bancs. Un léger sourire remua ses lèvres quand il vit la pose solennelle, un peu gourmée d'Ignace Picard. Au banc des Germain il s'arrêta plus longuement. Le soleil frappait sur la nuque de Suzanne et posait des reflets fauves sur les mèches débordantes de la coiffure. Sentit-elle la lourdeur de ce regard humain peser avec insistance? Elle se retourna. Hubert aperçut ses yeux, ses yeux de charbon noir. Il vit son nez, sa bouche, le contour de ses joues. Relevant son paroissien à la hauteur des yeux, il parut s'absorber dans une lecture pieuse. L'orgue se taisait sur l'amen de l'Evangile. Le curé enleva sa chasuble, prit sur un coin de l'autel deux grands livres en cuir noir qu'il déposa sous son aisselle et gravit les degrés de la chaire.

C'était un homme très grand, sec, osseux avec des bras nerveux et longs qui gesticulaient sans cesse. Il avait les cheveux grisâtres et très drus, des sourcils épais, un nez recourbé, la bouche renfoncée et le menton en galoche, pointu et mince.

Austère pour lui-même, d'une austérité qu'il poussait jusqu'à l'ascétisme, il était indulgent et large, quand il s'agissait d'autrui. Curé de St-Chose depuis trente ans, Monsieur Bernard connaissait ses paroissiens sur le bout de ses doigts, les appelant chacun par leur nom de baptême et les tutoyant tous.

—"Mes frères, commença-t-il, vous savez que "jeudi de cette semaine, M. Johnson, du Lac, "fait l'inauguration de la nouvelle aile de son "Manoir. Il va venir à cette occasion beau- "coup de monde de la ville. Il y a des jeunes "gens parmi vous qui m'ont demandé si ça me "faisait quelque chose s'ils y assistaient. Ça ne "me fait rien du tout. Seulement, je vous de- "mande de vous conduire comme de bons chré- "tiens, et, si vous dansez, de le faire avec mo- "destie. Il faut que les étrangers apprennent "que les paroissiens de Saint-Chose se con- "duisent bien... Donc j'espère que c'est bien "entendu... On dit qu'il va y avoir de la "boisson. Je ne vous défend pas de prendre "un coup mais je veux que pas un de vous "ne se dérange... Donc j'espère que c'est bien "entendu et qu'il n'y aura pas de désordre... "La semaine prochaine..."

L'annonce de cette fête, ce dimanche-là, défraya les conversations. Pour la première fois, Monsieur Johnson invitait les gens de St-Chose. En prêtant l'oreille aux divers propos échangés, Hubert Desroches apprit que Suzanne y accompagnerait son frère. Il ne s'attarda pas plus longtemps. Il savait ce qu'il voulait. L'instant d'après, il roulait sur la route du Ruisseau Plat. Quelques voitures le devançaient. Un claquement de langue, un "Marche Bijou", un coup de guides sur la gueule, la bête s'élança au grand trot, les dépassant toutes. Les graviers de la route brillaient comme des diamants; les cigales criaient éperdument sous l'ardeur d'un soleil chaud de midi.

Sous les sabots et les roues de la poussière s'élevait en nuage et retombait lentement, terminant la verdure des arbres et mettant aux maisons un ton de grisaille.

II

Le "Manoir Bienville", avec ses pavillons flanqués de tourelles, ses galeries immenses, ses vérandas ensoleillés peut rivaliser pour l'élégance et le confort avec n'importe quel établissement des "summer resorts" du continent. Situé sur une pointe, il fait face au Lac-aux-Grenouilles, avec, dans le fond, comme décor, la silhouette imposante du Mont-Vert. Son jeu de golf, ses jardins aux allées sinueuses qu'ombragent les peupliers, les sapins ou les érables, sa plage de sable fin, doux comme une caresse aux pieds qui le foulent, son lac aux eaux claires et bleues avec les rivières qui l'alimentent et qu'on peut remonter en canot jusqu'aux forêts prochaines en font le rendez-vous de la jeunesse élégante de Montréal ou de Québec comme celui des hommes d'affaires qui s'y ruent aux fins de semaine.

Devant la vogue de plus en plus grandissante de son établissement, Monsieur Johnson avait du ajouter une aile nouvelle. Salons et salles diverses de réceptions occupaient tout le rez de chaussée. Les étages supérieurs ne contenaient pas moins de 140 chambres pourvues des dernières commodités avec eau courante partout chaude et froide.

Communiquant avec la grande salle de réception une pièce attenait toute imprégnée d'une atmosphère de terroir, plafond bas aux poutres de pin équarries à la grand'hache; immenses foyers de pierre; catalognes aux couleurs vives étendues sur le plancher; meubles rustiques. Le maître avait gardé le souci de la couleur locale. Dans le but de fournir à ses hôtes habituels un spectacle dont ils n'étaient pas coutumiers, il avait mobilisé les violoneux des alentours et convié pour le grand bal du soir toute la population de Jeanville et de Saint-Chose. Séraphin Johnson voulait faire de cette inauguration officielle une date dans les annales mondaines et sportives.

* * *

Vers quatre heures de l'après-midi, un touring, une puissante Lasalle, stoppa devant la

demeure des Picard. Deux personnes en descendirent, un jeune homme et une jeune fille.

Fabien qui les attendait se porta au devant des visiteurs, les deux mains tendues. En face de la jeune fille, la timidité l'arrêta brusquement et fit rougir son front sous l'impulsion du sang.

—Mon ami Fabien Picard... ma soeur Lucille, présenta le jeune homme.

—Mon frère m'a si souvent parlé de vous que je suis heureuse de vous connaître.

—Eh! moi! Donc!

Spontanés, les mots avaient jailli des lèvres.

—Vous nous restez à souper, offrit-il?

—Impossible, nous avons rendez-vous au Manoir avec des amis. Nous venons te cueillir au passage.

—Un instant, je suis à vous... Papa, c'est mon ami Mercier avec sa soeur. Le cultivateur essuya la paume de sa main sur le revers de son habit et la tendit toute grande.

—Comme cela, vous étiez dans la même classe que Fabien?

—Oui... Mais il me battait aux examens... c'est joli chez vous.

Flatté d'entendre louer sa place, le bonhomme se rengorgea.

—Vous avez raison, monsieur. C'est de la bonne terre... pis de la bonne terre et si mon garçon veut...

—A-t-il l'intention de s'y établir?

—C'est bien ce que je voudrais. Voyez-vous, monsieur, un habitant qui est instruit, aujourd'hui, c'est un vrai seigneur... La voix de Fabien l'interrompit dans la conférence commencée et qu'il débitait à tout venant.

—Je suis prêt... Papa, tu vas nous excuser, Jules ne peut pas faire attendre ses amis.

Intérieurement, il n'était pas fâché du refus d'acquiescer à son invitation. Cette grande jeune fille élégante et fière l'intimidait, et à cause d'une sorte de vanité mal placée, il aurait eu honte de la recevoir chez lui, dans ce milieu fruste de paysans.

* * *

Lorsque Cendrillon, clandestinement, gagna le bal où la révélation du Prince Charmant s'offrit à son coeur, elle était bien émue. Mais Suzanne Germain à la veille de se rendre au Manoir était encore plus émue qu'elle. Dès midi, à tout instant, tant sa hâte était grande, elle regardait l'horloge et s'étonnait de la marche trop lente des aiguilles.

Les heures qui la séparaient de l'événement lui semblaient un rideau posé devant l'Inconnu et qu'il lui tardait de voir lever.

Sa toilette terminée, à peine écouta-t-elle les recommandations maternelles, toute entière au plaisir que déjà elle savourait. Ses rêves, ces derniers jours, s'étaient précisés. Souventes fois dans son imagination, la silhouette s'était dressée de son voisin, et déjà, elle commençait à chérir cette image.

Ce soir, il sera là, Luc.

Que faut-il de plus pour faire battre follement un coeur de dix-huit ans?

—Ils vont avoir beaucoup de plaisir ce soir, dit Marie Bourdon, à sa mère.

—Où ça?

—Au Lac. Beaucoup de monde, de la belle musique, de la belle danse...

—Tu aimerais y aller... Consoles-toi, ma petite, C'est bien moins drôle que tu ne l'imagines. Ces fêtes-là, de loin, paraissent amusantes, puis quand on y assiste, la plupart du temps on s'ennuie.

Marie ne confia pas que peut-être quelqu'un y serait, quelqu'un dont la force tranquille l'avait depuis longtemps séduite. Et s'il y était... aidé par les circonstances, il découvrirait peut-être le secret de sa vie à elle et tout l'amour profond dont il était l'objet. Devant ses yeux passa comme une vision, le mâle visage d'Hubert Desroches. Elle le voyait de sa démarche un peu lourde, s'avancer vers elle, lui tendre la main... Mais à quoi bon s'abandonner à ces espoirs? A quoi bon caresser cette chimère? Hubert ne savait pas, ne saurait jamais, et même s'il savait... L'ennui mélancolique des heures solitaires distilla dans ses membres, dans le sang de ses artères, et jusque dans son cerveau, l'ivresse lourde de l'abattement.

Durant des heures, elle laissa courir sur le piano ses doigts diaphanes, ses longs doigts de musicienne et qui déjà, gardaient la trace des morsures de l'aiguille. Puis, lasse, elle monta à sa chambre, se dévêtit, se coucha.

Et sur la blancheur de l'oreiller, des larmes, en tombant, firent de petits ronds bleus.

* * *

—Ma foi, Monsieur Hubert, on dirait d'un vrai monsieur de la ville. Vous allez tourner la tête à toutes les petites filles, dit Taillon, en riant largement, ce qui faisait ressortir davantage les trous noirs que l'absence de dents creusait dans sa bouche.

—Tu crois?

—J'en suis sûr. C'est-y le temps d'atteler?

—Oui.

En effet, Hubert Desroches ce soir là, portait beau parce que dans son regard, il y avait la détermination de ceux qui partent pour une conquête, et ne doutent pas d'eux-mêmes.

La foule envahit les vérandas, les pelouses, les salons.

Seuls quelques couples s'attardent dans la salle à manger d'où parviennent, assourdis, les accords de l'orchestre.

Le soleil, en s'abimant, ensanglante le lac que des canots sillonnent. Il en sort des éclats de rire, des bribes de chansons, et, parfois, très faibles, des bruits de baisers. Dans un espace aménagé à cet effet, des autos sont parqués. Il y en a de toutes marques, de toutes catégories, depuis le Chevrolet et le Ford, jusqu'au Lincoln, au Packard, au Rolls-Royce.

Plus loin, face à face, à une immense barre que soutiennent des piliers, des chevaux stationnent, la tête basse, mornes, paisibles par l'habitude qu'ils ont des attentes prolongées.

* * *

Le jour baisse de plus en plus. Des lueurs de tantôt, qui, par-delà les montagnes violettes barraient l'horizon de pourpre et d'orange, au-

cune ne subsistent. La noirceur submerge la terre.

Mais bientôt des lanternes innombrables lui livrent assaut, la transpercent, la chassent. Les taillis, les bosquets, les arbres, les galeries s'illuminent de rouge, de bleu, de vert, des pétards éclatent, des fusées trouent l'air en sifflant, et des pluies de lumière tombent du ciel noir. Le feu d'artifice bat son plein.

Après que la dernière gerbe de feu eut fini de monter, les invités font irruption dans la grande salle de l'annexe. Suzanne, perdue dans cette foule, suit son frère qu'elle tient par le bras. Elle cherche, parmi tant d'inconnus, celui pour lequel elle est venue, et ne le trouve pas. Des hommes au passage, jette sur elle des regards lourds de désirs. Certains, trop insistants, la font rougir, effarouchent sa pudeur.

L'orchestre attaque un air de valse. Le frou frou des robes, le frottement des souliers sur le parquet ciré accompagnent en sourdine la voix des violons et des cuivres. Hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles, enlacés par couples, évoluent dans la pièce.

Au fond de la salle, un escalier monumental conduit à une galerie en forme de jubé.

Suzanne y entraîne Ernest.

Les deux mains appuyées à la balustrade, les yeux agrandis, elle regarde.

Tout à coup, elle tressaille.

C'est lui, c'est bien lui là-bas, qui danse éperdument, la figure épanouie de bonheur. Elle observe sa compagne; elle la détaille, elle admire sa grâce, sa souplesse, son élégance.

Et de la voir tout près de Fabien, de constater que sa joue frôle presque sa joue, lui cause une sensation de douleur, un serrement à la gorge et comme une sorte d'étourdissement.

Elle reconnaît la jeune fille entrevue cet après-midi. Une tristesse l'envahit de songer qu'elle est si belle, si riche, si instruite.

Elle, pauvre fille des champs, n'a pour trésor que sa jeunesse, et dans sa poitrine un cœur qui bat bien fort, un cœur capable de tous les dévouements.

Pourquoi n'est-elle pas demeurée à la maison? Ses illusions, ses chères illusions tant caressées seraient intactes. S'il n'y avait pas tant de monde, elle pleurerait.

Deux jeunes gens que des libations trop copieuses ont éméchés, la dévisagent sans vergogne.

—Vous ne dansez pas la belle, dit l'un d'eux.

Elle ne répond rien et ses épaules frissonnent dans un mouvement instinctif de répulsion.

L'autre s'enhardit, essaie de lui prendre la main.

Epeurée, elle se retourne. Où donc est son frère? Elle l'aperçoit plus loin, veut l'appeler, hésite, puis n'ose, de crainte d'un scandale.

—Bonsoir Suzanne, fait une voix. C'est Hubert Desroches, qui, discrètement, l'a suivie, comme un chevalier servant.

—Ces messieurs désirent, demanda-t-il aux jeunes gens?

Ceux-ci l'examinent. A la naissance du front, un pli s'est creusé qui ne présage rien de bon.

La taille est imposante, le poing qui est serré,

prêt à frapper, doit être dur quand il s'abat.

—Excusez-nous. On s'était trompé.

Hubert voit deux yeux levés vers lui qui disent leur reconnaissance.

—Venez-vous dans l'autre salle, Suzanne. Là, on pourra danser à notre aise.

—Je veux bien.

Ils traversent la foule des danseurs dont les épaules se trémoussent au rythme endiablé d'un fox trot hystérique. Ils semblent de loin une mer humaine qui oscille avec des mouvements de vagues brisées et courtes.

Dans la salle canadienne, le "Salon Frontenac" l'assistance pour être moins brillante et moins nombreuse ne s'en amuse qu'avec plus d'entrain.

Des violoneux, des joueurs d'accordéon font les frais de la musique.

—Un quadrille annonce le "calleur".

—Vous dansez, Suzanne, demande Hubert. Les violons grincent, les pieds se déplacent, les mains en cadence battent la mesure.

Entière à son plaisir, Suzanne se laisse enlever de terre, oubliant qu'elle est venue pour l'autre... là-bas.

* * *

Depuis deux heures, minuit est chose du passé.

—Nous te reconduisons propose Jules Mercier à son ami.

Mais celui-ci, malgré le désir qu'il éprouve de refaire, avec Lucille, qui déjà l'ensorcelle, le trajet du retour, décline l'invitation.

Il a vu Suzanne tantôt et, pour la première fois, il s'est rendu compte que sa voisine est jolie, agréable à regarder et tout à fait désirable. Elle n'est plus la petite fille de jadis. Sa féminité, comme une révélation, vient de lui apparaître.

—Merci. Je retourne avec mes voisins. Dimanche, je reviendrai passer la journée avec vous.

* * *

La lune dans son manteau bleu que les clous d'or des étoiles piquent au ciel, se prélassait coquettement.

Dans la voiture qui la ramène au pas tranquille et lent du cheval, Suzanne, les yeux clos, se laisse griser à la voix de Fabien que la nuit a fait sentimental, et qui la berce de paroles douces... douces comme des caresses.

III

Un soleil ardent de juillet projetait sur la campagne sa lumière brutale et crue. De partout montait le cri aigre des cigales. Il emplissait les champs, les routes, les abords des maisons.

La fenaison achevait. Sur les pièces déjà fauchées, les veilloches séchaient. Il s'en dégageait une odeur subtile, douce à respirer. Dans les parties hautes, on commençait à les rentrer. Pendant que Joseph et le père Picard engrangeaient, Fabien travaillait dans la pièce

basse qui longe la rivière et qui était la dernière à faucher. Les épis en étaient drus et forts.

Assis sur le siège de fer, tenant les guides de sa main gauche, tandis que sa droite manoeuvrait la faucheuse, le jeune homme accomplissait son travail machinalement, l'esprit ailleurs. Il éprouvait une monotonie lasse de ses mouvements toujours les mêmes et qui se continueraient jusqu'au soir.

La chemise ouverte sur la poitrine, les manches retroussées au-dessus des coudes, le chapeau à larges bords lui protégeant la figure, il souffrait quand même de la chaleur épouvantable. Les bêtes aussi avaient chaud. De leurs corps mouillés, de la vapeur montait. Elle avançait péniblement, les nazeaux élargis et fumants.

"Clic et clic, clic et clic", faisaient les dents de fer de la faux et les épis, mordus au ras du sol, s'inclinaient et tombaient.

Les eaux de la Rivière-aux-Renards étaient calmes. Rien n'agitait leur blancheur laiteuse que l'ombre des saules, sur les bords, faisait plus sombre.

Une couple d'ormes, quelques pommiers sauvages, des cenelliers et des fardoques bordaient la ligne du champ. Plus loin, d'autres champs, des maisons, des granges.

Depuis le matin, le même paysage, inlassablement, passait et repassait devant le regard vague de Fabien.

"Clic et clic, clic et clic" faisaient les dents de la faux... et les épis se couchaient semblables tous... et les chevaux, de leur pas tranquille, répétaient les mêmes gestes...

Serait-ce là sa vie, toute sa vie, à lui, Fabien Picard? Fabien Picard, premier grand prix de philosophie et qui pouvait aspirer aux honneurs, voire aux triomphes. Il en avait savouré l'avant-goût aux examens derniers. Le seul souvenir des bravos accueillant son discours de fin d'année, le grisait encore. Quelle ironie!

Une grande jeune fille aux yeux violets rirait bien en l'apercevant ainsi faisant et refaisant le même parcours, gaspillant son intelligence et son instruction à conduire des chevaux et à serrer la manette d'une faucheuse. Un instant, il vit Lucille Mercier, fascinatrice et gracieuse darder sur lui ses yeux langoureux et troublants. Tous les détails de sa personne et de sa toilette, lui vinrent à l'esprit depuis le chic parfait du costume, la sveltesse de la taille, le galbe de la jambe et jusqu'aux ongles coupés en pointe, et si roses.

L'image s'envola sans qu'il put la capter à nouveau. La vision s'implanta d'une autre jeune fille, qu'il avait vu grandir près de lui, et s'épanouir et qui, soudain, comme un coup de foudre, venait de lui apparaître dans toute l'éclat de sa jeunesse saine. Il se retourna sur son siège, et aperçut près de la maison voisine une petite chose blanche qui allait et venait, penchée sur les fleurs du parterre.

Où donc était le bonheur?

Les rayons du soleil tombent obliquement. Les dents de fer font encore "clic et clic" et s'enfoncent dans les derniers épis qui, à leur tour jonchent le sol.

Comme cette journée a paru longue!

La faux relevée en angle, Fabien ramène ses bêtes.

Dans l'allée qui conduit aux bâtiments, la terre défoncée par les sabots durant les pluies, a séché en mottes.

Les roues de fer s'en vont cahotant. D'eux-mêmes, malgré la fatigue, les chevaux allongent le pas. Ils sentent instinctivement que l'heure est proche du repos et que bientôt ils se vautreront dans le trèfle, se roulant et s'ébattant dans l'herbe pour rafraîchir leur corps en sueur.

IV

Décidément, la vie de la campagne manquait de pittoresque. Aucun imprévu sauf les variations de la température.

Contempler les mêmes paysages! Voir les mêmes êtres! Répéter les mêmes gestes! Quelle monotonie! Fabien en était repu jusqu'à l'écoeurement. Il avait hâte de voir s'évanouir définitivement le dernier jour des vacances. L'ambiance de son village l'étouffait; la hantise de la ville l'obsédait.

Les chevaux dételés et soignés, il monta à sa chambre. Sa chambre! Comme elle lui paraissait sommaire, rustique, banale. Rien de délicat, de raffiné! Un lit double, un de ces anciens lits de noyer noir très haut, une commode, une table de travail, et une bibliothèque rudimentaire, 4 planches fixées au mur par des supports. Voilà pour l'ameublement. Par terre, de la catalogne et deux petits tapis ronds de fabrication domestique.

Fabien alluma une cigarette et s'étendit sur le lit, la tête posée à plat sur ses deux mains.

La voix tentatrice des villes chantait en lui; elle chantait le progrès moderne dans ses trépidations et ce qu'il comporte de volupté cérébrale. Vivre, s'agiter, courir, jouer des coudes, lutter, briser pour ne pas être brisé! Cela c'était la Vie, l'Existence magnifique et fière que la conquête du succès auréole et couronne.

—Souper!

La voix rauque de Joseph, montant de la cuisine, le ramena à la plate et banale réalité. Il descendit, s'attabla avec les autres mais mangea peu. Par contre, il observa, trouvant autour de lui les choses laides, les êtres mesquins. Même sa famille lui apparut, ridicule.

—Je prends Tom, demain, dit-il, à son père. Vous n'en avez pas besoin?

Tom, un trotteur, faisait l'orgueil du père Picard. Il l'avait élevé lui-même et ne l'attalait que rarement.

—Pour où aller?

—Au lac.

—Tu ne le mèneras pas vite?

—Soyez sans crainte.

—Ton ami Mercier est encore là?

—Oui.

—Y paraît que son père est ben riche.

—C'est ce qu'on dit.

Ignace Picard aurait voulu poursuivre la conversation, se renseigner sur les amis de son fils, pour le plaisir d'apprendre que des gens haut placés et riches traitaient avec lui d'égal à égal. Il n'en eut pas le loisir. Le jeune homme coupa court aux questions, prit sa casquette et sortit.

Maintenant, il faisait presque nuit. L'air était encore lourd, mais la fraîcheur que dégageait les arbres et la rivière le rendait supportable. Il trouva la route sombre, sinistre, déserte.

Les rues de Montréal le soir, avec les lumières qui éclatent aux vitrines et aux enseignes, avec la foule pressée qui se rue aux spectacles et aux plaisirs, lui manquèrent tout à coup. Il envia le sort des citadins, même de ceux qui n'ont d'autres horizons que les murs des bâtisses et passent leur vie à respirer les miasmes des rues, ces corridors sans toits.

Il se demanda où diriger ses pas. La perspective d'aller au village, de cancaner chez le marchand et d'entendre parler foins et récoltes, lui sourit. Il décida donc de pousser une pointe chez ses voisins.

Comme on avait soupé tard, il pouvait être la demie de huit heures. Fatigué d'une journée dure, le père Cyrille Germain était couché; les garçons partis au village. Suzanne, le ménage terminé, s'était étendue sur l'herbe qui descend en talus de la maison au chemin. Elle rêvait, regardant l'une après l'autre, les étoiles dorées se poser dans le ciel, quand un bruit de pas la fit tressaillir. Elle devina que c'était lui, et une grande joie l'inonda.

Fabien fit jouer la planche de la barrière et s'engagea sur le terrain.

D'un mouvement souple de jeune chatte, Suzanne se dressa sur ses pieds.

—Bonsoir Fabien.

—Bonjour Suzanne. Es-tu seule?

—Oui, mes frères sont au village. Les autres sont couchés.

Tous deux s'assirent dans l'herbe, le dos appuyé à la maison. Ils furent quelques instants sans parler. Ils avaient tant de choses à se dire, ...et si peu... qu'aucune phrase ne montait à leurs lèvres. Graduellement, l'ennui qui obsédait Fabien se dissipait, faisait place à une sorte de joie sereine et quiète.

Il était si près de Suzanne qu'il entendait presque les palpitations de sa vie et qu'il respirait l'odeur saine de son corps.

Comme une pièce dans l'eau une pensée trouble lui vint. Elle disparut si vite que rien ne subsista de son sillage.

—Suzanne, dit-il, et dans sa voix, un peu d'émotion tremblait, tu étais bien belle l'autre soir.

Malicieuse, elle laissa fuser un rire. Il s'égrenait comme s'égrènent, sous le glissement rapide de l'ongle, des notes hautes de piano.

—Seulement ce soir-là? Et c'est la première fois que tu t'en aperçois?

—Je ne l'avais pas encore remarqué. Autrefois, tu n'étais pour moi qu'une petite fille, une enfant qu'on amuse, qu'on prend sur ses genoux, qu'on endort en lui contant des choses merveilleuses, des contes de fées... Maintenant...

—Maintenant?

—Maintenant, tu es en âge d'avoir des cavaliers...

Elle l'interrompit:

—Et tu voudrais être le mien?

—Oui. Pourquoi pas?

Comme une masse le silence s'abattit sur eux.

De voir Suzanne, d'entendre sa voix, de la respirer pour ainsi dire, comme une fleur, dans ce soir tiède et moite, l'avait troublé, grisé, affolé. La minute présente l'avait saisi tout entier, abolissant le passé, abolissant l'avenir. Cette petite fille l'avait troublé. Tant de passé commun avait tissé entre eux, un lien solide, difficile à briser. Cela à son insu. Puis, de l'avoir vue, l'autre soir, danser au bras d'un autre, avait magnifié, en l'accentuant par l'éveil de sa jalousie, le penchant qui le portait vers elle. Son éducation, son instruction, tout en développant chez lui une personnalité nouvelle, n'avait pu détruire sa personnalité véritable. Inévitablement, à certains moments, à certaines heures, elle devait dominer. Le vrai Moi ne se détruit pas. Son Moi reconnaissait en Suzanne une créature selon, non pas ses rêves, mais selon sa vie, son milieu, son rang. Une affinité naturelle les attirait l'un vers l'autre.

Dans le silence, il cherchait à s'analyser, étonné de lui-même, parce qu'il ne se connaissait pas encore. Sa conduite n'avait rien de contradictoire avec les impressions de la journée. Elle était logique malgré les apparences.

Quant à Suzanne, son silence se peuplait de fantômes roses. Elle s'abandonnait à exprimer de la minute présente, tout le bonheur qu'elle contenait, et, comme vibre une feuille sous le frôlement du vent, un souffle d'amour la faisait vibrer.

Elle oubliait que le jeune homme, quelques jours plus tôt, avait dit probablement à une autre, les paroles mêmes qui berçaient son amour naïf. Que lui importait! Il était près d'elle; elle entendait sa voix; elle respirait le même air. Ils vivaient à l'unisson, dans la même atmosphère, le même rêve tranquille et calme.

Le silence en se continuant, les oppressait. Il dit, pour le briser:

—Vous avez fini vos foins?

Malgré lui, il revenait aux considérations terre à terre des habitants. Et cette fois, il lui devint indifférent de ne pas élever le niveau de ses propos. D'ailleurs il posa cette question pour dire quelque chose. Il fallait qu'il parlât.

La voix chantante, flûtée, lui répondit.

—Oui, d'hier.

Il se leva, lui prit la main, l'aida à se lever.

—Viens-tu faire un bout de promenade, Suzanne?

—Où veux-tu aller?

—N'importe où, sur le chemin. Je voudrais te parler.

—Comme tu voudras.

Sous les érables de la route, ils allèrent tous deux, la main dans la main. Le contact de cette peau tiède troubla Fabien. Un désir fou, un désir brutal l'empoigna d'étreindre entre ses bras cette créature de chair et d'écraser sur cette bouche charnue et rouge ses lèvres pâlies de désir. Sa volonté tendue, il résista, mais ce fut la voix blanche qu'il dit:

—Suzanne... Ma petite Suzanne, je t'aime.

Elle ferma les yeux comme éblouie par la joie profonde qui l'inondait. Lui répéta, étreignant ses doigts entre les siens.

—Je t'aime, Suzanne.

Naïve et chaste, elle lui dit:

—Si tu m'aimes, embrasse-moi.

Devant cette candeur, le désir trouble qui l'agitait s'évanouit, et ce fut presque pieusement qu'il déposa ses lèvres, sur son front, sur ses joues, sur sa bouche. Cette petite fille le rendait meilleur; elle le transformait lui et le paysage alentour.

La campagne qui lui semblait si monotone et si triste, la vie des gens si désespérante d'ennui, se parèrent à ses yeux, d'une beauté, d'un charme et d'une poésie inconnue jusqu'alors.

La paix du soir serein s'enfiltra dans son âme, dans son cœur, dans ses sens. Était-ce là le bonheur?

V

Le lundi suivant, en pénétrant dans l'écurie pour faire le train, le père Picard retint avec peine le juron qui se pressait sur ses lèvres. Tom, son cheval préféré qu'il soignait avec une sollicitude si grande que son poil luisait comme du cuir verni, piaffait d'impatience dans son entre-deux, devant la crèche vide. Il était tout crotté et plein de taches grises que la sueur en séchant avait fixé sur son corps.

Le père sortit dans la cour et les deux mains en trompette autour de sa bouche, cria vers la maison.

—Fabien... abien... Viens citte...

Les yeux encore engourdis de sommeil, le jeune homme s'avança la démarche indolente.

—Qu'est-ce qu'il y a demanda-t-il?

—Ce qui a! Ce qui a!

Et la voix grondait de colère contenue:

—Regarde le cheval!

—Et après? fit Fabien agacé.

—Après... après... C'est y pour me remercier de t'avoir prêté mon cheval que tu le ramènes dans cet état... T'es trop paresseux pour y donner même sa portion... T'es trop monsieur...

A son tour le jeune homme sentit la colère en montant le saisir à la gorge.

Prompt lui aussi, vif à la riposte, il se contrôla toutefois. Mais ses genoux tremblaient. En même temps un écoeurément lui venait de la mesquinerie de cette dispute. Son silence exaspéra le père.

—Qu'est-ce que t'as envie de faire.

—Il est bien comme cela. Après tout, ce n'est qu'un cheval.

Et pour ne pas se livrer à des écarts de langage qu'il regretterait l'instant d'après, il tourna les talons et partit vers les champs en sifflant.

Chez lui, comme chez son père, la colère se calmait, aussi vite qu'elle grondait. C'était une caractéristique de la famille des Picard que l'impulsivité de leur tempéramment.

A peine avait-il fait quelques pas que les torts lui apparurent tous de son côté et que le regret lui vint de sa conduite trop brusque.

Il revint vers l'étable et tapant amicalement sur l'épaule du vieux, qui lui aussi recouvra son humeur, il lui dit:

—Je suis arrivé tard hier soir. Je m'endormais.

Il emplît la crèche de foin, versa une pleine terrine d'avoine à Tom et se mit à l'étriller. Quand il avait donné quelques coups, il frappait sa brosse contre l'entre deux et de la poussière s'en échappait: innombrables atomes gris qui se chassaient et se pourchassaient dans la coulée de lumière que le soleil filtrait par les carreaux.

Le père le regardait besogner, furieux contre lui-même, de ce qu'une fois de plus, malgré ses résolutions, il s'était laissé emporter par la colère.

—Si tu veux te reposer, t'as beau. J'aurai pas besoin de toi avant-midi. Tu dois être fatigué.

Comme il avait dormi peu, Fabien profita de l'occasion de passer quelques heures enfermés dans sa chambre à goûter le repos du "far niente".

Il voulut s'absorber dans la lecture d'un roman. Ses yeux seuls parcouraient le caractère des pages. Son esprit était ailleurs. Un flot de pensées contradictoires l'assaillaient qui se pressaient et se combattaient entre elles. Rejetant le livre sur la table, il alluma une cigarette, et récapitula les événements de la veille.

* * *

Plus que les jours précédents, l'atmosphère était lourde, chargée de chaleur, une chaleur qui pesait à étouffer. Le ciel était gris, d'un gris sale de toute la poussière des routes. Pas un souffle de vent, les feuilles mornes pendaient aux arbres, comme prises de lassitude. L'herbe se couchait, rampait sur le sol, pour lui demander un peu de fraîcheur. On eut dit que la végétation, à l'encontre des bêtes et des hommes avait peine à respirer.

Levé à bonne heure, Fabien gagna le village à temps pour la première messe, puis enfoncé dans la banquette de sa voiture, tenant les guides lâchement, entre le pouce et l'index de chaque main, il laissa le cheval parcourir à sa fantaisie les sept milles qui le séparaient du lac.

Il ne regarda rien du paysage qu'il connaissait par coeur pour avoir fait et refait le trajet bien des fois, depuis des années.

Il essaya de voir clair en lui, de démêler le fil inextricable de ses pensées.

De quel côté orienter sa vie?

Où jeter, dans quelle sphère d'action, l'exubérance et l'enthousiasme de sa jeunesse pour un jour atteindre un point culminant, ce point, quel qu'il soit où un homme, en l'atteignant, peut se dire "un homme arrive."

Arriver? Arriver!

N'importe où! Mais arriver!

Deux voies se dressaient: l'une toute tracée, mais bien monotone, avec au bout la promesse d'un bonheur paisible, fait de quiétude, et de calme, l'autre, pleine d'imprévu, problématique, mais combien tentante, mais combien fascinatrice avec ses perspectives de lutte et de combat. Les obstacles se dressaient pour narguer son orgueil, fouetter sa combattivité, exciter sa convoitise, avec, comme but, le triomphe, un triomphe d'autant plus savoureux qu'il était plus difficile.

Devant ses yeux, deux images passaient et repassaient à tour de rôle, deux visions différentes et pareilles de jeunes filles. L'âge était en lui qui créait le désir d'aimer, le désir d'être aimé: sur laquelle concrétiser ce besoin impérieux du moi sentimental et du moi physique?

Deux profils de jeunes filles: Suzanne! Lucille! Suzanne, douce, fidèle, forte de toute la sève et de la vigueur accumulée de générations et de générations de terriens, capable d'admirer et de sentir en beauté, parce que la nature, la grande nature immense et innombrable, fut sa maîtresse. Lucille, étrange, troublante, inquiétante même, possédant dans ses yeux violets le charme terrible de la civilisation des villes; traînant derrière soi, l'indéfinissable séduction du mystère; difficile d'abord, au coeur et à l'âme rendue proluxe par l'éducation et l'ambiance. L'une fleur rustique, l'autre fleur de serre...

Il n'avait qu'à se pencher pour cueillir la première...

L'autre?...

Il en était là de ses réflexions quand, à un détour de la route, il aperçut devant lui, la masse imposante du Manoir.

Il trouva ses amis installés sur la véranda au milieu d'un groupe de jeunes gens.

On le présenta et Mercier, après son nom ajouta: "Mon ami de collège, bachelier ès arts, "summa cum laude", un de nos grands hommes de demain. Ce qui eut pour effet de supprimer entre ces êtres gâtés par la fortune, fils de famille pour la plupart, et ce fils de cultivateurs, les barrières de l'inégalité sociale.

Jules Mercier proposa pour l'après-midi une excursion au rapide du Tremole, à cinq milles de l'hôtel.

Dans le canot, Lucille s'était assise au milieu, face à Fabien qui se tenait à l'arrière.

Le lac était calme, pailleté de lames d'argent que les avirons déchiraient, quand ils plongeaient dans l'eau. La plage disparaissait encombrée de baigneurs, et, de loin, ces silhouettes noires, bleues, rouges ou vertes, selon la nuance du costume de bain et qui se détachaient sur le jaune du sable ou le gris brillant de l'eau, formaient une immense palette où les couleurs se déplaçaient d'elles-mêmes pour se mêler et se fondre en se perdant. Fabien ne parlait pas. Accroupi sur ses genoux, l'oeil fixé vers une baie d'où la Rivière du Tremble remontait jusqu'à sa source, il se contentait d'avironner consciencieusement. De temps à autre, il levait les yeux vers la jeune fille.

Vêtue de blanc, d'un costume ajusté, qui moulait le galbe élancé de son corps, les cheveux retenus par un ruban bleu pâle, elle tirait nonchalamment de petites bouffées d'une cigarette blonde dont elle exhalait la fumée perpendiculairement, la tête en l'air, les lèvres arrondies.

En l'examinant, il crut deviner, dans les yeux, et dans le dessin trop ferme des lèvres, un je ne sais quoi de dur, d'insensible. Mais dès que l'aile mobile de ses narines s'agitaient, et que dans sa prunelle, passait le reflet de la pensée, la physionomie toute entière s'éclairait, il s'en dégageait une impression d'intellectualité, de volonté et d'ardeur cérébrale... Une fois, une

sorte de vertige le saisit quand les yeux profonds se posèrent sur les siens... Il baissa la vue.

—Un coup à droite! cria Jules. Nous donnons sur une roche.

Une manoeuvre rapide, et la roche, presque à fleur d'eau, se trouva côtoyée.

La rivière se dessinait maintenant entre les sapins et les cyprès. Le paysage changeait. La sauvagerie l'imprégnait. Des bêtes le hantaient qui ne vivent que dans les domaines silencieux qui leur appartiennent et que trouble seul à l'époque de la chasse, le tir des nemrods. Des pistes d'orignal çà et là, descendaient à la rivière.

L'on se sentait loin de tout ce qui rappelle la civilisation factice du progrès moderne malgré l'agglomération toute proche des pantins qu'elle conduit en esclaves, malgré le luxe et le confort qu'elle a développés mais qui détruisent par les désirs qu'ils engendrent la volupté des appétits qu'ils satisfont.

Le frisselis seul de l'eau déplacée dérangeait le silence. Il empoignait malgré soi par son étendue et sa puissance. On en percevait une impression d'immensité.

Dans ce décor, la prestigieuse personnalité de la jeune fille diminuait. Il la sentait fragile et il réalisait combien, malgré son élégance, cette femme, comme toutes les autres d'ailleurs, était peu de chose dans la création, surtout dépouillée de l'auréole dont les hommes parent les filles d'Eve...

Ils avançaient toujours. Le bruit de la cascade arrivait jusqu'à eux: murmure, grondement, rugissement, à mesure qu'ils en approchaient. Bientôt ils aperçurent la masse d'eau se précipiter d'une hauteur de trente pieds, déchirant sur les rochers, son vêtement blanc d'écume.

Les jeunes gens accostèrent, et après avoir glissé la pince du canot sur la berge, ils gravirent le sentier qui grimpait entre les racines, jusqu'au point culminant de la chute. Les abords, en cet endroit, formaient une sorte de plateau désert. Le vent violent qui, presque toujours, y souffle en sifflant de rage, a empêché les arbres d'y croître.

De là, la vue domine. En avant de soi, le lac aux Grenouilles, ses pointes, ses bases, son hôtel minuscule dans le lointain, puis la route, petit fil gris entre les arbres tenus, et plus loin encore, les montagnes, vertes, mauves, violettes et noires selon leur recul.

Derrière soi, d'autres montagnes abruptes, tourmentées, où le roc nu fait comme de grandes cicatrices brunes. La première est à un mille à peine. Elle se dresse à pic, menaçante.

Devant ce panorama grandiose que la nature rude se plaisait d'étaler devant eux, une émotion envahit Fabien. Sa poitrine se dilata et il respira à pleins poumons l'air humide des buées de la chute.

—Comme c'est beau!

Il ne put trouver rien d'autre chose à dire que cette phrase banale et simple mais qui se pressait d'elle-même sur ses lèvres, chassant les autres.

—Vous aimez la nature, demanda Lucille.

—Je l'adore, et vous?

—Moi! Pas du tout... Le plus beau paysage? Le coin de la rue, de la rue Ste-Catherine et Peel... l'ouest de la ville le soir à la sortie des théâtres... une salle de bal éclairée à profusion...

A mesure qu'elle parlait, Fabien songeait à part lui combien différents ils étaient. Elle lui parut une vandale acharnée à détruire à coups répétés une statue magnifique, et cette statue, c'était elle-même.

Comme une mèche de cheveux sortie de la coiffure folâtrait sur son front, elle la rangea sous le bandeau de soie.

Il trouva en la circonstance le geste futile. Mais le soir, dans l'atmosphère de l'hôtel saturée de luxe, Lucille reprit sa place sur le piédestal d'où elle était tombée. Elle redevint la déesse. Sous l'éclat des lumières, sa beauté savoureusement étudiée ressortait davantage. Elle avait changé de toilette pour le souper: une toilette sobre, élégante qui laissait deviner les lignes pures de son corps svelte. Et puis, elle avait un port superbe; sa démarche harmonieuse et rythmée ensorcelait et sa voix, sa voix bien posée de mezzo avait des inflexions, quand elle voulait, grisantes et affolantes comme la caresse de deux bras soyeux... Tout cela influençait Fabien et le tenait sous le charme, comme envouté.

La créature artificielle qu'elle était, trouvait dans ce milieu artificiel, le cadre vrai de sa beauté. Elle ne craignait plus la comparaison.

Et puis... ce fut le bal, le soir...

A ce souvenir des airs de valses chantaient dans ses oreilles et l'obsédaient et les parfums, la musique, les toilettes, la lumière, projetaient encore leur éblouissement de la veille, en agissant sur ses nerfs.

Et puis, plus tard, quand l'animation battait son plein, le prétexte d'un peu de fraîcheur à respirer pour amener le tête à tête sous les arbres ombreux, pendant que la lune folle, s'accroche dans les branches.

Et ce fut la causerie sur la véranda, face au lac, dans l'intimité sentimentale que crée une journée en commun et qu'avive la séparation prochaine.

Comme ceux de son âge, Fabien entendit dans sa tête des vers qui chantaient, les vers qu'on n'écrit pas, qu'on ne récite pas, que l'on garde pour soi seul, jalousement.

Il s'abandonna à faire part de ses rêves d'avenir, de ses ambitions.

A vingt ans y a-t-il une destinée qui puisse être supérieure à la sienne propre!

...Et voici qu'une phrase lui revient à la mémoire. Cette phrase lui pénètre dans le cerveau; elle vrille, elle fait sa trouée, elle s'impose, elle commande.

"Un homme comme vous, avec votre talent, ne doit pas s'enfermer dans un petit village. Vous n'en avez pas le droit". Les mots étaient si remplis de tentations, si insinuants qu'il avait résolu de suivre ce conseil.

Décidément, elle avait raison. Un homme comme lui était fait pour les sommets.

En lui le glas sonna de sa vocation d'habitant, un glas qui pleurait l'adieu à la terre.

La richesse, les honneurs, la gloire, ces trois

entités abstraites miroitèrent un instant pour se confondre dans le regard vague de deux yeux violets.

—Et Suzanne?

Une voix clama ce nom du fond insoupçonné de son cœur.

Suzanne!

Il se leva pour ne plus penser. Tout entier il s'abandonna aux mains du Destin, et aveuglement se soumit au grand maître, Demain, dont d'avance, il acceptait les arrêts.

VI

Durant les jours et les semaines qui suivirent, la phrase de Lucille Mercier lui martela le cerveau. Elle devint une obsession. Aux champs, à la maison, elle le suivait partout. Et des bouffées d'orgueil lui montaient à la tête qui le grisait comme un vin vieux.

“Un homme comme lui n'avait pas le droit de s'enliser dans ce petit village!”

Elle croyait donc à son génie! Elle croyait donc à sa mission! A ses yeux il était un être prédestiné, appelé à jouer, dans son pays, un rôle important.

Et l'été passa dans une succession de jours chauds...

Le terme approchait. Maintenant que se dressait devant lui la perspective d'une séparation peut-être définitive, Fabien sentait grandir une sorte de mélancolie langoureuse. Il trouvait aux lieux qui l'entouraient une douceur plus prenante et son âme s'élargissait dans un amour plus grand pour les siens:

Parfois l'idée l'effleurait de renoncer à son projet et de continuer, penché à son tour sur la terre brune, la vie qu'avait menée son père et d'autres avant lui, créant ainsi une tradition vieille de cent ans. C'était surtout aux soirs où il voyait Suzanne que ces pensées s'implantaient avec le plus de force. A son insu, un lieu se tissait entre elle et lui, qui davantage, l'un vers l'autre les rapprochaient. Le départ, c'était le renoncement.

Et puis, il songeait aussi à la peine qu'il causerait au père rude et bon et qui verrait s'écrouler ses rêves, impitoyablement. Alors, il entendait la voix chantante lui répéter: “Un homme comme vous n'a pas le droit de s'enliser dans ce petit village!”

Comme sur une écran le spectacle de toute un monde nouveau, entrevu seulement, se déroulait à son imagination.

Des désirs de lutte s'emparaient de son être jeune, des désirs d'ambition, de grandeur, de gloire.

Des yeux souriaient prometteurs de félicité, brillant dans sa nuit de terrien comme des phares lumineux qui le guideraient sur la route du succès. Il connaissait dans ses moments là, le goût fébrile de l'action et la hâte de briser les attaches qui l'enchaînaient à cette parcelle de pays trop petite pour lui.

Enfin l'heure arriva où il devait aborder face à face la réalité de son départ. Quelques jours auparavant il avait reçu des autorités universitaires son admission comme étudiant en notariat.

Il ne lui restait plus qu'à avertir son père de sa décision et à en obtenir les fonds indispensables pour vivre à la grande ville au milieu d'êtres de même instruction et de même culture que la sienne. S'il abdiquait, s'il demeurait à St-Chose, il deviendrait comme la plupart de ses co-paroissiens, mesquin et rustre de par l'influence du milieu. Cela, il le savait et le faisceau de ses raisons se renforçait de cette dernière.

Il a plu toute la journée, une pluie triste, ennuyeuse et froide, annonciatrice de l'automne.

Le sol détrempé et boueux ne permet pas les travaux du dehors.

C'est l'inaction. Le repos forcé entre les quatre murs de la maison d'où l'on regarde parfois par les fenêtres l'horizon rapetissé où la grisaille s'accroît.

C'est le moment propice d'aborder la question, la grande question.

Bientôt, dans une semaine, ce sera septembre: la rentrée des classes, l'ouverture des classes, l'ouverture des cours. Dans les villes, ce sera le recommencement de la vie mondaine, avec ses thés, ses soupers, ses bals. Les théâtres regorgeront de spectateurs pour des spectacles renoués; les concerts pulluleront où des artistes tiendront sous le charme, des milliers de spectateurs. Fabien pense à tout cela. Pour dure que soit la séparation, l'arrachement peut-être définitif aux choses de son passé, il ne regrettera rien.

Dans un coin de la cuisine, près de la fenêtre, d'où de temps à autre, il regarde la pluie qui tambourine sur les vitres, descend en rigoles dans la cour, le père, les lunettes à cheval sur le bout du nez, parcourt dans le journal local de Jeanville, un hebdomadaire, les nouvelles des paroisses voisines. Ces petites manifestations de la vie sociale des alentours l'intéressent; il connaît presque tout le monde.

—“Une grange brûlée!” Ce pauvre Untel. Ça va le mettre dans le chemin. Il ne doit pas avoir beaucoup d'assurances. — “Jules Dubois à marié sa fille à Pierre Jodoin. — Tiens... Gustave Lambert est mort!... Ernest Charette quittera Jeanville sous peu pour Québec où il étudiera la médecine!”

—T'as connu Ernest Charette, Fabien? Il s'en va étudier pour être docteur.

L'occasion est trouvée... De lui-même le père amorce la conversation. Il l'oriente sur le terrain rêvé.

—A propos P'pa, j'ai bien pensé à cela ces jours derniers. Je crois que je serais mieux d'aller à Montréal faire mon notariat. Ça y est. La phrase est lâchée.

Le journal s'échappe d'entre les doigts, les yeux s'agrandissent d'étonnement et du gosier qui se serre un “Hein!” rauque sort comme étouffé.

Fabien prévoit la tempête, l'assaut répété des objections et des abjurations.

Il s'arcboute dans sa résolution, décide à faire face, à résister. Maintenant, il ne peut plus reculer.

Voyez-vous, continue-t-il..., je n'aime pas la terre... Ce n'est pas une vie pour moi..

Ses prévisions se trompent.

Dans le regard, il ne lit que de la stupéfaction et aussi de la tristesse.

—Tu ne veux pas... rester... avec moi.

D'un ton sec, péremptoire, il répond presque brutal:

—Non.

A un frémissement des narines, il voit que la colère commence à gronder, que tantôt elle va éclater.

Qu'importe! Il faut que l'explication ait lieu.

Mieux vaut aujourd'hui que plus tard.

Est-ce que par lâcheté, il compromettrait son avenir! Par fausse sensibilité, il détruirait le rêve de ses vingt ans, et se condamnerait à une vie monotone, misérable, insipide, de crainte de causer de la peine à quelqu'un qui lui est cher.

Ce ne serait pas concevoir la vraie notion de la vie! Ah! Vivre! Lutter! S'il recule? Que sera-ce plus tard?

Il se raidit dans un effort de tout son être moral, de tout son être physique.

Il paralyse son coeur sous le coup de fouet de sa raison.

Ce n'est que le premier obstacle sur son chemin. Il sait qu'il y en aura d'autres et que pour réussir au milieu du déchaînement de passions, de convoitises et même de férocité de la vie moderne, il lui faut cuirasser son coeur.

Le souvenir de Suzanne l'effleure. Impitoyable, il le chasse. C'est comme un être nouveau en lui, indomptable, ardent, cruel. Il commence à mettre en pratique ce qu'on lui a déjà dit. Pour arriver, il faut piétiner les obstacles, dut-on sous le talon, écraser des parcelles de son propre coeur.

Ainsi tu n'es pas bien chez nous?... on te prive...

—Ce n'est pas cela... je n'ai pas le goût d'être habitant... je n'ai pas la vocation... je m'ennuie ici... Comprenez-vous, je m'ennuie...

Et âprement, il continuait, élevant la voix, s'échauffant de lui-même à mesure qu'il parlait:

—Croyez-vous que j'ai passé mon enfance et ma jeunesse à étudier dans un collège, pour n'être qu'un cultivateur? Avec mon intelligence, je puis faire autre chose... Entendez-vous, papa, je n'ai pas le droit de rester ici... je n'ai pas le droit... je n'ai pas le droit... Je veux être quelqu'un. Vous... vous ne savez pas ce que c'est que l'ambition... vous n'avez pas connu mieux que cette vie mesquine, que vous voulez me faire partager...

Le père s'était levé.

Il tremblait, les poings serrés. Il était pâle, les narines plissées, et respirait péniblement.

—Assez! cria-t-il. Je savais que tu me remercieras de cette façon.

Et subitement, il tourna les talons, ouvrit la porte, disparut dans la cour pour se diriger vers l'étable.

Comme s'il espérait un peu de consolations de ses bêtes, il se mit à étriller les chevaux, et, tout en les étrillant, leur parlait.

Le rêve caressé depuis tant d'années s'écroulait, lamentablement.

Il se vit seul sur la terre abandonnée, son fils aîné établi à Jeanville et l'autre... l'autre...

Quel plaisir aura-t-il à vivre désormais! L'ivresse ne reviendra plus du travail dur accompli dans la joie parce que la pensée le soutenait de l'oeuvre édifiée d'un patrimoine prospère, repris et continué, augmenté et enrichi par son fils le plus aimé.

Une tristesse lourde l'envahissait, chassant la colère. Elle lui noyait le coeur... Il se reprochait de n'avoir pas fait à Fabien la vie aussi large que possible. Il s'accusait. Peut-être, était-ce sa faute s'il voulait partir!

La pluie au dehors cessa de tomber. Un faible rayon de soleil venant des montagnes lointaines où chaque soir il s'abîme, inonda de rose la chaux blanche des bâtiments. Il présageait pour demain un jour calme et beau.

Dans l'âme d'Ignace Picard, un rayon filtra, un rayon d'espérance qui chassa le noir de ses idées. L'amour paternel qu'il portait à ce grand garçon, le réchauffa. Il se dit qu'après tout, trois années sont vite passées, qu'aux vacances, il reviendrait, comme autrefois, à St-Chose, et que plus tard, rien ne l'empêcherait de s'y établir. Le notaire Lafond y faisait bien sa vie. Il était vieux. Fabien le remplacerait et qui sait, il pourrait continuer aussi d'exploiter leur terre.

C'est cela sans doute que Fabien voulait! Il avait eu tort de s'alarmer. Rien ne serait changé dans son existence. Ses plans ne seraient pas contrariés.

Fabien Picard serait le notaire Picard! Il deviendrait maire de St-Chose, député, ministre. Rien ne l'en empêcherait.

A force d'y songer, il se convainquit qu'en fin de compte, le fils avait raison.

Il lui tarda de le revoir, de dissiper la mauvaise impression qui pourrait subsister de leur entrevue de tantôt.

Il retourna à la maison. Fabien était à sa chambre. Il y monta, et timidement, frappa à la porte.

Il lui sembla remarquer que les paupières du fils avaient rougi.

Lui aurait-il fait de la peine!

—Fabien!... Tu sais... ce que je t'ai dit tout à l'heure...

Il bredouillait, ne savait comment reprendre sans se blesser mutuellement, le fil de leur causerie.

—Ecoute moi... Bon... Et pis quand est-ce que les cours commencent?

—Lundi.

—Comment est-ce qu'il te faudrait?

—Une couple de cent piastres. Il faut payer le semestre d'avance... et aussi... j'aurai besoin de plusieurs choses...

—Hum!... C'est ben de l'argent... Pierre Lenoir me doit mes intérêts cette semaine. J'irai chez le notaire demain.

Il sentit la main de son fils serrer la sienne.

—Excusez-moi Papa, pour tout à l'heure.

—Bon! c'est correct. Parlons-en plus. C'est

moi qui comprenait pas. Le notaire d'ici est vieux. La paroisse est riche.

C'est vrai qu'il ne comprenait pas! Mais à quoi bon faucher tout de suite cette illusion. Autant la laisser vivre durant trois ans, avec cette chimère, cet espoir au fond du coeur.

—Oui c'est ça. Rien ne m'empêcherait de rester près de vous.

Ce mensonge, ce premier mensonge, il l'accomplit sans effort et s'étonna d'avoir l'âme si sereine en l'accomplissant.

VII

"Alea jacta est". Le sort en est jeté. Fabien part demain. Déjà sa malle est prête. Elle est légère. Un peu de linge, quelques livres, c'est tout ce qu'il emporte. Il achètera le reste à Montréal. Sa chambre est louée déjà, grâce à Jules Mercier qu'il a chargé de la commission. C'est une jolie petite chambre donnant sur le devant, rue St-Hubert, près de l'Université. On ne lui demande que quatre dollars par semaine: une bagatelle. C'est ce qu'il a réussi à faire comprendre au père qui a délié bien larges les cordons de sa bourse. Il en a soupiré un peu, mais quoi refuser à Fabien! Il est vaniteux, il aime à passer pour riche dans son village. Monsieur Ignace, comme on l'appelle dans le village s'est vite fait à l'idée de la séparation. Il voit d'un bon oeil cette décision de son fils. Il songe, et cela atténue la tristesse du départ, à l'importance qu'il va prendre à leurs yeux, quand il dira à ses amis, au magasin, au moulin ou à la porte de l'église:

—A Montréal, vous savez..., c'est comme ci... c'est comme ça... Mon fils qui étudie le notariat m'écrivait... etc.

Dans le fond, il est content. Oui! Décidément Fabien avait raison. Cultiver la terre, c'était pas une vie pour lui. Lui, c'est un monsieur. Il pense à une chose. On va avoir des élections à l'automne. Il espère bien qu'il va s'occuper de politique. Il verra son nom dans les journaux. Il se rappelle qu'aux dernières élections, un étudiant de Montréal, avait fait un discours, un dimanche, après la messe. Tout le monde l'écoutait. On était même porté à croire tout ce qu'il disait. Un homme s'instruit! Un étudiant! Un homme de Montréal!

Qu'est-ce que ce sera quand Fabien viendra parler! Les hommes d'ici, pour sûr les jalouseront, parce que Fabien, ce doit être un bon orateur. Au collège, il était premier en discours français.

Et tout ce jour qui était un samedi, un beau samedi des débuts de septembre, il a ruminé ces idées-là dans sa tête. Le notaire ne lui a-t-il pas dit: "Votre fils va réussir, Monsieur Ignace. Il a beaucoup de talent."

Est-ce qu'on peut avoir des idées noires par un temps semblable! Il fait si beau que le grain dans les champs semble pendre à des épis d'or, que la couleur de lait de la rivière se transfigure du bleu ardent du ciel; et que les cigales chantent comme au coeur de l'été. Comment être pessimiste quand la récolte est

prospère et les finances solides. Ne va-t-il pas, malgré les dépenses extraordinaires qu'il affronte, prêter un beau mille piastres dans quelques jours!

Si Fabien éprouve quelque chagrin, ça n'y paraît guère, il est gai, prévenant, aimable. Cet après-midi, il a fait ses visites au village; ce soir il va chez les Germain faire ses adieux. C'est cette petite Suzanne qui l'attire là. Le père s'en est douté quand après souper, il commença son éloge.

—Franchement, tu as l'air de la trouver de ton goût, je suis sûr que tu vas t'en ennuyer?

—Ca se peut. En tous cas, rien ne m'empêche de lui écrire.

—Et à moi non plus?

—Vous pouvez être sans crainte. Vous aurez de mes nouvelles au moins tous les quinze jours.

Et il ajouta en riant:

—Quand même que ce ne serait que pour vous demander de l'argent.

—Pas trop souvent. Je ne suis pas la banque. Mais tu ne manqueras de rien... si tu te conduis bien.

—Quant à cela, Papa, vous pouvez être sans crainte.

—A Montréal, y a ben des occasions.

—Quand on y va pour s'amuser. Moi, j'y vas pour travailler. Venez-vous avec moi chez les Germain?

—C'est une idée. Saluer mon ami Cyrille.

Ce n'était pas sans une arrière pensée que Fabien avait voulu se faire accompagner par son père dans sa visite chez les Germain. Il se ménageait un tête à tête plus facile avec Suzanne.

Après les salutations d'usage, les questions sempiternellement les mêmes sur l'état des travaux, la condition du bétail, et les conditions atmosphériques que se posent entre eux les cultivateurs d'un même pays. Fabien fit un signe à Suzanne, et l'instant d'après, ils étaient dehors, seuls, libres de se parler à coeur ouvert, sans personne pour les entendre, ou surprendre le secret de leur coeur.

Qui à leur âge n'a pas de secret?

Au milieu de la conférence de Monsieur Ignace sur l'avenir brillant qui s'annonçait pour son fils, leur sortie passa inaperçue.

Dans les livres et les manuels l'on appelle mai le mois des fleurs. Le véritable mois des fleurs pour la province de Québec est le mois de septembre. C'est dans ce mois que s'épanouissent en beauté nos plus belles fleurs: l'aster aux formes et aux couleurs si variées, chevelues comme la "comète" ou le "greco", compacte ou soyeuse comme la "victoria" ou l'aster pivoine ou bien fournies ou tressées comme le "coeur de France" aux fleurs innombrables et pourpres; les zinnéas aux couleurs uniques où les jaunes, les mauves et les rouges ont des nuances et des teintes propres à eux seuls; les phlox, les resedas, les oeillets marguerite, de chine, ou du japon, si parfumés et qui embaument les soirs doux.

Septembre, c'est, pourrait-on dire, le coucher de soleil de l'année, le dernier effort de l'été qui s'attarde, et prodigue ses caresses pour

faire oublier ses journées trop ardentes et ses nuits trop accablantes.

Seules, annonciatrices de l'automne, de rares feuilles commencent à jaunir aux branches des ormes.

Si le jour baisse plus vite, les soirées sont encore belles; l'air est plus tiède, plus moite.

Ce soir-là, des traînées de jaune subsistaient dans le ciel sur lequel les nuages, bizarres et fantastiques de forme, profilaient la noirceur de leur contour. Les phlox se dressaient sur leurs tiges, des phlox blancs qui poussaient près de la galerie.

En passant, Fabien en cueillit un, le respira.

—C'est toi qui les a semés?

—Non, ils sont vivaces. C'est moi qui ai semé les autres fleurs, celle de la platebande au bord de l'allée... Aimes-tu les fleurs? Puisque tu pars ce soir, je vais t'en cueillir un bouquet. Tu les emporteras à Montréal pour garnir ta chambre. Tant qu'elles ne seront pas fanées tu penseras à moi... après... après... tu vas m'oublier?

—Tu sais bien que je ne t'oublierai pas. Avec elle, il se pencha sur les fleurs, les fleurs pourpres, les fleurs blanches, mauves et roses.

Avec ses ongles, elle pinçait les tiges qui s'inclinaient puis elle les arrachait et les jetait en une masse multicolore sur le vert du gazon.

Ils s'assirent sur les marches du perron et demeurèrent quelques instants sans parler. Les dernières traînées jaunâtres s'évanouirent au ciel et bientôt les nuages se perdirent et se confondirent dans le bleu foncé du firmament.

—Ainsi tu pars demain?

—Oui.

—Tu as hâte?

—Je ne sais plus.

Et c'était vrai qu'il ne savait plus s'il était heureux ou malheureux de s'enfoncer dans l'inconnu des villes.

Devant cette petite fille, il n'était plus maître de ses pensées. Dès qu'il se trouvait en sa présence, il subissait le charme de sa personne. Il ne pouvait se défendre d'une certaine sujétion vis-à-vis d'elle. Ne l'avait-elle pas obligé, un jour, à lui dire qu'il l'aimait? Ne continuait-elle pas son emprise en l'obligeant ce soir à emporter d'elle un souvenir, ces fleurs fragiles qu'il devrait conserver lors même qu'elles seront fanées.

Et pourtant, c'est attiré par une autre qu'il partait.

Pourquoi, en ce moment, était-il avec elle? N'était-ce pas lui faire croire encore plus qu'il l'aimait et qu'elle était le but de sa vie?

Cette visite d'adieu qui n'aurait du n'être qu'une visite de politesse entre voisins, était devenue tout de suite l'entrevue de deux êtres jeunes, que le destin a unis et qu'il sépare momentanément.

Quelle inconséquence dans ses pensées et ses actions!

Et à mesure que les minutes passaient, une émotion nouvelle l'empoignait, une sorte de langueur et de trouble mal défini et qu'il ne pouvait analyser. Il se rappela avoir éprouvé quelque chose d'analogue quand au début de

sa Belles-Lettres, la Poésie lui fut révélée par la lecture de Musset.

Quel nom donner à ce sentiment? Était-ce de l'amour, de l'amitié, de la camaraderie? Même en présence de Lucille Mercier qui pourtant l'affolait et pour qui, si elle le lui eut demandé, il eut fait n'importe quelle folie, il n'avait pas éprouvé ce qu'il éprouvait ce soir et chaque fois qu'il était en présence de Suzanne.

Il était joyeux et triste tout à la fois. Il se sentait attiré vers elle par tous les fibres de son être moral et physique. Elle exerçait une sorte d'attraction, si bien que tout à coup obéissant à une sorte d'impulsion irraisonnée, il écrasa ses lèvres sur les siennes qui étaient vermeilles.

Surprise, elle céda d'abord, pour se dégager aussitôt.

Le regard humide, la voix mal affermie, elle lui dit:

—Pourquoi as-tu fait cela!

—Parce que je t'aime! Parce que je m'en vais et que je voulais apporter ce souvenir de toi, ce baiser que je t'ai volé.

—Pourquoi ne me demandais-tu pas de t'embrasser?

La candeur de sa voix le déconcerta et il regretta de s'être abandonné à ce mouvement irréfléchi.

—Tu me pardonnes, implora-t-il?

—Oui. Parce que tu m'aimes. M'aimeras-tu toujours?

—Toujours.

—Certain? Même là-bas, à Montréal, tu vas penser à moi, tu vas m'aimer? Même si tu en rencontres d'autres?... Même si tu la rencontres, elle, avec qui tu dansais au bal cet été?

—Oui. Ce sera toujours toi que j'aimerai.

—Puisque tu m'aimes moi je t'attendrai.

Subitement il eut honte de lui-même et peur de s'être trop aventuré. Avait-il le droit de parler comme il parlait, de la leurrer de promesses quand au fond de lui-même?... Mais au fond, il était sincère. Et pour se convaincre, il répéta en lui-même, et à haute voix: "Je t'aime... je t'aime".

—Je t'aime et je reviendrai vers toi un jour... et tu seras fière de moi.

Ils se levèrent; elle ramassa les fleurs, les réunit en gerbe et rentra.

Le dîner achève. C'est un dîner bien triste que celui-là, le dernier pris ensemble pour bien longtemps... Dans tout départ, même pour peu de temps, il y a comme un arrachement du cœur.

Le poète ne l'a-t-il pas dit:

"Partir, c'est mourir un peu

"C'est mourir à ce qu'on aime."

—Eh bien! Va falloir atteler bientôt, dit Fabien avec un soupir. Le train part de Jeanville à trois heures et il y a trois quart d'heure de voiture...

Le frère aîné se leva:

—On va atteler en double.

Quelques minutes après, la voiture attendait devant la porte.

—Tu viens toi aussi, Ernest?

—Oui, j'arrêterai à Jeanville en revenant.

—Ca ne sera pas long. Avant les fêtes.

—T'es bien chanceux.

—Ca va te faire une bonne femme, Jeannette. Pis les St-Martin, c'est du bon monde. Moé j'aurais aimé mieux que tu t'établisses par icitte.

—Le sixième rang, c'est pas loin. La terre des Beudoin était pas cher. On peut y faire de la culture payante... Embarques-tu Fabien? Attends, je vais monter ta valise.

Ernest saisit la malle dans ses bras longs et forts et sans l'aide de personne, la hissa sur la voiture.

Fabien voulut conduire lui-même. Cette occupation pour peu captivante qu'elle soit l'empêcherait de trop penser.

Il traversa le village, saluant çà et là, les connaissances qu'il rencontrait, et l'équipage s'engagea dans le chemin de Jeanville. Les maisons défilaient les unes après les autres, avec leurs pignons pointus et leur toiture de bardeaux.

L'avoine et l'orge ondulaient dans les champs, si hautes qu'on distinguait à peine les piquets de clôture. L'année était bonne, plus qu'à l'ordinaire.

Fabien se laissait bercer par la cadence double du sabot de ses bêtes.

A chaque enjambée, comme tout à l'heure à chaque tour de roue sur les rails, l'inconnu de la grande ville se rapprochait.

Que lui ménageait-il? Des désillusions! Non pas. Il était confiant dans son étoile. Il partait à la conquête du monde, comme tant d'autres, avant lui, avaient fait. Combien y en avait-il de canadiens aujourd'hui au faite des honneurs et de la richesse, qui, un jour, comme lui, avaient quitté leur village natal pour se lancer en pleine mêlée. Pourquoi ne serait-il pas de leur nombre?

Il ne doutait pas qu'il réussirait. Lucille Mercier le lui avait dit, Lucille Mercier, la fascinatrice jeune fille aux yeux violets qu'il reverra bientôt. Fabien pensa à Suzanne quittée la veille, Suzanne confiante et bonne qui l'attendrait.

A mesure qu'il s'éloignait de chez lui et qu'il approchait du terme, il en venait à regretter de s'être abandonné ainsi à une sentimentalité indigne de lui. Il regrettait sa conduite.

—On est en avant de notre temps. On a dix minutes à attendre, dit le père, en tirant sa montre, comme la gare de Jeanville se dressait devant eux, de l'autre côté de la voie.

Le quai regorgeait de monde. Il y avait les gens du village pour qui l'arrivée du train constitue une attraction et aussi des touristes du Lac aux grenouilles qui retournaient à la ville, leurs vacances terminées.

Des chauffeurs de taxis, des charretiers le fouet à la main circulaient parmi cette foule.

Un cri prolongé, une fumée blanche qui monte et se déchire... un ronronnement de roues et la puissante locomotive stoppa dans un halètement de fauve.

La foule des voyageurs se rua vers les wagons.

Fabien serra la main des siens et s'engouffra à son tour dans le train qui s'ébranla.

Adieu St-Chose! Le "struggle for life" commencera sous peu.

VIII

Le "bob sleigh" chargé à sa capacité de sacs de grain, Hubert Desroches y monta, prit les guides entre ses mains, tira sur la gueule des chevaux en accompagnant son geste d'un commandement sec, et les deux bêtes, le jarret tendu, arc-boutées par l'effort, ébranlèrent la lourde charge qu'ils sortirent de la grange. On était en novembre, aux premières neiges; les chemins étaient lisses, coulants, pas trop remplis.

Hubert dont les greniers débordaient, et qui avait dû, vu l'abondance des récoltes, laisser dehors, monté en quintaux, le blé-d'Inde qu'il réservait aux vaches, en profitait pour aller chez Firmin Germain, au Moulin de Pierre, faire moudre son grain.

Il s'assit sur un sac, alluma sa pipe et laissa ses chevaux, se guider d'eux-mêmes, sur un chemin qu'ils connaissaient aussi bien que leur maître.

Depuis cet été, depuis le bal, au Manoir du Lac, il n'avait entrevu Suzanne que rarement, les dimanches, à la sortie de la messe.

A peine lui avait-il adressé quelques paroles. Presque jamais elle n'était seule. Fabien Picard l'accompagnait ou bien Marie Bourdon.

En Fabien, il pressentait un rival, et pour cette raison, ne lui était pas sympathique. Ce jeune homme frais émolu de son collège lui paraissait prétentieux et fat, et à l'encontre des autres jeunes gens du village il ne le gobait pas. Il n'allait pas jusqu'à le détester, mais n'en était pas loin. Pour peu qu'il s'interposait trop entre Suzanne et lui... S'il le voulait, rien qu'en posant sa main sur son épaule il pouvait le faire ployer sur ses genoux jusqu'à toucher terre...

Il avait lu que si les femmes pour la plupart sont séduites par la force, il leur arrivait souvent de préférer les beaux diseurs, fantoches et vantards.

Pour le moment, il ne se souciait pas trop de ses assiduités auprès de Suzanne. Elles étaient naturelles entre deux voisins du même âge. Il s'en souciait d'autant moins, que Fabien, par son départ, confirmait ses prévisions, qu'il irait définitivement s'établir à Montréal.

A présent qu'il était parti, le champ était libre et personne ne trouverait à redire de ses assiduités chez les Germain.

Qui donc s'aviserait de passer des remarques! Craignait-il quelqu'un dans tout le village et toute la paroisse de Jeanville! Il aimait Suzanne. Il aimait comme seuls savent aimer les êtres comme lui, renfermés, concentrés, privés d'affection, et qui mettent dans cet amour toute la force et la violence de leur tempérament.

Ce n'était pas une passion qu'il éprouvait pour elle, mais un culte qu'il lui portait. Même, il sacrifierait son propre bonheur à lui, si par ce sacrifice, il contribuait au sien.

Quand il labourait, cet automne, seul dans son champ, tenant serrés fortement dans la paume de ses deux mains les mancherons de la charrue, pendant que la blonde terre, éventrée par le soc, se couchait à ses pieds, c'est à elle

qu'il pensait, en supputant déjà, pour l'année qui vient, le rendement de cette pièce. Quand il battait dans la tasserie, au milieu du bruit infernal du moteur, et de la poussière d'or du grain, c'est encore à elle qu'il songeait, en se félicitant de l'excellence de sa récolte.

Et aujourd'hui qu'il se dirigeait vers le moulin de pierre, son souvenir pieusement conservé, lui envahissait le cœur, parce qu'il se rapprochait de chez elle, qu'il aurait de ses nouvelles, que peut-être il la verrait.

* * *

Le moulin de pierre est situé dans une dépression de terrain, au bord de la Rivière aux Renards, le long d'un chemin de raccourci qui conduit au rang III.

C'est une vieille bâtisse de pierre, comme son nom l'indique, construite, il y a quelque cent ans. Elle comprenait autrefois, avec le moulin, un corps de logis. Depuis, le logement est abandonné et sert de remise au meunier.

Le barrage primitif en bois, a fait place à une chaussée de béton, élevée il y a trois ans par Firmin. En arrière, du côté nord, à l'endroit où se trouvait jadis le jardin, il y a un verger avec une dizaine de pommiers, une couple de cerisiers de France, des pruniers, et un poirier très vieux, mais que le propriétaire actuel entretient jalousement, ses fruits étant les plus beaux de plusieurs lieues à la ronde.

A part cela, il n'y a rien de changé du temps où le moulin était encore propriété seigneuriale. La porte d'entrée est surmontée d'une niche où trône une vierge rustique, taillée au couteau dans le bois.

Dans les périodes d'ouvrage, quand le travail presse, Firmin se tient jour et nuit sur les lieux. Il laisse fonctionner les moulanges tant que l'eau le permet, aussitôt qu'elle baisse, il ferme les pelles, et si c'est la nuit s'étend sur la pile de sacs où il dort un somme. Il a l'oreille sensible. Le bruit l'avertit que la chaussée est remplie. De nouveau, les pelles s'ouvrent, les moulanges se mettent en mouvement et le blé, l'avoine ou l'orge, triturés et broyés sous les lourdes pierres rondes se convertissent en farine, en son ou en moulée.

Par bonheur quand Hubert s'y présenta, il n'y avait personne. Il put décharger ses sacs tout de suite à l'intérieur. L'eau manquait. Il s'attarda avec Firmin, à causer, à fumer à s'informer des nouvelles.

—Chez-vous, comment ça va?

—Bien mal, Hubert. La mère s'en va. On s'attend de la voir partir d'une minute à l'autre.

—Toujours son même mal?

—Toujours.

—Ca va être triste pour vous autres.

—Depuis si longtemps qu'elle est malade, qu'on est fait à l'idée de la voir partir. Elle a tellement souffert ces jours derniers que ça va être un soulagement si elle meurt.

—Qui c'est qui va tenir votre maison?

—Suzanne avec Marie-Ange pour y aider. Elle est habituée la pauvre petite fille. Depuis un an que c'est elle qui fait tout à la maison.

Les gens de la campagne ne s'absorbent ja-

mais bien longtemps sur les sujets de deuil. La mort chez eux est une chose ordinaire, un événement comme un autre. Comme elle est inévitable, ils en prennent leur parti avec fatalisme. Peut-être ont-ils le vrai sens de la mort, qui est une délivrance, le but ultime de notre passage sur la planète et le commencement de la vraie vie. En bien des endroits, les funérailles sont suivies d'un grand dîner, d'un fricot où l'on ne fait pas scrupule de rire.

Inévitablement, les conversations retombent au terre à terre des occupations quotidiennes.

—Chez vous, comment ça marche.

—Ma récolte a été plus forte que jamais, j'ai pas de place pour tout mettre. Je vas t'occuper un bon bout de temps à moudre. Et toi?

—Je travaille jour et nuit depuis quinze jours. J'ai pas à me plaindre. C'est un bon automne.

—Et le père Picard, votre voisin. Il s'arrange bien depuis que son garçon est parti?

—Comme ça. Il a pris de l'aide. Ernest s'en va bétôt sur sa terre de Jeanville et le bonhomme est pas capable de venir à bout de sa besogne tout seul. Y a un homme à l'année.

—Avez-vous des nouvelles de Fabien!

—Un peu par Suzanne. Il y a écrit qu'il aimait bien ça, Montréal. C'est une autre vie que par ici. C'est plus à la mode. Un bruit de grelot annonça une pratique. Hubert fit place au nouvel arrivant.

—Je reviendrai la semaine prochaine avec une autre charge. Peux-tu me passer celle-là, ces jours-ci?

—J'pense ben si je manque pas d'eau.

—Ton père est chez vous? J'vas arrêter en passant prendre des nouvelles de ta mère.

Il ne lui dit pas que c'était surtout pour voir Suzanne qu'il arrêterait.

La demeure des Picard n'est située qu'à une dizaine d'arpents du moulin.

Quand Hubert fit enfile ses chevaux dans la cour, il aperçut une autre voiture qu'il reconnut comme celle du docteur.

Il entra, salua la compagnie, et alla serrer la main du père Cyrille.

—J'ai appris cela au moulin tantôt. Alors, je suis arrêté en passant.

—Je vous remercie ben de votre visite, Monsieur Hubert, j'pense pas qu'a passe la nuit. Le prêtre est avec elle.

Il n'y avait dans la cuisine que le père et ses deux fils. Ils étaient abattus, moins qu'on aurait pu croire cependant. Leur figure gardaient plutôt la trace de la fatigue. Depuis trois nuits qu'ils ne dormaient pas ou presque.

Le docteur Vincent sortit de la salle à manger qui donnait sur la chambre. En apercevant le visiteur il alla vers lui. Il était jadis grand ami de son père, dont il avait le même âge.

—Bonjour Hubert. On ne te voit pas souvent au village. Il n'y a rien que le malheur pour t'y attirer, fit-il, en plaisantant.

—J'ai eu tellement d'ouvrage, docteur. A part cela, vous savez que je ne suis pas sorteux. Le médecin qui pénètre chaque jour dans des familles où le malheur s'abat, qui assiste à la naissance comme à la mort, devient de par sa pro-

fession un blasé. Une mortalité est pour lui, une chose ordinaire, un incident quelconque. Il ne s'émeut pas outre mesure quand un de ses patients part pour le grand voyage.

Le docteur Vincent souriait toujours même quand il annonçait que les efforts de sa science étaient vains.

—Mon pauvre Monsieur Germain, dit-il, mes avis que c'est fini. Le curé est à l'administrer. C'est un grand soulagement pour elle, croyez-moi.

Suzanne entra à son tour, accompagnée de sa petite soeur et de Marie Bourdon. La pâleur de ses joues accentuait la rougeur de ses paupières. A son âge, on ne s'accommode pas facilement du grand vide dans la maison.

—Bonjour Suzanne, lui dit Hubert.

Il chercha un mot de consolation, ne trouva rien.

—Bonjour, Monsieur Hubert, répondit-elle. Je vous remercie d'être venu.

—C'est votre frère qui m'a dit cela au moulin... En passant, je me suis permis d'arrêter.

Il ne se retourna pas vers Marie Bourdon, ignorant sa présence quand elle lui adressa la parole.

Pour réparer sa gaucherie, il lui offrit de la reconduire chez elle, si elle devait rentrer pour le souper.

Elle accepta.

—Maman m'attend. Elle a peur tout seule dès que la noirceur prend.

Hubert n'avait plus rien à faire dans cette maison. Il avait témoigné l'intérêt qu'il prenait à eux. Il avait vu Suzanne. Il emportait avec lui son image gravée plus fraîchement.

—Quand vous serez prête, Marie... je ne suis pas en carriole. Vous ne serez pas très confortable.

—Ca ne fait rien, je me tiendrai debout à côté de vous. Le trajet n'est pas long.

Le temps s'était refroidi un peu. La neige crissait sous les patins.

Ils se tenaient tous deux accotés d'une main sur le devant de la sleigh. Un cahot les fit trébucher. Instinctivement, elle se cramponna à son bras.

Elle lâcha prise et s'excusa.

—Restez ainsi. Vous êtes bien et cela ne me nuit pas pour conduire. Il y a un bout de mauvais chemin.

Ils ne se parlèrent plus du trajet.

Devant chez elle, quand elle descendit, Marie s'enhardit jusqu'à dire :

—Si cela vous faisait plaisir de venir veiller à la maison faire un peu de musique ?

Parce qu'elle était l'amie de Suzanne et qu'elles se voyaient souvent, il promit.

Le dimanche suivant, à la Grand'messe, Hubert constata que le banc des Germain était vide. Comme de fait, le curé annonça au prône que le service de Mme Cyrille Germain, décédée ces jours derniers, aurait lieu le lendemain, lundi, à 8 heures et demie du matin.

Dans la veillée, le train terminé, les journaux et les revues qu'il recevait chaque dimanche parcourus, il commanda à Taillon d'atteler.

Par un phénomène assez étrange, c'est en face

de la mort, ou en la côtoyant, que l'on éprouve avec le plus d'acuité, le goût suprême de la vie, qu'il s'impose avec le plus de puissance et distille dans tout l'être une surabondance de vitalité.

Pendant qu'il s'acheminait, au trot de son cheval, vers la maison de la mort, Hubert se laissait entraîner à des considérations sur l'amour qui contrastaient avec le devoir qu'il allait rendre.

Il avait beau s'imaginer la chambre mortuaire tendue de noir, éclairée faiblement de la lumière pâle de quelques cierges ses pensées n'avaient rien de lugubre. Il avait l'âme sereine, presque gaie. La quiétude de la nature s'infiltrait en lui. La blancheur de la neige permettait de distinguer le contour des maisons, des granges, des arbres, laissant deviner les paysages. La senteur des soirs d'hiver, senteur fraîche, pure et saine s'exhalait de partout et flottait dans l'air de la campagne, cet air vierge qu'aucune fumée d'usine ne pollueait.

Les clochettes des travaux scandaient le trot du cheval.

...Et Hubert se laissait glisser dans un engourdissement de ses membres et de son esprit. Se promener ainsi dans la nuit calme avec quelqu'un que l'on aime !

* * *

Dans la cuisine, on a fait des bancs avec des madriers posés sur des chaises. Les hommes s'y tiennent réunis par groupes. Ils fument et causent, indifférents. Par terre, près de la porte, le fanal allumé.

Dans la salle à manger qui donne, d'un côté sur la chambre à coucher qui sert de vestiaire, et de l'autre sur le salon, converti en chambre mortuaire, se tiennent les femmes et les jeunes filles auxquelles se joignent quelques jeunes gens. Les robes noires sont plus noires sous la lumière faible d'une lampe unique suspendue au plafond. Les conversations se font à voix basses, espacées, peu nombreuses.

—V'là un autre veilleux. Va l'aider à déteiler Firmin.

Firmin prend le fanal et sort.

C'est Hubert Desroches qui arrive à son tour.

—Tu passes la nuit ?

—Oui. C'est pour cela que je suis arrivé tard.

—De même, on va déteiler ton cheval.

Dans l'écurie remplie jusqu'aux allées une buée chaude monte tandis qu'une senteur âcre d'ammoniaque saisit à la gorge.

—Vous avez du monde en plein ?

—Il y en a ben qui vont partir bêtôt. Je vais laisser ton cheval dans l'allée en attendant, et tout à l'heure je le mettrai dans un entre-deux.

—On aurait pu le laisser dehors avec une couverture sur le dos.

—C'est pas nécessaire. La place manque pas.

Il dételent les chevaux et entrent. Hubert fait le tour de la famille, leur distribue quelques paroles banales de consolation. Devant Suzanne il bredouille et se contente de serrer sa petite main entre la sienne.

Il va s'agenouiller devant la tombe, fait une courte prière, jette un regard, par la vitre du

cercueil, sur la morte. Elle est amaigrie, la peau collée sur les os, et d'une teinte verdâtre. Elle commence à changer. Bientôt, elle se décomposera. Le sang lui coulera en deux filets bleus, chaque côté de la bouche. Pauvre chair humaine qui tombe en pourriture quelques jours seulement après la fuite de l'âme. Et c'est pour cette chair, moulée en forme plus ou moins belle, que des hommes se sont battus, se sont tués.

Une voix parmi les assistants se fait entendre :

—Si on disait le chapelet!

Un bruit de chaises déplacées, et une parente commence :

—Au nom du père...

Et pendant une dizaine de minutes, c'est l'alternement de cette voix grêle, usée et vieillie, avec les autres; voix basses et graves des hommes, voix claires des femmes. Après qu'on s'est relevés, quelques-uns partent. Vers minuit, il ne reste plus qu'une dizaine de veilleurs, ceux qui demeureront jusqu'au matin.

La tête appuyée au dossier de sa berceuse, les yeux lui tombant de sommeil, Suzanne veut à tout prix passer cette dernière nuit. On sent que la fatigue la tenaille, qu'elle va venir à bout de sa constitution, que malgré elle, elle s'assoupira.

Une tante et la vieille parente de tantôt s'occupent de mettre la table pour le réveillon de la nuit. Un rôti de porc frais, des pommes de terres réchauffées et rôties dans la graisse, des tartes et du thé chaud constituent la collation.

Avant de se mettre à table, Hubert va chercher Suzanne.

—Vous devriez être plus raisonnable ma petite Suzanne. Vous êtes morte de fatigue. Vous allez prendre une bouchée et vous reposer ensuite. Nous sommes assez à veiller sans vous. Cela ne vous servira à rien de vous mettre à terre.

Docile, elle le suit comme une automate. Elle a la tête prise dans un étau. Elle n'est plus qu'une petite chose qui ne demande qu'à se faire guider.

* * *

La nuit passe, lente, monotone. La moindre histoire déclanche un rire nerveux qui a ceci de bon toutefois qu'il aide à chasser le sommeil. A la demie de toutes les heures, quelqu'un dit le chapelet.

Le jour se montre; la lumière des lampes s'atténue. On les éteint. Les yeux encore chargés de sommeil, les membres de la famille se lèvent, les uns après les autres.

Le menuisier du village, qui en est aussi l'entrepreneur de pompes funèbres arrive avec des rubans de crêpe, et des brassières noires pour les porteurs.

Bientôt tout le monde est rendu, les porteurs, les parents, les amis.

Le corbillard appartient à la fabrique. C'est la coutume à St-Chose, que ce soit le plus proche parent qui le conduise, qui rende ce dernier service.

Firmin s'est chargé de la besogne. Il a attelé son cheval et pris place sur le siège.

Le croquemort amène les porteurs dans la chambre. Il dévissent la croix et les ornements du cercueil et les remet à la famille. Six jeunes gens chargent le coffre sur leurs épaules, le glissent dans le corbillard qui s'ébranle, suivi de la longue théorie des sleighs dont on entend les grelots, mêlant leurs sons divers.

Et c'est le service...

Et c'est l'enterrement.

Malgré l'hiver, la fosse est creusée. La bière est déposée sur le monceau de terre à côté. La foule l'entoure. Le croquemort enlève le couvercle pour qu'on puisse jeter un dernier regard sur celle qui n'est plus.

Elle est horrible. Le cahotement de la voiture a aidé le travail de la décomposition.

Suzanne pousse un cri et se détourne pour ne plus voir. Hubert s'est porté vite près d'elle. Il la soutient et l'aide doucement, bien doucement à s'éloigner de ce spectacle macabre et hideux.

...Et l'on descend la bière.

...Et l'on commence à combler la fosse.

La terre gelée en tombant fait résonner le bois, lugubrement.

—Comme je suis malheureuse, gémit-elle, comme je suis malheureuse...

Suzanne pleure appuyée sur Hubert.

Lui la console se surprenant à lui parler comme on parle aux petits enfants.

—Suzanne, je vais être votre ami, votre grand ami, voulez-vous?

Comme autrefois, quand il s'est interposé devant ceux qui l'insultaient, elle lève sur lui des yeux reconnaissants.

Elle se sent en sûreté dans ses bras. Il émane de sa force, un soutien qui la calme, qui apaise sa douleur.

Elle accepte son amitié. Elle la devine sincère, désintéressée.

Il l'amène dans sa voiture, jusque chez elle, lui prodiguant, avec les mots qui apaisent le chagrin, la promesse de son dévouement.

Quand il la quitte, c'est gravement qu'il lui dit :

—Suzanne, vous n'aurez jamais de meilleur ami que moi. Tout ce que je pourrai faire pour vous je le ferai avec joie. Et si vous avez besoin de moi, si jamais je puis vous être utile, faites un signe, et j'accourrai.

IX

Dès neuf heures moins vingt, les étudiants commencèrent à manifester leur impatience.

Ils étaient à peu près 160, les trois années de droit et de notariat, étant réunis pour le cours de droit civil.

Le professeur expliquait le chapitre des servitudes. Cela ne les intéressait plus depuis qu'un papier, annonçant une assemblée, venait de circuler de main en main.

On était au début des élections de la faculté. Les candidatures s'ébauchaient.

Jean Morin, la veille au soir, avait annoncé à ses amis qu'il se portait candidat à la présidence. Ce matin, sur les murs du grand corridor au rez-de-chaussée, son manifeste affiché

à trois endroits faisait les frais de la conversation.

Morin, officier dans l'ancien conseil, assumait la responsabilité de ses actes. Il était chef de groupe. On chuchottait que l'élection se ferait entre deux clans, que les candidats aux diverses charges formeraient deux "tickets".

Qui viendrait contre Morin? Jusqu'ici aucun opposant ne s'était affirmé. On se doutait, par ses activités, que Jules Mercier qui n'aimait pas Morin — pour quelle raison, personne ne le savait — aurait un adversaire à lui opposer personnellement, ainsi qu'à ses candidats.

C'était lui l'auteur du billet.

Des frottements de pieds contre le parquet se firent entendre. Une voix cria: "Assemblée"!

—Assemblée, répétèrent d'autres voix en chœur. Le professeur fit un signe de la main pour rétablir le silence, acheva sa démonstration, et, complaisamment abrégé son cours.

Jules Mercier se leva de son siège, descendit l'allée jusqu'à la chaire, gravit les gradins, et demanda, pour légaliser l'assemblée, d'élire un président.

On choisit un confrère de troisième qui, avec la dignité qui incombait à ses fonctions, déclara les délibérations ouvertes.

Mercier commença donc son petit discours.

Morin représentait l'ancien conseil. L'élire à la présidence, c'était approuver les actes de cet ancien conseil. Ce qu'il ne fallait pas. Dans la personne de son ami, Fabien Picard, étudiant en notariat de deuxième année, il avait trouvé un candidat idéal, et par le fait, un futur président idéal: bel orateur, dévoué à ses amis, prêt à rendre service à tous sans ménager ses efforts, et en même temps capable de représenter dignement la faculté chaque fois que l'occasion se présentera.

On connaissait peu Fabien Picard, sauf ceux de son entourage immédiat. Travaillant de nuit au bureau de poste, il s'avait jusqu'ici paru qu'à très peu de manifestations universitaires. Il fréquentait bien certains salons, se permettait quelques parties de théâtre avec des jeunes filles, mais on le voyait rarement aux vrais fêtes d'étudiants où dans la fumée des cigarettes et des pipes, et autour d'un bock de bière, ou s'échauffe pour des sujets politiques et littéraires...

On savait qu'aux dernières élections provinciales, il s'était mêlé de la lutte dans son comté. Quand à juger de ses talents et de ses capacités oratoires il fallait auparavant le voir à l'oeuvre.

L'auditoire le plus difficile à contenter est un auditoire d'étudiants, surtout quand c'est un étudiant qui parle. Imaginez 160 jeunes gens, égaux par l'âge et l'instruction, et qui sont là, épiant la moindre faute, prêt à faire jaillir comme une pluie d'étincelles, les interruptions et les commentaires.

Acclamé par les siens, Fabien Picard se dirigea vers la chaire du professeur.

De son séjour d'au-delà d'un an à la ville, il avait acquis le souci de l'élégance. Cependant, un observateur avisé, aurait pu constater qu'il y avait encore un peu de paysan en lui, et qu'il lui manquait ce je ne sais quoi d'indé-

finissable qui fait l'homme véritablement chic.

"Monsieur le président, commence-t-il, monsieur le président, mes chers confrères". La voix était bien posée, grave, une belle voix de baryton. Il était sur de lui-même, improvisait avec facilité, regardait ses auditeurs bien en face, pointait ses gestes vers ceux qu'il visait, quand il dénonçait l'ingérence et l'insignifiance de l'ancien conseil.

L'effet fut favorable. On l'écouta avec attention, avec bienveillance, même avec enthousiasme quand, dans une envolée oratoire, il décrivit le rôle social de la jeunesse étudiante, aristocratie intellectuelle de demain. Les paris commencèrent à s'engager sur le succès de sa campagne, il eut des partisans comme il eut ses adversaires, et le grand couloir du rez de chaussée fut le témoin, avant le départ pour le bureau, de discussions fort animées.

La lutte dura une semaine. Les assemblées avaient lieu après chaque cour et chaque soir.

Le jour de la votation, Jules Mercier mobilisa son auto et avec l'aide de quelques amis, fit tant et si bien que son candidat l'emporta haut la main.

Fabien Picard devint le président du conseil de régie des étudiants en droit de l'Université de Montréal.

Il émergeait tout à coup de la foule, devenait un personnage dans son milieu.

Le soir la Presse et la Patrie publiait son portrait en première page.

Première ascension vers le succès!

Fabien se félicita de sa victoire et, soit calcul, ou besoin d'être seul pour savourer mieux ce triomphe, présage d'autres plus grands, il refusa toutes les invitations qui l'assaillaient et s'enferma dans sa chambre.

Confortablement installé dans un fauteuil, les pieds étendus sur une chaise, il se laissa bercer par le rêve et édifia pour l'avenir les projets les plus ambitieux comme les plus fantastiques.

A la vérité, Fabien Picard était encore dépaycé au milieu du brouhaha de la grande ville. On n'est pas, s'il est permis d'employer ce terme, le résidu de générations et de générations de terriens, dont l'existence toute entière s'est écoulée dans le labeur ardu de faire rendre à la terre le centuple de ce qu'ils y déposaient, sans garder au fond de soi, des caractéristiques ataviques. Malgré lui, à certaines heures, le paysan perçait au travers de l'écorce du citadin, et il en souffrait tout le premier.

Orgueilleux, vaniteux plutôt, il aurait voulu, dans le milieu adopté comme le sien, faire converger vers sa personnalité, l'attention et l'intérêt.

Fabien Picard "étudiant en notariat" n'était rien que cela. Il passait inaperçu ou presque, dans les salons, où, avec l'adresse de l'arriviste, il se faufilait.

Depuis longtemps, il rêvait les honneurs. Quel plus grand honneur que d'être le premier d'entre ses confrères, leur représentant, celui, qui, dans les grandes circonstances, incarnerait l'entière faculté de droit.

Jules Mercier ne fut que l'instrument. Il lui avait laissé voir ses intentions et entendre

qu'il fallait mieux que sa candidature semblât venir d'ailleurs.

Mieux valait que, poussé par ses confrères, il eût l'air de céder à leur pression.

Depuis tout à l'heure qu'il est rentré, après avoir cheminé rue Ste-Catherine, la tête haute, fier comme un paladin antique, s'imaginant que les passants en le voyant, se disaient: "C'est lui," il se grisait intérieurement, lisant et relisant dans les journaux ce qu'on disait de lui, l'abrégé que l'on donnait de sa courte carrière, avec l'énumération de ses succès collégiaux.

Il regardait son portrait, puis marchait vers la glace de son bureau, où il se contemplant, s'étudiait et se souriait.

On frappa à la porte.

C'était la maîtresse de maison, l'avertissant qu'on le demandait au téléphone.

"La troisième fois depuis que je suis entré," songea-t-il.

Les pouces dans les entournures de son gilet, il descendit en sifflant.

Il reconnut de suite la voix au bout du fil.

Lucille Mercier le félicitait, et l'invitait à un party chez elle, le samedi suivant, en son honneur.

Pour la forme, et pour le plaisir de la voir insister, se croyant déjà important, il se recusa d'abord, alléguant un autre engagement. Enfin, il accepta.

De retour à sa chambre, il regarda de nouveau sa photo, se contempla de nouveau dans la glace.

L'invitation le laissa perplexe. On devait souper au dehors. Il n'avait pas d'habit de soirée. En emprunter un! A qui? D'autant plus que son prestige en souffrirait. En louer un! Il consulta ses finances. Il avait en poche \$3.85. Cela coûte \$5.00 un habit.

Une ressource lui restait. Faire appel aux finances paternelles. Le mois ne faisait que commencer. Les élections lui avaient coûté cher et comme Cyrano, il pouvait s'écrier: "Pension paternelle, en un jour tu vécus!"

Il s'assit donc à sa table, découpa aux ciseaux, l'article du journal, le conservant, et raconta à son père par le menu, les diverses péripéties de sa campagne. Il savait frapper juste. En flattant l'orgueil paternel, il atténuait ce qu'avait de pénible pour le brave cultivateur de St-Chose, les déliements des cordons de sa bourse. Il lui mandait, avec toutes les précautions oratoires voulues, que l'honneur à lui conféré, entraînerait des dépenses extraordinaires, qu'il devait se produire dans le monde, qu'il lui fallait pour cela un habit de gala, et qu'un chèque de cent dollars serait pour son gousset ce qu'est une pluie bienfaisante pour une terre desséchée.

Les yeux clos, il évoqua devant lui, l'image de son père. Il vit sa joie en apprenant l'heureuse nouvelle comme aussi sa grimace de mécontentement à la fin de la lettre. Mais il savait qu'elle ne durerait pas, il savait que le père serait fier de voir son fils faire sa trouée, se hisser de par ses propres forces vers les sommets, et partout faire rejaillir sur lui un peu de la gloire qui était sienne.

En post scriptum, il ajouta:

"J'irai à St-Chose le mois prochain."

Il voulait s'exhiber devant ses co-paroissiens et leur conter ce qu'il était devenu: César, le grand César, le maître du monde ne considérerait-il pas, plus important d'être le premier dans un petit village que le second à Rome?

Or lui, il était le premier d'entre ceux de son monde, le premier dans sa sphère d'activités. N'avait-il pas raison de s'énorgueillir?

Il découpa un autre extrait de journal. Celui-là, il le destina à une jeune fille dont il gardait encore sur les lèvres le goût d'un baiser dérobé un soir doux de septembre. Et voilà qu'il s'attendrit. Voilà que sous sa plume, au fur et à mesure qu'il écrit, les phrases se font plus sentimentales, plus tendres. Cela lui fait du bien que de vider son cœur.

Il évoque Suzanne, ses yeux candides, ses lèvres rouges comme une framboise mure, sa taille souple, et jusqu'à la légèreté de sa démarche.

Il a hâte de la voir et il le lui écrit à elle aussi, il annonce son prochain voyage à St-Chose.

Il devine qu'elle va l'attendre. Il vit, par anticipation la soirée qu'il passera en sa compagnie, à lui faire part de sa vie, à lui raconter son existence quotidienne, déroulant devant elle, toute la féerie d'un monde inconnu.

X

Fabien avait prévu juste. La lettre eut l'effet qu'il s'attendait.

Quand Ephrem, son homme engagé, remit à Ignace Picard, avec le journal et le catalogue du printemps de Eaton, la lettre où il reconnut l'écriture de son fils, il s'empressa de s'approcher de la lampe, d'installer ses lunettes à cheval sur le bout de son nez, de déchirer l'enveloppe en tremblant un peu, et de lire, le papier tendu entre ses doigts, à hauteur de l'oeil, les nouvelles de l'absent.

Dès les premières lignes sa figure s'épanouit et il passa dans son regard, un reflet de fierté.

—Ephrem! cria-t-il, voulant extérioriser le contentement qui débordait en lui en le faisant partager à un autre.

—Fabien est président des étudiants, à Monrial. Comprends-tu ça, le président... c'est le premier, c'est comme qui dirait le maire par cette...

—C'est ben beau de sa part, répondit Ephrem que cette nouvelle, dans le fond, laissait indifférent.

Pour le moment il s'inquiétait plus de savoir s'il ferait beau demain pour labourer la pièce du bord de l'eau.

Le père Picard se replongea dans sa lecture, ses traits bientôt s'altérèrent et les rides de son front, comme les plis de ses joues, qui allaient des narines au menton, chaque côté de la bouche, s'accrochèrent.

—Cent piastres!... gromela-t-il à mi-voix... Cent piastres!... Me prend-il pour un millionnaire... Et on est pas encore au quinze du mois.

Toute sa joie en fut gâtée.

Cent piastres! C'est qu'il ne les avait pas.

Il venait d'acheter deux bêtes à cornes nouvelles, des bêtes de race, enrégistrées, avec leur "pédigrie", qu'il avait payées un joli prix. S'en défaire!... Au moment où il commençait à s'attacher à elles...

Il alla faire un tour dans l'étable.

Les deux bêtes, deux superbes Ayrshires, étaient chacune dans leur box stall, avec de la paille en profusion.

Il les soignait copieusement, tenait record de leur production.

L'an dernier, à l'exposition du comté, Hubert Desroches l'avait emporté sur lui. Cet année avec ces deux sujets-là, il escomptait bien décrocher le premier prix.

Cent piastres! gromela-t-il de nouveau, cent piastres! Il n'avait pas cela en banque et d'ici un mois il ne touchera rien.

Ecrire à Fabien! Lui refuser le montant! Le pauvre garçon en aura de la peine. Il sera à la gêne. Il faut qu'il soit à la hauteur de sa situation nouvelle.

Il pourrait bien emprunter à la banque, se servir de son crédit! Non! Pas cela! Jamais il n'avait laissé un compte en souffrance. Il ne devait rien et n'avait jamais rien dû à personne. Ce n'est pas pour un montant aussi insignifiant qu'il se mettrait dans les dettes.

Pourquoi Fabien n'a-t-il pas attendu un mois avant de faire cette demande? Il passa sa main sur la croupe d'une des bêtes.

Subitement, comme toujours, il prit une décision et retourna à la maison.

Il regarda l'heure. Sept heures et 10.

—Ephrem va atteler la jument de route sur le boghey tout de suite.

Il se rappelait qu'Hubert Desroches lui avait dit que le jour où il voudra se débarrasser de Caillette, il lui en donnera cinq cents dollars, bien qu'il ne l'eût payé que quatre cents.

Comme cela, si Hubert décrochait encore le premier prix, il n'y aurait pas de honte à y avoir. C'est parce qu'il l'aurait voulu. Et cent piastres de bénéfice, ce n'est pas à dédaigner. Elles iront à Fabien.

Quand il avait pris son parti, Ignace Picard trouvait toujours qu'il avait raison et regrettait à chaque fois son attitude antérieure.

Maintenant qu'il était décidé à vendre Caillette, il lui tardait de compléter le marché. Sous tous les rapports il lui paraissait avantageux et il frottait d'aise l'une contre l'autre, ses larges mains.

"J'aurai toujours Hubert, de cent piastres", concluait-il.

Tout le chagrin qu'il aurait pu éprouver de se départir de l'animal s'évanouit à la perspective du bénéfice à réaliser et du plaisir qu'il causerait à Fabien en lui envoyant, dès qu'il aura touché l'argent, la somme demandée. Le marché fut vite débattu et conclu. Hubert offrit d'abord 450 piastres, mais tenace et têtu le père Picard ne voulut pas de démordre d'un centin. Hubert prévoyait dans cette bête jeune et bien formée, de grandes possibilités d'élevage, tenait à l'achat. Après avoir marchandé un peu, il consentit à payer le prix fixe et promit d'être là le lendemain soir, argent en main.

Il avait affaire au village. Taillon se chargerait de ramener la bête.

C'est François Coppée, je crois, qui a dit: "Malheur à celui qui n'a pas eu dans son enfance, une jupe auprès de lui, une douce influence de femme. Il en gardera toute sa vie quelque chose de brutal dans l'esprit, de dur dans le coeur."

Son goût de solitude venait à Hubert de cette enfance sans mère, de cette éducation virile sans aucun foyer de tendresse et de sentimentalité.

Depuis qu'il avait remarqué une jeune fille qui s'appelait Suzanne, son humeur sauvage s'était adouci. Il était devenu plus communicatif, plus sociable, moins ermite.

Il sortait, se mêlait plus aux groupes. Assez souvent on le voyait chez les Germain; quelquefois aussi, il veillait chez Marie Bourdon, dont il appréciait la délicatesse et le sens artistique. Possédant une assez jolie voix de basse, il se permettait de chanter quand ils étaient seuls, et avait pris goût à la musique. Marie avait épuisé pour lui son répertoire et même elle devait récapituler les morceaux anciens.

Ses amours avec Suzanne n'étaient guère plus avancés que dans les débuts. Une fois, il s'était enhardi jusqu'à lui parler d'amour.

Elle le ramena à la raison en badinant:

—Savez-vous que vous êtes mon ami, pas encore mon amoureux?

Et comme il l'interrogeait, lui demandant si un jour, elle pourrait éprouver pour lui autre chose que cette tendresse quasi fraternelle, elle répondit, énigmatique:

—Peut-être.

—Vous en aimez un autre?

—Vous êtes bien curieux. Peut-être.

Mais lui n'était pas dupe de ce "Peut-être." Il n'avait eu qu'à la rencontrer avec Fabien, durant ses courtes apparitions à St-Chose, à voir ce visage jeune épanoui de bonheur, pour comprendre qu'elle aimait son voisin, qu'elle l'aimait sans réserve.

Il n'insistait pas, se contentant des miettes de ce festin d'amour, savourant sans penser à plus tard le bonheur de la voir, d'être à ses côtés, de l'entendre.

Jamais plus, il ne lui avait parlé d'amour. Il aurait eu peur qu'elle se fâchât, qu'elle s'éloignât de lui, qu'elle ne lui permît plus ces visites.

Il l'aimait avec le meilleur de lui-même, plus pour elle que pour lui.

Suzanne ne possédait pas ce type de femme qui inspire ces passions violentes. Par contre, elle attirait... elle attachait...

—Salut bien la compagnie, dit Hubert, en franchissant le seuil de la porte... Je viens de chez Ignace Picard... J'ai acheté une de ses vaches Ayrshires.

—Ca a dû lui coûter de s'en défaire, questionna Joseph Germain.

—Pas au prix que je l'ai payé.

—Vous restez à veiller avec nous autres? s'enquit le père Germain. Joseph va dételer votre cheval.

—Je voulais rien qu'arrêter en passant, histoire de vous saluer.

—A cette heure que vous êtes rendu, amusez-vous, fumez.

Hubert, sans se faire prier davantage, accepta l'invitation.

Il regretta sa soirée.

Suzanne ne lui accorda pas plus d'attention que s'il n'avait pas été là. A la dérobée, il l'examina et crut remarquer qu'elle était distraite, rêveuse. Sa pensée était ailleurs. Où? Il ne le savait que trop. Elle accompagnait l'autre; elle le suivait à Montréal. N'avait-il pas vu, lui aussi, dans le journal, le résultat des élections universitaires, et aperçu dans le coin de l'actualité le portrait de Fabien Picard. Comme un ver s'attaque au coeur d'un fruit, la jalousie s'implantait en lui, et cruellement d'une morsure lente et tenace lui rongeaient son propre coeur.

En retournant chez lui par une nuit de noirceur qu'aucune étoile ne trouait, une sensation de vide l'oppressa et dans un fond insoupçonné de son âme, un mécontentement sourd de lui-même, des autres, de la vie grondait.

La solitude de sa maison, malgré les livres qui par des soirs pareils lui tenaient compagnie, lui apparut intolérable et lourde.

Il finit par se ressaisir, par secouer la mélancolie qui l'envahissait. Il songea, pour reporter ailleurs le fil de ses pensées, au travail absorbant et aux perspectives de succès dans l'exploitation de sa ferme, qui, chaque jour, lui souriaient davantage.

N'aspirait-il pas à la Médaille d'Or Agricole?

Quand il commença de reconnaître les endroits familiers là où sa vie s'écoulait et qu'il aimait d'une âme mystérieuse l'âme des bêtes et des choses au milieu desquels il se mouvait et vivait, les idées noires, comme des papillons surpris, s'envolèrent loin... bien loin.

XI

En rentrant chaque midi pour le dîner, Fabien Picard, anxieusement, alla voir sur le meuble où d'habitude la maîtresse de pension déposait le courrier, s'il n'y avait pas de lettres à son adresse.

Il y en avait bien quelques-unes chaque jour, mais pas celle qu'il attendait: des félicitations de confrères de classes dispersés à Québec ou ailleurs, qui avaient vu dans les journaux ses succès récents ou des lettres de jeunes filles qui profitaient de l'occasion pour se rappeler à son souvenir.

Le jeudi, il reconnut enfin le sceau postal de Saint-Chose. Il en reconnut également l'écriture régulière et fine. En tout autre occasion il en aurait éprouvé un grand plaisir. Aujourd'hui le billet le plus agréable à recevoir, était un billet de banque.

"Pourvu que la lettre arrive demain!" soupira-t-il.

Ses finances s'épuisaient.

Serait-il forcé d'emprunter? Cette perspective le rendait nerveux, lui gâtait chacune de ses heures. Elle les empoisonnait. C'était payer bien cher l'invitation de Lucille Messier que d'accomplir, pour y satisfaire, une démarche humiliante.

Tout le jour, il fut distrait. Une fois l'idée lui vint de décliner l'invitation, de remettre à plus tard cette visite.

Au bureau, profitant d'un moment où il était seul, il téléphona à Lucille. Dès les premières paroles, elle lui fit savoir qu'elle comptait sur lui, pour son party.

Il promit à nouveau d'être présent.

"Est-ce bête, songea-t-il de se tracasser pour une insignifiance!"

Bah! si la lettre n'arrive pas demain, il empruntera, voilà tout.

Enfin, la lettre tant désirée arriva.

Il décacheta l'enveloppe et vit entre les deux feuilles de papier blanc, le chèque bleu. De sa grosse écriture irrégulière, le père avait écrit "cent dollars."

Cent dollars!

L'argent ne fait pas le bonheur, dit un proverbe. Peut-être! En tous cas il contribue grandement à le créer.

Fabien le constata.

Dès qu'il fut à la banque toucher l'argent, que le caissier lui remit en beaux billets de dix et de cinq, la vie lui parut belle et le soleil glorieux.

Il se promena par la rue Ste-Cathrine, mettant de temps à autre la main à sa poche pour palper le papier qu'il froissait. Il s'arrêtait aux vitrines de marchands d'habits, entraînait, s'informait du prix des tuxedos, les examinait, et sortait pour recommencer ailleurs le même manège.

Le plaisir de magasiner, en se disant que si l'on veut, l'on peut acheter et emporter avec soi la marchandise étalée, lui était une volupté qu'il prolongeait.

Finalement, il se décida, fit ses emplettes, et malgré le volume du colis, voulut l'emporter lui-même.

Une fois à sa chambre il se dévêtit, essaya son nouvel habit. Il se mira complaisamment dans la glace, se tournant de tous les côtés.

La demeure des Mercier se dressait orgueilleusement sur une des rues de Westmount qui couronne le Mont-Royal. Elle était construite en pierre bleue et entourée d'un jardin français.

La vue y est superbe. De la serre contiguë à la salle à manger la vue embrasse toute une partie de Montréal. L'on y distingue à leur clocher la plupart des paroisses de l'ouest de la ville. Elle s'étend jusqu'au fleuve où l'île aux Soeurs se découpe dans le gris argent de l'eau, et, dans les temps clairs, jusqu'aux montagnes qui barrent l'horizon de la rive sud, où l'on aperçoit au premier plan, comme un avant-garde isolé, celle de Saint-Grégoire.

M. Mercier qui est l'un des plus riches d'entre les millionnaires canadiens français a fait de sa demeure un véritable musée. Au cours de nombreux voyages en Europe ou en Orient, il a rapporté nombre de tableaux, des marbres, des oeuvres rares, qui ornent quelquefois jusqu'à la profusion les pièces de sa maison.

Quand Fabien sonna à la porte, ce fut un domestique en livrée, galonné comme un attaché d'ambassade qui vint lui ouvrir.

Ce luxe l'impressionnait toujours. Tou-

jours il se sentait gêné devant ce domestique. Mais ce soir, conscient d'être quelqu'un, l'invité de marque qu'on attend, il entra le front haut, le torse bombé et la démarche assurée.

En son for intérieur il envia son ami de sa situation mondaine et en l'espace d'une seconde, il passa dans son imagination, comme un mirage le tableau d'un luxe futur, égal à celui-là, et qui serait le sien.

Dans le salon quelques couples étaient déjà réunis. Il reconnut deux des amis de Jules. Les autres, et les jeunes filles lui étaient inconnus.

Tout de suite, et comme instinctivement, il fut mis en défiance.

Il n'était pas à son aise parmi ces jeunes gens et ces jeunes filles. Ils n'avaient ni la même éducation ni la même manière de voir et de juger les événements, ni les mêmes goûts. Il comprit qu'il pénétrait dans un milieu totalement différent de ceux qu'il était accoutumé de fréquenter jusqu'alors. Lui, fils de terrien, issu de ses oeuvres, n'avait rien de commun avec ces êtres gâtés par la fortune, snobs et noceurs, du moins il en soupçonnait quelques-uns aux plis précoces au dessous des yeux. Quand les propos, interrompus par son arrivée, reprurent au diapason d'avant, le fossé sembla s'élargir encore.

De la dizaine de personnes présentes, les deux confrères de Jules qu'il connaissait étaient les seuls avec qui il aurait pu sympathiser, bien qu'à l'Université il ne leur adressât presque jamais la parole. C'était deux fervents du sport, plus intéressés dans la valeur d'un club de baseball ou de hockey, que dans les articles du code civil, habitués des cafés de nuit et des roadhouses de la banlieue où ils faisaient des randonnées en auto avec des dames dont la conversation avait un charme plus prenant qu'un cours de droit civil. Quant aux autres, ils composaient un ensemble des plus bizarres. Il y avait Félix Gerval, le musicien, qui s'appelait Gervais avant son séjour à Paris où il avait appris à détester les maîtres anciens et à leur préférer les plus décadents d'entre les modernes.

Il professait à Montréal où Lucille Mercier, qui avait du talent à en jeter par les fenêtres, était sa plus brillante élève.

Il y avait en outre un financier, membre du Club, un député encore célibataire, bel homme et bel orateur, partisan du féminisme et qui de ce fait était le lion de la société dans la présente saison. Quand aux jeunes filles, si elles n'étaient pas toutes très jolies, elles étaient par contre d'une élégance couteuse.

Fabien prit donc le parti d'être sur ses gardes, de ne pas s'aventurer trop dans les conversations. Des personnes dont on parlait en bien ou en mal, le plus souvent en mal tel qu'il se doit, il n'en connaissait pratiquement aucune. Pour ne pas paraître trop provincial, il se tut, se contentant d'écouter et de sourire. Il adopta la politique du Sphinx. Bien lui en prit. Comme il écoutait attentivement chacun et chacune leur donnant toujours raison, on le déclara intéressant et charmant causeur.

Germal interpréta au piano quelques mor-

ceaux d'auteurs modernes, Lucille chanta quelques airs, les couples firent quelques tours de danse et vers minuit la maîtresse de céans proposa, ce qui était dans son programme d'ailleurs, de terminer le "party" au Cafe de la Riviera. Cette boîte, la plus chic de Montréal, était renommée pour sa cuisine, ses vins et ces divertissements. Cette semaine on avait ajouté une attraction spéciale: quatre danseuses célèbres newyorkaises évoluaient au milieu de la place dans des costumes divers plus légers les uns que les autres.

Les places étaient déjà réservées.

Sauf Jules Mercier tous acceptèrent la proposition. Quand à celui-ci qui s'ennuyait et le manifestait avec un sans gêne qui lui était coutumier, il annonça son intention d'aller se coucher.

Ce fut un flot de protestations et de récriminations qui noya sa volonté. L'une des jeunes filles, la plus jolie, une anglaise, qui cassait le français à ravir, le prit par le bras, le conduisit au vestiaire, lui enfonça son chapeau sur la tête et l'aida à revêtir son paletot.

Les autos attendaient au dehors. Lucille fit monter Fabien avec elle.

Le café de la Riviera occupe tout le second plancher d'un des principaux édifices de la rue Ste-Catherine-ouest, avec une entrée sur une rue transversale.

Sa clientèle pourrait se ranger dans la catégorie de ce que les Américains appellent: "High hats". Les prix en sont excessivement élevés. C'est peut-être pour cette raison qu'il regorge de clients.

Les murs sont décorés de peintures mythologiques. L'éclairage à la moderne se passe de candélabres sauf aux petites tables. Elle filtre du plafond et des murailles au travers de glaces dépolies de différentes nuances.

Au milieu, dans un espace libre, entourée comme un ring de boxe d'un câble de soie, les couples fox trottent ou valsent au son d'un jazz band énervant et langoureux. Au centre de cette espace libre une estrade est réservée pour les attractions spéciales.

Un peu partout, dans des vases montés sur des supports en fer forgé, brûlent des parfums exotiques.

Quand le groupe arriva, les tables étaient presque toutes remplies, la fermeture des théâtres ayant eu lieu depuis quelque temps déjà.

Sur l'estrade, un danseur russe, culottes de soie noire descendant jusqu'à mi-jambes, se livrait à tous les mouvements chorégraphiques, athlétiques et acrobatiques des danses de son pays. On se chuchottait à l'oreille que c'était un ancien noble exilé de son pays par la révolution et qui avait recours à ce moyen pour gagner sa vie.

Il y avait dans ses évolutions que la musique accompagnait au rythme des tam-tams et au ronflement des cuivres quelque chose de barbare, de farouche, de brutal et de tendre tout à la fois.

Le pied gauche posé à plat sur son genou droit il tourna sur lui-même, comme un dériviche, à une vitesse folle, puis s'arrêta brus-

quement salua les spectateurs les deux mains tendues et disparut en courant. Le jazz attaqua un fox trot.

Un bruit de chaises remuées, un frottement de pieds sur le parquet ciré, et les toilettes claires des femmes se mêlèrent aux habits

—Jules, vous commanderez les vins et le menu: je vous laisse ce soin. On dit que vous excellez dans cela, dit une des jeunes filles en se levant à l'invitation de Gerval.

Fabien ne pouvait faire autrement que de demander à Lucille de lui accorder cette danse. Ce qu'elle fit.

Pendant qu'il dansait avec elle, une vision de jeune fille aux joues roses, aux lèvres charnues et rouges comme une belle cerise, s'implanta avec insistance en son imagination. Il se rappelait ses déclarations d'amour par une soirée chaude de juillet. N'avait-il pas ce soir-là, enchaîné par une quasi promesse bêtement arrachée, son existence qu'il voulait magnifique à celle de cette petite campagnarde.

Cette pensée l'agaça et cela parut aux contractions de ces traits.

—Vous avez l'air ennuyé? lui demanda sa compagne.

—Du tout.

Il secoua la tête comme pour chasser cet inopportun souvenir.

—Il m'est venu une pensée désagréable. Je l'ai chassé et voilà comment l'on peut être maître de ses pensées.

La musique arrêta. Des battements de mains demandèrent le rappel. Le chef d'orchestre fit un signe et les musiciens reprirent les dernières mesures du morceau.

Jules Mercier n'avait pas démérité les compliments qu'on lui avait adressés. Un boulevardier parisien n'aurait pas mieux ordonné le repas. En homme pratique et terre à terre il était gourmet et gastronome. Dans les réunions où il allait, sa spécialité était précisément le choix des mets et des entremets. Les convives maintenant attablés, le verre de cocktail en main saluèrent Fabien Picard après un petit discours qu'un de ses confrères présents se permit d'improviser.

Les verres se rapprochèrent par-delà la table, s'entrechoquèrent et l'on but au nouveau président de la faculté de droit et à ses succès futurs.

Plus que toute autre, cette manifestation flatta dans sa vanité le fils d'Ignace Picard. Il pouvait donc frayer avec les individus de n'importe quel milieu social et figurer sans trop rougir parmi la jeunesse dorée des écus de leur père. Et puis, cette vie nocturne de plaisirs et de bonne chère lui était inconnue et il aimait à se féliciter d'y être initié en de telles circonstances.

Les accords de l'orchestre au rythme endiablé laissait le groupe indifférent. Ils mangeaient et buvaient. Les vins se succédaient de qualité toujours meilleure. Qu'importait la note? Le député payait et le député ne regardait pas à la dépense. Ses revenus passablement élevés lui permettait bien des largesses.

Fabien avait le vin triste. Au bout de quelque temps, il commença à sentir ses tempes

se serrer comme sous l'emprise d'un étau, et un engourdissement de tout l'être le paralyser. Il s'accota la tête sur le dossier de sa chaise, alluma un cigare, et, lentement, en aspirait les bouffées qu'il renvoyait en l'air où elles dessinaient des capricieuses arabesques blanches.

De nouveau le souvenir de Suzanne s'empara de lui. Il s'empara de lui tout entier ou point qu'il cessa de suivre la conversation et que des jeunes filles présentes aucune ne l'intéressait plus. Pas même Lucille qu'il regardait en ce moment de ses yeux qu'un commencement d'ivresse rapetissait. Il lui parut qu'elle aussi avait le regard vague et que la rougeur colorait ses joues.

De communicatif qu'il commençait d'être tantôt, il était devenu subitement taciturne, absorbé en lui-même. La bonne chère, les vins, la danse lui étaient devenus indifférents. Le temps lui sembla long. Il s'embêta tout à coup et avait hâte de regagner sa chambre et de se livrer tout entier au repos du sommeil.

Jules Mercier qui avait l'oeil à tout et qui portait l'alcool comme une barrique de chêne s'aperçut de son état. Il fit venir le garçon et lui commanda une bouteille d'eau de selz que celui-ci apporta aussitôt.

Tiens, prends cela. Tu as l'air fatigué. Ca va te remettre.

Fabien ingurgita le contenu du verre. Pour se donner du mouvement il accomplit quelques tours de danse. Ses idées se parèrent d'une couleur plus claire.

Vers quatre heures la bande se disjoignit. Fabien voulut appeler un taxi.

—Vous allez revenir avec nous, dit Lucille et le chauffeur ira vous reconduire ensuite chez vous.

La nuit était fraîche.

Cette fraîcheur de l'air était douce à respirer après un séjour de quelques heures dans une atmosphère surchargée de parfum, de fumée de tabac et de mille senteurs diverses. Elle reposait comme une douche bienfaisante après un exercice violent.

Jules Mercier s'installa sur le siège d'avant avec le chauffeur, Lucille et Fabien prirent place à l'arrière.

Comme dans les romans à l'eau de rose, il y avait dans le ciel une lune ronde pâle et blanche. Plus prosaïques et plus réalistes, il y avait également, circulant par les rues endormies, les voitures des laitiers qui faisaient songer au jour prochain avec toutes les corvées qu'il renferme.

Il n'y a rien de triste comme un retour chez soi à l'heure des marchands de lait. La réaction du plaisir commence à se faire sentir.

Les nerfs tendus, le cerveau fatigué, les membres las, on a une conception autre que l'habitude des choses et de la vie. Les sensations perçues sont autres que d'ordinaire. Elles varient avec les tempéraments. Des êtres forts et froids comme marbre se laissent porter à la sentimentalité; d'autres prennent le monde et ses habitants en dégoût, d'autres broient du noir...

Pour Fabien il était devenu sentimental, habituellement timide devant Lucille Mercier dont

la beauté avait quelque chose de distant, il s'était enhardi jusqu'à lui prendre la main et à y déposer ses lèvres. Il éprouvait un besoin impérieux de parler, de conter ses rêves d'avenir qu'il échafaudait très haut jusque dans les nuages; de lui faire part de son ambition que les dernières fumées de l'alcool rendait d'une grandeur démesurée.

Devant la jeune fille qui l'écoutait en l'encourageant, il s'exhala et professait le "quo non ascendam" des orgueilleux insatisfaits et insatiables. Son mérite serait d'autant plus grand qu'il se serait hissé au sommet de par ses propres forces.

—N'ai-je pas commencé, disait-il, à émerger au-dessus de la foule de mes confrères. Ne suis-je pas le premier d'entre eux et vous verrez que l'an prochain à l'examen final, je serai encore le premier et d'emblée. Il s'étourdissait de sa paroles. Sa vanité s'en grisait.

—N'est-ce pas à moi que vous le devez, lui dit-elle. Vous rappelez-vous notre entrevue du Lac-aux-Grenouilles où je vous disais...

—"Un homme comme vous n'a pas le droit de s'enliser dans un petit village." Oui, je me souviens, et c'est votre phrase qui m'a décidé à abandonner pour la ville mon petit et monotone village.

—Et vous le regrettez?

—Non. Bien qu'il y a des fois, surtout des soirs, quand je suis fatigué d'une journée dure d'études, où j'aspire à la tranquillité de la campagne, et j'envie presque le sort de ceux qui y passent leur vie, leur petite vie calme, sans rien qui les dérange, dans le contentement de leur état, et dans l'ignorance de conditions supérieures. Mais ce regret passe vite.

—Il reste encore un peu de paysan en vous?

—Si peu. Que voulez-vous? On ne peut être le fruit de cinq générations de cultivateurs sans que l'atavisme et l'hérédité...

—Est-ce l'hérédité qui doit guider vos actes? L'homme véritablement supérieur doit se débarrasser totalement de ces liens, et faire sa vie par lui-même, selon le choix libre de sa volonté... Savez-vous pourquoi je vous aime?

—Vous m'aimez? souligna-t-il moitié sérieux, moitié badin.

—C'est une façon de parler. Mettons: "Pourquoi vous me plaisez". C'est à cause des possibilités que je devine en vous. Je voudrais être pour vous une allumeuse d'idéal. Vous ne savez pas quelle satisfaction ce serait que de se dire qu'un homme issu d'un milieu obscur est monté jusqu'au pinacle de la grandeur parce qu'on a contribué en lui insufflant l'énergie et le courage à le faire ce qu'il est. C'est participer à son ascension, coopérer à ses succès.

L'auto venait d'arrêter devant la demeure des Mercier.

—Je vous attendrai dimanche après-midi. Nous prendrons le thé ensemble, et si vous le voulez nous reprendrons notre conversation...

—Si je le veux! Mais vous venez de m'insuffler une force nouvelle. Vous me donnez une confiance en moi-même de plus en plus grande, une confiance telle que je ne reculerais devant rien me sachant capable de tout entreprendre

et de réussir. Bonsoir ou plutôt bonjour et à dimanche.

Seul maintenant dans l'auto somptueuse qui roulait mollement, il se joua à lui-même la comédie de la richesse et de la puissance, jusqu'au moment où devant l'humble maison bourgeoise qui lui servait de demeure, le chauffeur l'arracha brusquement de ses rêves.

—Monsieur. C'est ici. Vous êtes arrivé.

XII

Je ne sais quel philosophe ancien a dit que pour éviter que les lendemains de fête soient tristes il n'y avait qu'à les convertir en fête. Précepte plus facile à formuler qu'à mettre en pratique.

Fabien avait la tête lourde, la bouche épaisse, avec un goût de cendre, l'estomac détraqué de son orgie de la veille. C'était un novice de la noce.

Il était d'humeur maussade. Tout le fatiguait, l'impatientait. Tout lui paraissait laid. La vie elle-même était un fardeau à porter. Les compensations du plaisir sont trop lourdes.

Comme un ivrogne promet de ne plus boire, il se promit bien de ne plus recommencer de telles parties de plaisir. La petite douleur lancinante qu'il avait aux tempes et qui ne le lâchait pas, contribua pour beaucoup dans sa résolution.

Le jour d'après, débarrassé de ses malaises, il ne songeait même plus, et se plaisait à récapituler en son esprit tous les menus événements de cette soirée. Avec désinvolture ses sentiments firent volte face, et il trouva que ce serait agréable de recommencer.

Il y a des endroits où cela flatte d'être vu. Le café de la Riviera est de ceux-là. On y rencontre de belles femmes, chiquement mises, on y déguste de bons plats, on y boit du bon vin, et parmi les attractions il s'en trouve parfois qui possèdent un véritable cachet artistique. Comme c'est un public sélect qui le fréquente et qu'on fait partie de ce public, l'on est donc classé.

Mais voilà! Il y a un mais! Cela coûte cher et ce n'est pas tous les soirs qu'on rencontre une personne comme le député qui défraye toutes les dépenses.

Fabien rêva donc de la vie de luxe... Il maudit sa pauvreté, et se creusa la tête pour trouver un moyen d'en sortir, d'en sortir vite.

Toujours il se butait à un mur, le mur de ses études.

Au Bureau où il faisait de la procédure, de la correspondance et ce que l'on est convenu d'appeler la cuisine, on lui donnait bien un salaire, mais un salaire si maigre qu'il ne permettait aucune extravagance. Sans la subvention paternelle, il serait même insuffisant à le faire vivre.

Demander une augmentation de salaire! Amener le père à lui octroyer une subvention plus grande! Ces deux solutions s'imposaient. La raison pour la deuxième demande était trouvée. Les nouveaux honneurs à lui conférer. Il ne doutait pas de l'obtenir à sa prochaine visite dans quelques jours.

Quand à son patron, il savait que sa bourse était hermétique comme des vers ultradécadents.

Il lui restait le moyen de changer de bureau. Il possédait une expérience suffisante pour collaborer au travail du notaire qui retiendrait ses services.

Tel que proposé, tel que fut fait. Il eut le refus attendu et la chance de rencontrer un autre patron qui s'occupait beaucoup de finance et lui confia, bien rémunéré, un poste important.

Désormais, il pouvait desserrer davantage les cordons de sa bourse, il pouvait se produire davantage, et ne manqua pas de le faire.

Diverses conventions universitaires, l'une à Toronto, l'autre à Québec, le mirent en évidence. Ses discours furent reproduits dans plusieurs journaux. Il agrandit le cercle de ses relations et de ses connaissances.

Cette fin d'année lui fut heureuse. Il se rappellera toujours ces derniers mois de sa deuxième année d'Université. Tout lui souriait. Jusqu'à l'amour. Il savait dans un coin de son pays un trésor, un bijou de jeune fille qui l'attendait, patiente, et plus près de lui, dans Montréal, au sein de la société la plus riche comme la plus élevée, il cultivait avec la troublante et séduisante Lucille Mercier la fleur dangereuse de l'amitié amoureuse.

Pour qui ne songe qu'au présent, cette double idylle ne manquait pas de charme. Fabien s'y délectait sans s'apercevoir qu'il se tissait les mailles d'un piège dont il ne se déferait qu'avec peine.

Jeu dangereux! jeux cruel même et dont le dénouement brisera peut-être quelque cœur jeune et blessera quelque orgueil féminin. Risque aussi à prendre, de perdre tant en ne sachant pas choisir.

* * *

Jules Mercier avait assez bien défini sa soeur: une cérébrale. Lucille Mercier pouvait causer littérature avec un littérateur, peinture avec un peintre, musique avec un musicien. Elle se plaisait à ces conversations autant qu'une jeune fille ordinaire peut se plaire à causer de modes, de chapeaux, et de mille et un potins qui sont l'agrément des conversations féminines. Cependant, elle n'était pas bas bleu, pas le moins du monde. Elle demeurait femme, ce qu'il y a de plus femme, s'habillait avec un goût parfait, savait adopter à son type le genre de coiffure qui seyait le mieux; avec cela, elle était mondaine, excessivement mondaine. Homme, elle aurait représenté l'idéal d'une race qui tend à disparaître: le boulevardier.

Elle aimait la vie, le mouvement. L'immobilité, la contemplation n'étaient pas son fait. Elle se complaisait dans toutes les manifestations physiques de l'activité humaine. Elle était de son âge. Elle était de son temps.

Les oies blanches de jadis ne sont plus de mode. Il n'y en a presque plus. Pour peu que cela continue, elles deviendront bientôt, un anachronisme, un objet de curiosité.

Elle considérait les sexes comme égaux; et tout en étant foncièrement honnête, au sens que l'on attache à ce mot en l'applicant à une femme, elle ne se gênait pas pour tenir, avec les jeunes gens, des propos plus ou moins audacieux.

D'avoir beaucoup sorti, d'avoir connu beaucoup de monde, d'avoir ébauché, pour le plaisir grisant de la conquête, sans penser à plus, nombre de flirts, ses facultés sensibles s'étaient émoussées. Si une belle toile représentant un coin pittoresque pouvait l'émouvoir en lui procurant une jouissance artistique, par contre, la vue de l'original, de la nature elle-même la laissait totalement indifférente. Si elle vibrait aux beaux vers des poètes qui ont magnifié en chantant la passion de l'amour, elle s'avouait par contre elle-même, incapable d'aimer. "Je n'aime que moi, disait-elle, et quand j'aimerai un homme, je croirai seulement l'aimer. je m'aimerai en lui."

Elle aimait à deviner et à découvrir des talents nouveaux dont elle se faisait la coryphée. N'avait-elle pas déjà organisé une exposition de pastels et deux concerts?

Les éloges que Jules lui avait faits souventes fois durant les années où il fréquentait le collège, de son confrère et ami Fabien Picard toujours premier en dépit des efforts réitérés de concurrents, l'avaient fait s'intéresser à ce jeune homme.

En lui disant qu'il n'avait pas le droit de se terrer dans son petit village, elle était sincère et conséquente avec elle-même... Elle se félicitait de l'avoir lancé sur la voie, de l'avoir arraché à son milieu obscur, pour le produire en pleine lumière. L'aimait-elle? Non, puisqu'elle n'aimait personne. Cependant, il lui plaisait. Elle respirait comme un encens l'hommage de sa timidité vis-à-vis d'elle.

Par une intuition toute féminine, elle n'ignorait pas toute l'influence qu'elle pourrait avoir sur sa vie, elle n'ignorait que l'empire de son cerveau sur le sien, serait totale pourvu qu'elle le veuille asservir à sa destinée. Comme il le lui avait promis, le dimanche qui suivit, Fabien lui alla rendre visite.

Elle le fit pénétrer dans son boudoir à elle, attendant au living room et qui reflétait par le choix des meubles, des bibelots et des gravures, sa personnalité... A côté d'objets d'art, une raquette de Tennis, un secrétaire empire et plus loin un divan entouré de coussins aux couleurs les plus bizarres mais disposés de sorte que leurs nuances se fondent et s'harmonisent. Un nécessaire de fumeur voisinait à côté d'un marbre. Des portraits d'écrivains, de musiciens, et des eaux fortes d'Icard...

—C'est ici votre sanctuaire? demanda Fabien.

—Oui. C'est ici que je me plais à vivre; ici je suis seule avec moi-même, et mes souvenirs, fit-elle en désignant les meubles et les cadres. Chaque chose que vous voyez a une histoire. J'aime les choses inanimées, je leur crée une sorte de vie factice en les associant à des faits ou à des personnes. Autrement, ce serait trop froid... Fumez-vous?

—Si vous me le permettez.

—Essayez ces cigarettes. Elles sont importées d'Espagne. Ce sont mes préférées... Puis qu'avez-vous fait de bon ces jours-ci... ou plutôt qu'avez-vous fait de mal, c'est souvent ce qu'il y a de plus intéressant...

—J'ai pensé à vous.

—Je vous ai déjà défendu de faire de la ga-

lanterie. Ce ne vous va pas. Demeurez l'homme des cavernes; c'est une personnalité qui vous convient.

—Vous me trouvez un paysan mal dégrossi.

—Au contraire, je trouve que vous perdez trop de votre type primitif.

—Et vous le regrettez? Pourtant, c'est bien vous qui me conseilliez de devenir citadin.

—Je vous ai conseillé de sortir de votre milieu, mais en conservant les caractéristiques de vos origines. Faites-vous une personnalité à vous, bien à vous, et qui ne soit qu'à vous. La galanterie ne vous va pas. Abandonnez-là.

—“Cette leçon vaut bien un fromage”. Et je me permets en compensation de baiser le bout de vos doigts.

—Quand allez-vous à St-Chose?

—Probablement la semaine prochaine.

—Votre petite voisine vous y attire!

—Quelle voisine?

—Celle dont vous m'avez parlé l'autre soir. Vous ne vous rappelez pas. Vous deviez être gris. Il rougit.

—C'est plus que probable. En tous cas, elle ne m'attire nullement.

Il mentait, et il le savait, parce qu'il pensait souvent à Suzanne. Cet après-midi, il pouvait l'oublier, envouté qu'il était par le charme de Lucille, mais demain, mais après demain, le souvenir qu'il repoussait et chassait lui renverrait l'ovale pur encadré par l'opulente chevelure noire. Dans l'embrasement de la porte, Jules apparut.

—Bonjour Fabien. Tu viens te faire endocliner par ma soeur? Je te laisse. Et il disparut aussitôt.

—Mon frère est aussi désagréable que toujours. Lui, il a de la chance d'avoir son père. Sans cela, avec son peu d'énergie, il végéterait probablement.

—Pourtant, il aime la profession qu'il s'est choisie.

—La belle affaire! Qui ne l'aimerait pas à sa place? Du jour qu'il sera reçu avocat il est certain d'avoir comme client quelques-unes au moins des compagnies dont papa est le directeur. Aussi, n'aura-t-il aucun mérite à réussir... En voilà un qui prend la vie aisément.

—Quelle est votre conception de la vie?

—Vivre c'est détruire! La vie ne s'opère que par la destruction. C'est la loi dans la nature. Vivre c'est lutter! Moi si j'étais homme j'aspire-rais au premier poste.

—Vous ne savez pas si je n'y aspire pas comme vous. Croyez-vous que j'ai abandonné mon village pour végéter à la ville? Chez moi, je serais le premier. Je serais maire, je deviendrais député rien qu'à le vouloir.

—Rien ne vous empêchera de le devenir.

—Ce n'est pas ce dont je rêve. Je rêve la richesse et la puissance. J'aspire d'autant plus à la richesse, qu'élevé, moi, pauvre relativement, bien que mon père soit probablement le plus riche cultivateur de Saint-Chose, j'ai été élevé parmi des fils de richards, au collège, et que j'ai souffert de la comparaison entre leurs conditions et la mienne. On dit que l'instruction nivelle tout. Pas l'instruction seule. Il y faut la richesse. Il y aura toujours une aristocratie. Si

ce n'est l'aristocratie du sang, ce sera l'aristocratie de l'argent.

—Et l'aristocratie de l'intelligence, de la pensée?

—Elle cède le pas.

—Vous parlez par rancune.

—C'est vrai. Je garde le souvenir cuisant de quelques humiliations de collège.

—Et vous prenez dès aujourd'hui votre revanche.

Cette conversation entre deux êtres jeunes et de sexe différent, ne pouvait durer longtemps sur ce ton. Les propos piastres et arrivisme, manquaient trop de poésie pour soutenir longtemps l'intérêt d'une causerie.

Fabien ne voulant pas trop verser dans l'égotisme, essaya d'autres sujets. Il papillonnait de çà de là, cherchant quelque chose qui serait d'intérêt mutuel comme un insecte ailé vole de fleur en fleur avant de se déposer sur l'une d'elle et d'y butiner.

Le domestique roulant la table contenant le thé et les biscuits vint faire diversion.

Il plaça la table devant le divan et s'apprêta à verser le breuvage quand Lucille lui dit.

—Vous pouvez vous retirer, Pierre. Je servirai moi-même.

Elle tendit la tasse à Fabien, et alla s'asseoir à côté de lui sur le divan.

—Je vous ai parlé beaucoup de moi, mais vous, vous ne m'avez pas encore dit votre idéal.

—Je n'en ai point.

—Vos idées sur l'amour.

—L'amour je n'y crois pas. Le mariage? une institution nécessaire. Un acte de l'état civil, comme vous dites en votre jargon légal ou à peu près. Quand je me marierai, je ferai un mariage de raison. Je marierai un homme dont je serai fière de porter le nom. En d'autres termes, j'achèterai par l'argent que j'apporterai le nom qu'il aura rendu ou devra rendre célèbre.

—Et puis après vous aimerez votre mari.

—S'il se montre capable d'inspirer de l'admiration, je l'admirerai.

—Etre l'épouse d'un notaire, demanda-t-il en riant, cela vous sourirait.

Elle devint rêveuse, et répondit, le regard vaguant vers l'au-delà des jours actuels...

—Peut-être. Il y a des notaires qui sont des personnalités très puissantes. Si mon future époux peut espérer se ranger dans...

—En ce cas, je pourrais espérer.

—Faites-vous recevoir d'abord. Faites votre marque ensuite.

—Vous me permettez d'emporter cet espoir avec moi.

—Je ne vous permets rien. Je vous ai déjà dit qu'on fait sa vie, et qu'on ne se laisse pas guider par la vie.

* * *

Grandi dans son estime, Fabien, ce jour-là, retourna à pied chez lui, la tête haute regardant les passants du haut de sa grandeur future. L'existence serait belle, s'il la faisait ce qu'il voulait...

XIII

La deuxième année d'université est chose du passé. Ce fut pour Fabien la plus belle qu'il ait encore vécue. En vivra-t-il une autre pareille?

Plus que probablement.. Non. Il n'aura plus l'enthousiasme nouveau qui l'animait. Les responsabilités vont commencer qui causent les nuits d'insomnie dévorées d'inquiétude. Même à l'université, il devra abandonner l'insouciance de l'âge jeune. Son avenir dépendra de l'examen. L'examen c'est l'épée de Damoclès en suspens sur la tête de l'étudiant. Elle le suit partout, à sa chambre, au bureau, au spectacle, au plaisir. D'elle dépend l'avenir. L'avenir quel mot terrible par l'énigme qu'il renferme. Que sera-t-il l'avenir? Ce que nous le ferons. Mais les événements viennent qui contrecarrent les plans, mais des circonstances adverses, indépendantes de la volonté, détruisent en un tour de main les plus laborieuses combinaisons, mais un rien, la maladie, la malchance peuvent irrémédiablement le compromettre.

Le temps des vacances est venu. La ville perd de ses charmes; les théâtres se ferment. Les citadins riches s'en vont vers les plages à la mode, vers les montagnes, au bord des lacs. Des nuées d'américains qu'attirent les magasins de la Commission des Liqueurs, et les moeurs différentes des leurs du groupe ethnique canadien français s'abbattent sur la ville et en changent la physionomie. Les affaires deviennent temporairement paralysées. Les financiers ferment leurs bureaux plus à bonne heure et gagnent les terrains de golf.

Et puis... Lucille Mercier depuis un mois est partie pour l'Europe.

La ville est terne, ennuyeuse, grise. L'air est lourd à respirer, il manque du ciel, de l'horizon.

Fabien a averti son patron qu'il abandonnera son poste dans une semaine.

Il a besoin de repos. L'étude, l'ouvrage du bureau, les veilles et les parties qui se prolongent au-delà de minuit jusqu'au petit matin ont épuisé la réserve de ses forces.

Il s'aperçoit qu'il a moins de résistance au travail. Depuis que Lucille est partie, ne sachant trop que faire de ses soirées, il s'est acoquiné avec quelques confrères, joueurs de cartes enragés. S'il a joué prudemment, et si la chance lui a été favorable, il lui reste tout de même d'avoir pris de trop nombreuses libations.

A présent qu'il n'est plus obligé de les accomplir, il a hâte de reprendre les travaux de la ferme. La nostalgie le travaille. Il veut revoir la maison, revivre quelques mois sous ce toit qu'il abandonnera et pour toujours.

Il a hâte aussi de revoir sa petite Suzanne. Ce qu'il va en avoir à lui conter. Ce qu'il va l'émerveiller au récit de ses actions.

Il n'y a qu'une chose dont il ne parlera pas: ses relations avec Lucille. Pourquoi lui faire de la peine? Comment comprendra-t-elle?

A mesure que le moment approche où sur le quai de la gare Viger, il dira pour deux mois, adieu à la ville, il y pense avec douceur, voire avec ferveur. Il est convaincu de l'aimer, et regrette presque ses assiduités près de l'autre. Pouva-t-il y renoncer? Pouva-t-il sacrifier à sa va-

nité l'ivresse d'être remarqué de Lucille Mercier!

Le quai de la gare Viger regorge de voyageurs. C'est le samedi. Le temps est au beau. Les citadins en profitent pour gagner la campagne.

Fabien a pris son billet, fait enregistrer sa malle, acheté ses journaux.

Il est heureux de fuir l'atmosphère polluée par la fumée d'usine, et les émanations de gaz des autos. Il a hâte de respirer plus à son aise, de laisser l'air pur s'engouffrer dans ses poumons.

Il a hâte aussi du travail physique qui lui durcira les muscles, renovera ses forces. Depuis quelque temps, il ne se sent pas bien. Il a de fréquents malaises, des lourdeurs à la tête.

L'horloge marque cinq heures moins cinq. Dans quelques minutes, le train s'ébranlera. Il franchit la grille, monte en wagon, et trouve heureusement dans le compartiment des fumeurs une place libre près de la fenêtre. Il s'y installe, décroche sa casquette et s'accoude sur le bord du châssis pour mieux voir.

Un commandement du conducteur, une sonnerie de cloche, un jeu strident, et lentement le convoi se met en marche.

Il longe un instant le fleuve, traverse la ville et s'élanche dans la campagne.

Partout tout est vert, de ce vert tendre que les chaleurs de juillet et d'août n'ont pas fatigué. Il semble qu'il doit faire bon se laisser vivre dans la campagne, s'étendre sur les pelouses ombragées, sans penser à demain, goûter la douceur du repos.

Les villages succèdent aux villages, les wagons se vident peu à peu.

Bientôt, c'est le terme. Jeanville apparaîtra avec ses maisons aux couleurs claires, perdues dans la verdure des grands arbres qui bordent les rues.

Le soleil décline, rougeâtre. Il fait flamboyer le ciel.

Le "trainman" passe dans les allées:

—Jeanville, next, Jeanville suivant.

Fabien se lève, traverse le char dans son entier, et attend que le train stoppe.

A la gare, le père est là... endimanché. Il est joyeux. Il serre fortement dans sa main large la main de son fils. Les questions se suivent pressées comme un interrogatoire.

L'étudiant salue des figures connues. Il distribue les poignées de main. La considération dont il jouissait parmi les siens a grandi durant cet année d'absence.

—As-tu ton billet pour le bagage?

—Le voilà.

La lourde malle est chargée dans la voiture sur le siège d'arrière.

Le père et le fils montent.

Fabien prend les guides.

—Votre trotteur est toujours là.

—Un peu.

La route est gravelée de l'automne dernier.

Fabien fait claquer sa langue, donne deux ou trois coups de guides.

Le cheval s'élanche. La poussière se lève en nuage...

—Il a encore bon train.

—La pouliche que j'éleve va être encore mieux que ça. Je la dompte cet été...

—Nous la dompterons ensemble.

* * *

Les jours coulent tranquilles, sereins.

Fabien est étonné de trouver un charme chaque jour plus grand.

—Ce n'est pas si ennuyant que cela, pense-t-il...

D'autant plus que, chaque soir, il fait jouer la clanche d'une certaine barrière, et que certaine petite fille l'attend, avec qui il passe des heures douces...

Son penchant pour Suzanne grandit. Il devient de l'attachement.

Qu'est devenue Lucille Mercier? Une indifférente? Que lui importe? Jamais à ses côtés il n'a éprouvé l'émotion qu'il éprouve. Son orgueil était flatté. L'aimait-il avec son cœur? Si un revers de fortune anéantissait la fortune paternelle, si la maladie détruisait l'harmonie de ses traits? Il ne la verrait plus. Il se l'avoue brutalement, cyniquement même.

Tandis qu'il souffrirait de la douleur de Suzanne.

Une ombre se profile au tableau. Il a appris qu'Hubert Desroches venait souvent. Il l'a même rencontré. Ils ne se sont pas parlé, se sont regardés comme deux ennemis.

S'il le pouvait!...

Les poings crispés, il bouillonne d'une rage intérieure.

Hubert est un colosse, tout en muscles et il ne serait pas bon de trop le molester. Cela l'humilie de constater que sous ce rapport, il lui est inférieur. Il se console vite. Suzanne n'a d'attention que pour lui. Hubert espace ses visites, ne vient plus. On ne le rencontre plus qu'avec Marie Bourdon. Tant mieux. Hubert souffre-t-il? Quand même cela serait? La réussite est fait de la souffrance des autres. C'est vrai en affaires. C'est vrai en amour.

Il y avait sur la terre du père Picard une pièce jamais labourée, à cause du trop grand nombre de roches qui s'y trouvaient. Jusqu'ici elle avait servi de pâturage pour les moutons. Mais depuis que monsieur Ignace avait abandonné cet élevage pour ne s'occuper que de son troupeau de vaches, elle ne servait à rien. Le sol pourtant en était fertile. Il était reposé, et engraisé à satiété. Le fumier de mouton est l'un des engrais les plus riches.

Il se propose de l'errocher, de la labourer et d'y semer du maïs d'ensilage...

Une journée, il partit avec son homme et Fabien, des pincés, des pioches, et un double de chevaux. C'était une journée très chaude.

Pour les gens habitués à travailler fort par n'importe quelle température, la tâche était facile, mais pour Fabien, déshabitué des exercices violents, le travail était ardu.

Mu par une sorte d'orgueil de tenir tête aux autres, il besogna avec acharnement. Les gouttes de sueur lui perlaient au front, sur la figure et par tout le corps. Il travaillait quand même, inconscient de la fatigue et de l'abattement qui s'ensuivit.

Quand il demeura quelques minutes immobile, le sang lui brûlait. Une soif intense venait de

s'emparer de lui. Il n'y avait pas de source aux alentours. Il se dirigea vers la rivière, se coucha à plat ventre, et but goulûment à grandes gorgées. Il retourna vers la pièce et continua à travailler. Vers le milieu de l'après-midi, le temps fraîchit, le soleil se cacha derrière les nuages. Il frissonna, se sentant soudain mal à l'aise. Pour ne pas passer pour une femmelette, il se redressa dans un effort et continua sur la barre à faire pivoter les gros cailloux que le père encerclait d'une chaîne, et que les chevaux tiraient vers la ligne.

Mais le soir la fièvre le brûla. Il ressentait par tous les membres une lourdeur agaçante.

Il en fut quitte, sur l'avis du médecin, pour une semaine d'inaction et de repos. Il put mesurer à l'inquiétude qu'il causa, la grandeur de l'affection paternelle.

Tous les après-midi, durant les trois jours qu'il dut garder le lit, Suzanne le venait voir. Elle le soignait et pour faire paraître les heures moins longues, elle lisait à haute voix quelques passages de ses livres préférés. Il trouva bonne sa maladie. Elle lui faisait comprendre le dévouement des deux êtres qui lui étaient les plus chers au monde.

Quand il fut remis:

—Vous voyez, papa, que je ne suis pas fait pour les ouvrages durs. Les études m'ont rendu femmelette.

Le père ne dit rien.

Fabien avait peut-être raison. Ils n'étaient pas de la même trempe.

Il se résigna à le voir délaisser la terre. Ses conversations récentes avec le notaire Lafond lui avaient donné la quasi-certitude que ce dernier serait heureux d'abandonner son étude dans quelques années.

Quelle belle succession à recueillir pour Fabien.

Rien ne l'empêcherait, lui, quand l'âge viendrait le ployer davantage, de louer son bien, de s'établir au village, d'aller flâner par les magasins, et à la boutique de forge ou de faire sauter sur ses genoux des marmots roses et blonds.

Ce serait le digne couronnement de sa carrière en même temps qu'il se sentirait revivre en ce rejeton de la race qui grimperait une à une les échelles du succès:

Il serait un personnage encore plus considéré. Quand il passera sur la rue on dira:

—C'est le père de not' député; le père du notaire Picard.

Il souriait tout seul, le pauvre homme, à ces perspectives d'avenir, heureux que son fils soit remis d'une maladie qu'il avait cru plus grave.

XIII

"Les peuples heureux n'ont pas d'histoire". Les individus sont comme les peuples. La troisième année d'université de Fabien se passa sans incidents.

Il sortit peu, travailla beaucoup, remporta la palme sur ses confrères. Un chaînon de plus à la trame de ses succès.

Vingt-trois seulement. Notaire.

De la santé. Il l'avait prouvé l'an dernier en se relevant facilement d'une imprudence qui aurait pu avoir des suites fâcheuses. De belles

relations faites par soi-même, à force d'habileté, de travail; un physique agréable; un don de sympathie communicative... Tout cela contrebalancé par une volonté ondoyante qui lui fait subir trop facilement l'influence du milieu.

Tel était Fabien Picard. Pardessus tout arriviste. Par orgueil! Non. Plutôt par vanité. Travaillé par deux courants contraires: le désir à la quiétude, et le besoin de s'extérioriser, de briller, de paraître. Avec cela, il se lançait dans la Vie. Toute son existence antérieure avait convergé vers ce but. Il était au point décisif, au carrefour des routes.

Il aurait pu tergiverser, composer avec lui-même. Il ne le voulait pas. Une fois la voie choisie, il s'y précipiterait, se jetterait dans la mêlée, sans aucune sensiblerie s'acharnant contre les obstacles, renversant, piétinant ce qui serait sur son chemin, semblable à ce grand général révolutionnaire qui adorait sa femme et ses enfants, et qui, la mort dans l'âme, parce que la Cause l'exigeait, les sacrifia impitoyablement plutôt que de rendre deux prisonniers ennemis condamnés à la guillotine.

Demeurera-t-il le terrien, l'homme de la campagne, malgré toutes les perspectives qui lui sont ouvertes?

Sera-t-il le financier, l'homme qui bataille parmi la foule avide des concurrents, prêts à l'écraser, s'il ne les écrase pas lui-même?

Vivra-t-il sa vie quasi pastorale, au milieu de la nature, parmi des êtres simplistes et peu compliqués, ou fera-t-il de sa vie quelque chose de magnifique de par les obstacles qu'il rencontrera et qu'il renversera?

L'homme a toujours eu un faible pour les choses difficiles. Piquez le au jeu, il ne se connaît plus d'ardeur. Plutôt que de passer par la porte ouverte il s'élancera contre le mur pour y faire une brèche au risque de s'anéantir lui-même.

Fabien choisit donc la ville.

Décidé, il prit le train pour chez lui. Il voulait y passer une semaine. Pas plus. Ce serait la dernière. Ensuite, il sera l'étranger, l'ancien qui y passe quelques heures et repart.

Si rien n'ébranlait ses résolutions une fois qu'elles étaient prises, il attendait toujours à la dernière minute avant de les mettre à exécution.

Il était lâche en cela. Mais une fois décidé, il ne reculait pas, il faisait front, il attaquait impitoyable et dur.

De ses projets, il ne voulut rien confier les premiers jours, bien que son père, pour attirer ses confidences, lui annonça qu'il avait retiré l'argent d'une hypothèque et qu'il avait en banque deux mille dollars pour son établissement.

A Suzanne seule, il s'ouvrit, un soir. Il partait dans deux jours. C'était la veille de l'explication définitive.

Il lui confia tout.

M'aimes-tu, lui demanda-t-il?

—Tu le sais que je t'aime.

—Même si j'étais indigne de toi?

—Tu ne peux pas l'être. Quand tu le veux, tu es très bon.

—M'attendrais-tu encore un an?

—Je t'ai dit que je t'attendrais, je t'attendrai toujours.

—Pourquoi m'aimes-tu?

—Je ne sais pas. Parce qu'il faut que je t'aimes, parce que tu es toi.

—Ma petite Suzanne, je vais te dire un secret. Je pars après demain. Je quitte Saint Chose pour toujours.

—Et la peine que tu vas faire à ton père?

—Je dois d'abord édifier mon avenir. Serais-tu prête à me suivre le jour où je viendrai te chercher?

—Je te suivrai partout, tu le sais bien. Pourquoi ne demeures-tu pas avec nous? Quand tu es en ville, j'ai peur pour toi, des fois.

—Peur de quoi?

—Je ne sais pas.

—Peur que je t'oublie?

—Des fois. La soeur de ton ami, tu la vois souvent.

—Tu es jalouse.

—Un peu. Moi je n'aime que toi.

—Et tu reçois bien Hubert Desroches.

—C'est mon ami. Ce n'est pas mon cavalier.

—Lucille Mercier, c'est mon amie, ce n'est pas ma blonde. Aimerais-tu cela venir demeurer à Montréal avec moi?

—Je t'ai dit que je te suivrai partout. J'aimerais mieux que tu demeures ici. Ici j'ai tous mes parents, mes amies. Je suis intime avec chaque coin du pays.

—Je parle aux arbres, aux fleurs. Ils me comprennent. Demande à cet arbre-là ce que je lui ai dit de toi.

J'aimerais bien m'établir à Saint-Chose, mais vois-tu, ma petite Suzanne, c'est trop petit pour moi.

Il l'attira plus près de lui. Elle pencha la tête sur son épaule, et lui, se payant de mots, s'enivra de ses propres paroles.

Il fit miroiter un tableau si merveilleux de leur vie future; il parla de ses ambitions, énonça ce qu'il serait un jour, et il s'exhala tellement que son exaltation en devenait communicative et que Suzanne tressaillait à ses paroles.

Elle croyait tout ce qu'il disait, elle buvait chacun de ses mots, elle avait la conviction que ces pronostics se réaliseraient. Lui, il était d'une essence à part. Il était supérieur à tous ceux de son âge.

—Et si ton père s'objecte? Il s'objectera. Il te voudrait près de lui. Il me l'a dit, l'an dernier quand tu étais malade, qu'il espérait bien acheter pour toi le greffe du notaire Lafond.

—Je ne peux pas m'enterrer dans ce village. C'est trop petit pour moi. J'étouffe. Il me faut la ville, la grande ville... Après demain je pars... Je reviendrai riche, et je ferai de toi ma reine, la reine de mon coeur, et je déposerai à tes pieds tout le fruit de mon travail.

* * *

—Papa. Il me faudrait quelque argent pour m'établir. Les dépenses d'un bureau sont lourdes à supporter... le loyer, la papeterie, la sténographe, ça coûte cher.

—Combien te faudrait-il?

—Mille piastres. Plus si vous êtes capable. Je veux m'installer très bien dès le début, pour que les clients en entrant chez moi, aient une bonne impression.

—J'ai deux mille piastres en banque. Je te les réservais. Ils sont pour toi. J'ai justement parlé au notaire Lafond. Il serait heureux de te céder sa place.

—Je n'ai pas l'intention de prendre son bureau.

—Hein!

—Mon affaire est toute trouvée. Je m'installe à Montréal... j'ai acquis un peu d'expérience dans la finance... Non! Ca ne sert à rien. C'est irrévocable. Ne caressez pas la chimère de m'avoir près de vous.

Pour ne pas être tenté de s'attendrir, il allait au devant des coups. Cruellement, il détruisait l'une après l'autre les idées de son père. Avant qu'il ne formule des objections, il allait au devant.

Il savait ce qu'il s'ensuivrait de tristesse de cette explication définitive, qu'elle laisserait des traces de blessures lentes à cicatriser. Puisqu'il le fallait, autant tout de suite que plus tard.

Atterré, le père Ignace ne répondait pas. Il songeait à ce qu'il dirait au notaire Lafond vis-à-vis duquel il s'était presque engagé.

—Voyez-vous, Papa, vous devriez savoir que je ne suis pas pour m'abrutir toute ma vie, dans ce trou. Car c'est un trou, Saint-Chose.

—J'y ai bien vécu jusqu'ici moi, et j'ai fait assez d'argent pour te faire instruire.

—Me reprochez-vous mon instruction.

Les choses s'envenimaient.

—Non... mais...

—Mais quoi! Par égoïsme, pour satisfaire votre vanité puérile, vous voudriez m'avoir près de vous, pour me montrer comme dans un cirque où l'on fait faire leurs finesses aux perroquets.

Une fois lancé il n'était plus maître de lui. Prévoyant de la résistance, il s'était exaspéré lui-même à froid, et maintenant il parlait, parlait sans savoir ce qu'il disait. Il parlait contre son cœur qu'il forçait à se taire. Il croyait voir Lucille Mercier l'encourager. Pourtant, la veille, il avait avoué à Suzanne qu'il n'aimait qu'elle. Il ne s'avouait pas son inconséquence. Il ne réalisait pas plus l'incohérence de ses sentiments que la portée de ses paroles. Sa théorie de la vie, il la mettait en pratique. Il se disait, pour s'excuser, qu'il faisait l'expérience de son système.

—Non! Non! je n'ai pas gaspillé ma jeunesse pour n'être qu'un grand homme de petit village.

Le père voulut essayer la corde sentimentale, espérant qu'elle vibrerait chez le fils.

—Et si pour moi, j'te demandais de sacrifier seulement quelques années.

—Je refuserais. Sacrifier quelques années, c'est sacrifier mon avenir. Je n'ai pas le droit, m'entendez-vous, pas le droit de vous écouter. Je veux plus que ce que vous voulez que je sois.

Le père Ignace ne répondit pas. Il se maîtrisait. Mais avec quelle peine, au prix de quelle effort. Il n'y avait pour le constater qu'à regarder la pâleur de ses joues, et le frémissement de ses narines, et le tremblement de ses mains.

Il se dirigea lentement, vers le petit meuble où il serrait ses papiers, en sortit un papier bleu et écrivit quelques mots puis signa de sa grosse écriture inculte.

—Tiens... Tu n'es plus mon fils. Voilà. Pour que tu ne dises pas que je t'ai nui... Je savais

que ça arriverait de même... on me l'avait dit... Tu as honte de moi. J'ai honte de toi.

Fabien hésita, ne sachant s'il devait ou non accepter le chèque. Finalement, foulant aux pieds son orgueil, il tendit la main.

—C'est bien. J'accepte. Vous croyiez que je refuserais votre argent. J'en ai besoin. Je le prends je le ferai fructifier, et dans dix ans, dans cinq ans, je vous le rendrai avec l'intérêt, et l'intérêt composé. C'est une affaire. Un point, c'est tout. Puisque vous me chassez...

—Je ne t'ai pas chassé... c'est toi qui pars, qui te chasses toi-même...

—Vous me chassez... très bien... Vous avez votre vanité... moi... j'ai mon orgueil... je pars... je ne reviendrai plus...

—Il y a un train à 5 heures.

Il appela son homme engagé, toujours calme, mais d'un calme à faire peur, et lui demanda d'atteler.

—Tu conduiras Fabien au train de cinq heures.

Fabien monta à sa chambre, fit à la hâte sa malle, regarda une dernière fois les murs de sa chambre, témoins des rêveries de sa jeunesse, et descendit.

—Adieu papa..

—Adieu...

Il ramassa les débris de son propre cœur qui saignait. Il eut un moment l'intention de revenir en arrière. Non. C'est fait. C'est fait. Il considérait avoir remporté une victoire sur sa sensiblerie. Il venait de se débarrasser d'une entrave, l'entrave des affections familiales.

La voiture attendait. Sans regarder en arrière, il y monta. Le cheval partit au trot l'entraînant vers sa destinée.

XIV

A peine Fabien était-il parti avec l'homme, que le père Picard se dirigea vers la fenêtre, et regarda, tant qu'il put l'apercevoir, la voiture s'enfoncer dans le lointain. A lui aussi, c'était son cœur qu'elle emportait avec ce fils ingrat qu'il ne voulait plus aimer.

Il lui en voulait de l'avoir forcé à dire les paroles irréparables. Il savait qu'elles l'étaient. Il se connaissait. Il connaissait Fabien. Tous les deux étaient dominés par le même orgueil qui les empêchaient de revenir sur leurs pas.

Pourquoi l'avait-il chassé? Pourquoi s'être laissé emporter par un mouvement brusque de colère. Il se reprochait son impulsivité dont les conséquences commençaient à lui apparaître.

Aussi pourquoi son fils s'était-il acharné à détruire tous ses plans d'avenir?

Ne l'avait-il pas choyé, comblé de bienfaits?... Et c'est par une ingratitude qu'il le remerciait.

Quand il n'aperçut plus sur la route qu'un nuage vague de poussière, il se laissa tomber, accablé, sur une chaise. Autour de lui, et dans lui-même un grand vide se creusait qui jamais plus ne se comblerait.

Retirer ses paroles? Jamais! Fabien avait mérité son expulsion du logis paternel. Fabien n'était plus son fils...

—Est-ce au père à plier devant le fils?... Mais la maison sera triste sans lui, sans l'espoir de

ses visites où il racontait les menus incidents de la ville, ce qu'il faisait, ses succès...

Il se leva et les mains tordues derrière le dos, marcha dans la cuisine... Il étouffa. Sa gorge se serrait. Vite, il dégraffa le col de sa chemise et sortit sur le seuil de la porte, aspira un peu d'air frais. Difficilement elle pénétrait dans ses poumons.

Il haletait... Un bourdonnement dans la tête, l'étourdit... son cœur se serra... Il chancela et sous une douleur aiguë et brusque au cerveau, il s'écrasa sur le plancher, de tout son long, les mains en avant, sans connaissance...

Ce fut dans cette position que l'homme engagé le retrouva à son retour de la gare... Ne sachant trop que faire, il courut à la hâte avertir ses voisins et partit au grand galop de son cheval chercher le médecin.

Heureusement celui-ci était chez lui. Il monta en voiture et le cheval, le mors blanc d'écume et ruisselant de sueur, refit à la même vitesse folle le trajet du retour.

Dans la maison, l'agitation régnait. Ernest Germain courait de la cuisine à la chambre à coucher avec des serviettes d'eau froide dont Suzanne baignait les tempes du malade.

Le docteur Vincent qui en tenait encore à l'ancien système pratiqua la saignée.

Au bout de quelque temps, M. Picard revint à lui, mais il parlait difficilement, grognant ses mots plutôt qu'il ne les articulait. Il avait la langue lourde, empatée. Les yeux regardaient devant lui fixement et hagards...

Ses membres étaient gourds. C'est à peine s'il les pouvait remuer.

Le médecin diagnostiqua un cas de paralysie partielle, mais vu la santé de fer du bonhomme, rassura tout le monde sur son sort. Avant peu, il reprendrait son caractère habituel.

Ignace Picard demanda tant bien que mal que l'on fasse venir son fils établi à Jeanville.

Suzanne lui demanda si elle ne ferait pas mieux d'avertir également Fabien.

Dans le regard elle lut la réponse et comprit que Fabien était pour quelque chose dans cette attaque subite... Monsieur Ignace n'était pas tombé sans raison, comme un chêne en pleine force ne s'abat pas sans que la cognée l'attaque. La cognée du malheur s'était attaquée à Ignace Picard et le bucheron qui lui avait porté ce coup dont il aurait pu ne jamais se relever, était Fabien.

Elle fut atterrée de cette révélation comme d'une catastrophe. Il n'y avait plus moyen de douter depuis que le malade avait proféré, lentement, en mâchant, ou plutôt en crachant, ces paroles:

—Parle... moé... pus... jamais... de lui... Y est mort...

Elle n'insista pas et regretta sa question. Elle eut comme un pressentiment que le malheur qui venait de s'abattre sur cette famille la frôlait également, et pour elle aussi Fabien était mort.

Une tristesse lourde descendit en elle. Vite elle se dissipa. Elle n'était pas à l'âge des découragements. La vie, à son début, ne pouvait pas lui apparaître sous des couleurs aussi sombres. Elle se dit que tout finira pas s'arranger. Ce n'était qu'un rêve tout cela, un cauchemar.

Vite, il se dissipera, et les jours de jadis, les beaux jours ensoleillés où ils allaient tous deux, la main dans la main, par le chemin ombragé ou par les champs dont l'herbe est douce sous les pieds, à se conter mille riens qui les faisaient sourire, les beaux jours de leur amour tranquille et chaste, reviendront.

Autrement ce serait si triste... si triste.

Quand le fils Picard, de Jeanville, arriva avec sa femme, le soir même, Suzanne serra la main du père, et lui dit familière:

—Vous allez vite en revenir... Vous êtes encore trop vigoureux pour la maladie...

Mais lui, lentement, fit un signe négatif de la tête...

La bru resta quelque temps à soigner son beau-père, mais comme il prenait un peu de mieux, elle suggéra d'engager une bonne femme du village qui en prendrait soin, et s'occuperait du ménage. Son mari était absorbé par la construction d'une grange qu'il avait entreprise depuis peu, et, elle-même, qui attendait dans un mois la venue d'un héritier du nom, avait devant elle une besogne suffisante pour occuper chacune des minutes de sa journée.

Le père se rendit à cette suggestion. Il était beaucoup mieux. Il s'exprimait avec plus de facilité, et à l'aide de sa canne pouvait faire quelques légères marches au dehors...

Il avait vieilli très vite durant ces deux semaines. Les tempes qui étaient noires changeaient de couleur à vue d'oeil. Déjà d'innombrables fils blancs les grisonnaient et s'élançaient à l'assaut de la chevelure.

Suzanne venait le voir souvent. Elle lui apportait, par sa bonne humeur et les soins dont elle l'entourait, comme un rayon de soleil...

Son visage alors se déridait un peu, et l'on aurait dit que l'affection qu'il portait à l'autre, il l'avait déversée sur sa tête.

Ils ne parlaient jamais de l'absent. Mais il était vivant entre eux deux. C'était un lien qui les unissait solidement.

Des fois, certaines allusions rappelaient son souvenir d'une façon plus vivace. Le visage de l'homme se durcissait. Il se contractait sous l'empire d'une souffrance intérieure puissante et aiguë.

La jeune fille devenait plus rêveuse, et le silence les immobilisait dans leur songerie.

Un jour, — il y avait déjà quelques mois qu'il était parti et le père maintenant, sauf une lenteur plus accentuée qu'auparavant dans le parler et le mouvement, ne ressentait plus rien de son attaque — elle s'enhardit jusqu'à lui suggérer de lui écrire.

—Je suis sûre, qu'il regrette son départ et que si vous lui écriviez il reviendrait. Il vous aimait bien. Et il vous aime encore... Il a agi dans un coup de tête qu'il regrette.

La pitié amollit un instant le vieillard, mais son orgueil implacable lui dicta la réponse.

—Jamais... jamais... Il n'est plus de... ma... famille... La barre verticale qui se dessina entre les deux yeux, dénotait trop d'entêtement pour insister.

Suzanne comprit qu'il faudrait encore des années pour que se cicatrise la plaie faite à l'orgueil.

Elle ne désespéra pas, et à chaque soir, après sa prière, elle récita une dizaine de chapelet à l'intention de Fabien.

XV

Pendant le trajet à la gare, Fabien, comme son père, avait eu la conviction qu'entre eux les paroles avait élevé la muraille infrangible où se briserait leur orgueil réciproque.

Il récapitula en son imagination les divers incidents de cette querelle stupide qui avait amené cette brusque rupture.

Pas une fois, durant le voyage, il ne se retourna. Il n'examina rien sur son passage. Le paysage pourtant familier, lui apparut étranger, indifférent.

A ceux qui le rencontraient sur la route, le saluant d'un air déférent:

—Bonjour Monsieur Fabien.

Il se contentait de répondre sec.

—Bonjour.

Et il se replongeait en lui-même, s'absorbait dans ses projets d'avenir, s'efforçant de bannir le passé de sa mémoire.

De St-Chose, il n'emportait que le matériel, les deux mille dollars qu'il avait acceptés sans vergogne.

Pour s'excuser, pour se justifier vis-à-vis de lui-même, il considéra cette somme comme un prêt, bien décidé à la remettre dès la première occasion. Il ne doutait pas qu'elle fut reprochée. Quant à son coeur qu'il lui fallait durcir, les événements s'étaient chargés d'accomplir pour lui cette besogne.

Parfois, il lui venait des instincts de férocité. Il détestait tout le monde, jusqu'à Suzanne, jusqu'à Lucille et se figurait à lui-même d'être impitoyable en affaires, brutal, cruel s'il le fallait.

Son idéal, à cette minute là, se réduisait à pouvoir ruiner une famille entière sans éprouver aucune pitié.

L'homme qui atteint ce point culminant d'insensibilité, celui-là seul peut se dire débarrassé des entraves qui ralentissent sa marche vers le succès. Il ne pensait plus qu'à cela: le succès, et une hâte fébrile le tenaillait de se lancer au plus tôt dans la mêlée, de hurler, de mordre, de déchirer et de s'acharner à la curée.

A la gare, un jeune homme de Saint-Chose lui adressa la parole.

Hargneux, il lui répondit, le laissant hébété de surprise.

—Qu'est-ce que tu me veux! Fiche moi la paix.

Il prit son billet et le chapeau rabattu sur les yeux, il s'assit sur un banc, où il parut s'absorber dans la contemplation d'un point, toujours le même, sur le plancher du quai.

Le cri strident du train, annonçant son arrivée, le tira de ses réflexions. Il se leva, jeta un long regard aux choses qui l'environnaient comme s'il en voulait prendre possession, et les yeux humides, par un accès de sentimentalité qui le gagna soudain, il s'embarqua dans le convoi qui l'amenait à sa destinée nouvelle.

Il le parcourut en tous sens, cherchant s'il ne trouverait pas une figure amie, une connaissan-

ce avec qui causer. Il éprouvait un besoin d'épanchement, un besoin de fuir la solitude qu'il sentait l'envelopper de toutes parts au point de l'écraser sous son poids.

L'être le plus fort éprouve de ces faiblesses. Il y a des moments où l'on s'agenouillerait auprès d'une femme pour pleurer, des moments qui suivent, la plupart du temps, les minutes d'exaltation, où l'on voudrait ouvrir son âme, se confier, se faire petit enfant. La réaction de la crise se produisait. Sa colère s'émiettait, et, en s'émiettant, elle permettait à la pitié de régner sur son coeur.

Si le train n'était pas parti, il aurait rebroussé chemin, serait retourné vers la maison paternelle, vers celui qui va vieillir là bas, sans qu'il soit là. Mais le train filait, filait, dévorant l'espace, traversant les champs, les rivières, les villages... sans aucun retour possible en arrière.

Que dira Suzanne? Souffrira-t-elle? Que pensera-t-elle de lui? Lui jettera-t-elle la pierre comme il prévoyait que ceux de son village feraient?

Il se promit de lui écrire ce soir même, et toutes les semaines. Elle lui avait promis de l'attendre. Il irait la prendre dans quelques années, avant même. Il montrerait que lui avait raison, qu'il n'était pas fait pour ce petit village, qu'il fallait à son talent et à son activité une scène plus vaste. Il montrerait qu'il savait, quand il parlait, ce de quoi il parlait et que le monde serait forcé d'accorder à Fabien Picard, l'attention qu'il méritait...

Le brouhaha de la rue, une fois qu'il fut à Montréal, lui fit oublier Saint-Chose et les siens. Il se reconnut chez lui. En foulant le sol de la métropole, il eut un sourire ironique et proféra entre ses dents:

—A nous deux maintenant!

Cette ville où il n'était rien, rien qu'un passant, il voulait la conquérir. Non dans vingt ans, non dans dix ans, non dans cinq. Mais de suite. Brûler les étapes. Ses scrupules s'en allaient.

Du Fabien Picard qu'il était, rien ne subsisterait que l'arriviste. Arriver! C'était là son but.

Une limousine passait, avec un chauffeur en livrée. Il la regarda rouler et se perdre parmi les autres autos.

—Moi aussi, j'aurai ma limousine et mon chauffeur et l'on dira quand je passerai: "C'est Fabien Picard"...

Combien de jeunes gens, foulant pour la première fois le sol de la grande ville, n'ont-ils pas fait ce rêve ambitieux! Quelques-uns, ont réussi. Mais les autres! Les ratés! Les innombrables ratés, qui ont vu la vie les meurtrir, les événements et la chance s'acharner contre eux, combien plus nombreux ils sont!

Serait-il de ceux-là?

Ils passa la nuit dans une chambre d'hôtel, se réservant pour le lendemain la recherche d'un logis.

Il voulait un appartement avec un living room assez grand pour recevoir quelques amis; créer l'impression qu'on est à l'aise, c'est un peu créer la confiance; donner l'illusion qu'on réussit est un moyen qui facilite la réussite.

Son plan de conduite fut vite adopté. Heu-

reusement il avait l'argent. Pas une fortune, mais une somme suffisante pour s'installer et parer aux premières éventualités.

Il se fit recevoir membre de quelques clubs, se produisit. Il avait pour son dire qu'un notaire vend ses services. Sa marchandise, c'est donc son talent, ce sont ses aptitudes. Il fallait qu'il l'annonce, donc qu'il s'annonce. Il fit partie d'une association politique où un discours lui fit des auditeurs des clients. Comme la boule de neige, ceux-ci, peu nombreux au début, grossirent en nombre et au bout d'une année, il aurait pu, en se contentant d'une vie moins luxueuse, joindre aisément les deux bouts.

Ses revenus ne lui suffirent pas. Il s'endetta. Ce n'était en somme que peu de choses. Combien y en a-t-il dans Montréal ou ailleurs qui peuvent dire qu'ils ne doivent rien à personne?

A force de tendre sa volonté vers ce but il avait réussi à oublier, ou presque, sa famille. Il ne souffrait plus de son isolement, de sa solitude. Il avait un noyau d'amis intéressants de par leur situation dans le monde.

En retrouva-t-il plus la tranquillité, la paix de l'esprit? Il était tourmenté par l'âpre désir du gain. Quelques succès à la Bourse le rendirent plus audacieux, et, un matin, au lieu de placer sur hypothèque cinq mille dollars qu'un client lui avait confiés, il l'investit sur un stock dont on prédisait à brève échéance une hausse considérable et certaine.

Le contraire arriva. La baisse se produisit, s'accrut. Il dut se couvrir. Pour ce faire, il emprunta. Il fut assez heureux pour rembourser. Le stock remonta, mais pas assez. En vendant, il ne touchait que deux mille dollars. Il lui restait donc un déficit de trois mille dollars. Heureusement, il avait encore quelques mois avant l'échéance. Il attendit. Le stock agit, réagit, mais n'atteignit plus le prix qu'il avait payé.

Fabien devint nerveux. Il se surmena. Il travailla plus fort. A mesure que ses revenus augmentaient son train de vie augmentait.

Il commença à trouver à la lutte un goût amer. Il regretta sa campagne, le calme de la vie de St-Chose. Les soirs qu'il passait seul, l'accablement le gagnait.

Il avait beau se creuser la tête, il ne trouvait aucun moyen de joindre les deux bouts. Oui. Il en trouva un. Il hésita. Finalement, il décida d'exécuter le projet qui venait de l'effleurer. Certains de ses confrères avaient fait des mariages d'intérêt et s'en trouvaient bien. Pourquoi pas lui?

Et Suzanne?

Suzanne! Il la revit en imagination et se raidit contre l'attendrissement que ce souvenir faisait naître en lui.

Suzanne! Il l'immolerait. N'était-elle pas un obstacle entre lui et la réussite?

Et puis il l'oublierait.

Son choix fut vite fait. Il décida d'épouser Lucille Mercier.

Il ne lui avait jamais parlé de ses déboires. Pour elle, comme pour tout le monde, il était le jeune homme à qui sourit le plus bel avenir.

Si elle ne l'aimait pas, elle n'en aimait pas d'autre. Elle le lui avait dit bien des fois.

A la première demande sérieuse, elle sourit... Il redoubla d'instance, parla du progrès de ses affaires, fit miroiter devant elle ce que leur existence aurait de magnifique, travaillant de concert, lui dépensant son énergie pour atteindre le sommet, elle l'aidant, l'encourageant, étant pour lui, ce qu'elle voulait être pour un homme, l'allumeuse d'idéal. Le mariage fut décidé. Les fiançailles annoncées.

En homme pratique sachant bien la valeur de son acte, il fit publier son portrait dans tous les journaux, accompagnant celui de sa fiancée.

N'était-ce pas là une source presque illimitée de crédit?

XVI

Ignace Picard est complètement revenu de l'attaque de paralysie qui a failli le clouer au lit pour le reste de ses jours. Il s'est rétabli, du moins physiquement. Moralement, non.

S'il a la liberté de ses mouvements comme jadis, s'il peut parler sans bégayer, il n'est plus toutefois le même homme sur qui les années semblaient passer sans laisser aucune marque.

Il n'a plus d'intérêt à la vie. La ferme qu'il tenait avec un soin et une propreté jalouse est négligée. Elle s'en va à la ruine.

Quand il passe dans le village, sombre, taciturne, avec ses tempes et sa chevelure grisonnantes, les gens disent de lui en branlant la tête:

—Monsieur Ignace en a dans l'aile.

Il est bien portant, mais seulement en apparence. L'ennui, le chagrin, l'isolement le rongent.

Il ne voit plus personne, sauf sa petite voisine Suzanne Germain. Suzanne, c'est quelque chose de l'absent.

Le même souvenir les rapproche. Ils se recherchent pour les mêmes causes.

Jamais le nom de l'absent n'est prononcé sauf ce soir...

Dans le journal, où Suzanne lisait les nouvelles, elle a vu son portrait... et le portrait de l'autre...

Elle a cessé sa lecture, le journal lui est tombé des mains et elle est devenue pâle, pâle, pâle.

Le père Ignace a ramassé le papier, a regardé à son tour. Il n'a rien dit. D'avoir souffert lui fait compatir à la souffrance des autres.

Il devine ce que souffre Suzanne. Il lui pose simplement sa grosse main large sur l'épaule.

—Toi aussi ma petite Suzanne, il aura été méchant pour toi.

Et comme il voit les yeux, les beaux grands yeux frangés de cils noirs, se mouiller, il maudit son emportement à lui. Il s'accuse.

—C'est de ma faute, vois-tu... J'aurais pas dû lui parler de même...

Et le vieux se demande s'il ne doit pas humilier sa fierté, écrire, se faire humble, demander le retour du fils, quand même aimé, et l'adjurer.

A quoi bon! Il connaît Fabien. Il est comme lui, têtu, opiniâtre... Et il est plus jeune...

Suzanne s'est levée... Elle a regagné sa maison. Elle ne dit rien à son père, ni à ses frères, et monte à sa chambre, et s'écrase sur son lit, et pleure, pleure toutes les larmes de son corps.

C'est sa vie qui s'en va goutte à goutte avec chacune de ses larmes.

Ne plus jamais le revoir! N'avoir plus même le droit de penser à lui, puisqu'en y pensant elle associera son souvenir au souvenir de l'autre!

* * *

Les jours passent. Suzanne dépérit. La pâleur s'accroît. Sous les yeux le cercle noir s'agrandit.

Hubert qui a vu lui aussi l'annonce des fiançailles, est demeuré quelques semaines sans venir.

Mais ce soir, ramassant son courage, il se décide. Il lui offrira de l'emmenner avec lui, tenir sa maison et fonder son foyer.

A peine l'a-t-il vue qu'il constate que tout est fini, qu'il n'y a pas d'espoir.

Devant l'impossibilité, il se résigne. Il souffre de la voir tant souffrir.

—Vous l'aimez donc bien, lui demande-t-il.

A lui, son grand ami, elle avoue.

—Oui. Jusqu'à en mourir.

Il frissonne malgré lui. C'est vrai qu'elle l'aime à ce point.

Une résolution subite traverse son cerveau. Il se lève et part.

—Il reviendra, Suzanne, je vous le promets.

* * *

On annonce à Fabien que quelqu'un qui ne s'est pas nommé désire le voir immédiatement. Il fait entrer. C'est Hubert Desroches.

Froidement, il salue:

—Bonjour Hubert. Qu'est-ce que je puis faire pour toi?

—Le plaisir de monter dans le premier train pour Saint-Chose.

Fabien, ricane et ce ricanement a pour don d'exaspérer Hubert.

—Il y a un train dans une heure. Il faut que tu le prennes.

—Et pourquoi?

—Parce qu'on te demande là-bas.

—C'était de venir eux-mêmes...

Hubert s'exaspère de plus en plus. Il change de tactique, essaie d'attendrir son ancien compagnon en lui parlant de son père qui se fait vieux, de Suzanne qui l'attend et pleure de le savoir fiancé à une autre.

Peine perdue.

—C'est tout ce que tu as à me dire?

Fabien se lève.

—Alors fait moi le plaisir de me laisser la paix.

Hubert reviendra-t-il bredouille. Ce n'est pas dans ses habitudes.

Fabien est tout près de lui. Il a une idée. Tout à coup, le bras se détache du corps et le poing aux jointures de fer s'abat de toute la force dont Hubert est capable, sous le menton de Fabien. Celui-ci a ployé sur ses jambes et s'est étendu sur le pupitre.

Hubert rouvre la porte pour avertir la sténographe. Elle avait entendu le bruit.

—Faites venir vite un taxi, commande Hubert, votre patron vient d'avoir une faiblesse.

Le taxi arrive peu après. Hubert y monte Fabien, donne l'adresse: Gare Viger.

.....

D'autres jours ont passé.

C'est l'automne. Un matin de septembre.

Le père Picard laboure.

Fabien arrive dans la pièce. Il tient Suzanne par la main.

Elle salue monsieur Ignace. Celui-ci arrête et répond d'un large signe de la main.

—Papa, Suzanne a quelque chose à vous dire.

Il prend les mancherons de la charrue et accomplit la besogne du laboureur, durant que Suzanne plaide sa cause et lui annonce leur prochain mariage.

Quant à Hubert, il fallait quelqu'un à qui conter sa bonne action,

Il a continué de voir Marie Bourdon. Maintenant qu'il n'est plus aveuglé par Suzanne, il commence à se rendre compte des qualités de la jeune fille.

On chuchotte qu'ils se marieront au printemps.

FIN

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLEMENT AU "ROMAN CANADIEN")

Numéro 45

Juin 1930

LA CRITIQUE DES LIVRES

L'ACADIE FRANÇAISE (1)

Par Benjamin Sulte

Gérard Malchelosse vient de publier une deuxième édition du volume 16 des *Mélanges historiques* de Benjamin Sulte. Seize volumes! La collection s'annonce considérable, et qui la possédera en entier pourra se vanter de posséder une bibliothèque d'ouvrages historiques comme il ne s'en trouve pas tous les jours. Il suffira à ce sage d'ajouter à cette collection précieuse *les Relations des Jésuites*, les oeuvres de Garneau, de Richard, de Ferland, de Lauvrière pour être muni de ses armes, prêt à n'importe quels travaux d'histoire canadienne.

Les *Mélanges historiques* de Benjamin Sulte sont indispensables. Et comme l'éditeur prépare chaque volume avec un soin évident de ne laisser rien passer d'erroné ou d'incomplet, on peut dire avec confiance: la vérité est là tout entière. Malchelosse est le Boswell de cet autre Samuel Johnson qu'était par certains côtés Benjamin Sulte, et c'est admirable en ce temps où le culte des bons esprits se fait si rare...

Ce volume 16 des *Mélanges historiques* traite donc de l'Acadie française. Il est fait d'articles et de conférences écrites ou données au cours de la longue carrière d'homme de lettres et de conférencier que fut celle de Benjamin Sulte. Ce n'est pas une étude approfondie, originale, comme on peut le croire. Ce n'est pas en une centaine de pages qu'on peut passer en revue une histoire de l'importance de celle-là, surtout après les travaux connus de Rameau, de Richard, de Casgrain et de Lauvrière. Avec sa vivacité coutumière,

sa belle humeur combative, son sens aigu de l'histoire, Sulte a profité de la publication d'un ouvrage de Rameau, *Une colonie française en Amérique*, pour traiter sommairement de l'histoire de l'Acadie en des pages primesautières, pittoresques et pleines d'entrain. Et s'il est vrai, comme le dit Fernand Venderem, que les meilleures critiques sont encore celles des créateurs eux-mêmes — que ce soient pour leurs propres travaux aussi bien que pour ceux des autres. — Benjamin Sulte a écrit ici, toutes rapides soient-elles, des études dont la lecture est un vin, fort mais généreux, qui fait du bien. Oui, vraiment, si tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux, le genre Sulte est excellent. Quel patriotisme dans ce parallèle nerveux, entraînant et plein de bon sens, entre l'histoire du Canada et de l'Acadie sous le régime français et celle des colonies américaines d'alors: la Nouvelle-Angleterre! Je défie n'importe qui de ne pas se passionner à la lecture de ces pages où passent avec une rapidité prodigieuse tous le héroïsmes, toute la gloire de l'Acadie française, etc., hélas! toute sa misère. Et pas un lecteur qui lira cela ne l'oubliera jamais, même s'il ne devait jamais lire Rameau, Richard, Casgrain et Lauvrière, le plus récent, celui-ci, des historiens qui se sont consacrés à l'histoire de l'Acadie.

Sulte était un passionné. C'est une qualité dangereuse en histoire. Je le lui ai reproché

1. En vente aux Editions Edouard Garand, prix 75 sous.

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir les manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre.

GERARD MALCHELOSSE

Directeur

Toute correspondance devra être adressée :

"LA VIE CANADIENNE"

Casier postal 969

MONTREAL

un jour. Mais dans ce volume-ci notre historien avait le droit de l'être puisque cela devait amener la dénonciation du faux et fâcheux Parkman qu'on admirait trop, et de ses disciples qui renchérisaient. A tous les lecteurs qui ne peuvent pas, ou n'ont pas le courage de parcourir les auteurs mentionnés plus haut, il faudrait lire ce travail de Sulte. Que tout Canadien français — je ne parle pas des Acadiens qui ne demandent pas mieux — apprenne, sache et n'oublie plus ce qu'ont fait nos frères acadiens en ce pays, ce qu'ils ont connu de gloire, de déchirement, de douleur; ce qu'ils font tous les jours, ce qu'on peut attendre d'eux. En dépit de son caractère occasionnel, est étude de Benjamin Sulte est une leçon d'histoire, un précis, une mise au point de première valeur. Un précis, c'est sec, c'est neutre, c'est quelconque. *L'Acadie française*, c'est un beau cri de patriotisme, d'admiration — et de belles qualités littéraires puisqu'elle se lit avec tant de satisfaction, d'émotion, de consolation.

Antonin PROULX.

EN MARGE DE L'HISTOIRE

Madame Bourdon et l'Immigration des filles dans la Nouvelle-France⁽¹⁾

Il ressort des calculs de M. Sulte sur le nombre de filles arrivées seules et mariées en Canada, de 1634 à 1668, et qu'il n'a pu rattacher à aucune famille ou parenté canadienne, que l'oeuvre de madame Bourdon n'est pas aussi considérable qu'on l'avait pensé jusqu'à ce jour. Cette liste de filles arrivées seules donne pour la période de 1634 à 1658 le chiffre de 149. De 1659 à 1668, par conséquent peu avant l'action de madame Bourdon, il en arriva 409 sans familles, ce qui réduit joliment le nombre de filles que l'on attribuait à madame Bourdon, et qui porte le total à 558. La courte période où l'influence de cette dame s'est exercée n'a rien d'extraordinaire devant les faits, comparée avec 1634-68. De 1634 à 1750 il est arrivé environ 1100 filles seules dans la colonie. Le contingent de madame Bourdon n'entre que pour un petit chiffre dans ce nombre.

Les historiens ont cru que madame Bourdon pouvait s'éclairer de la connaissance de ce qui s'était passé antérieurement, et qui s'est continué par après. C'est fait maintenant.

Avant que d'aller plus loin, il convient de dire ce qu'était madame Bourdon. Procédons par ordre chronologique.

Jean Bourdon, naquit à Rouen, en Normandie. Peintre, menuisier, boulanger, cartographe, militaire, homme de loi, il devint seigneur au Canada. Son arrivée dans la colonie eut lieu le 8 août 1634, peu après le contingent du Perche de Robert Giffard. Le 9 septembre 1635, Jean Bourdon épousait à Québec Jacqueline Potel, d'origine inconnue. Il leur naquit quatre filles, dont deux furent religieuses ursulines et deux hospitalières, et quatre fils, dont deux moururent enfants; les deux autres vécurent chacun une quarantaine d'années sans se marier.

Jacqueline Potel fut inhumée le 11 septembre 1654, morte des suites d'une chute. Il est probable que ses quatre filles étaient

1. *Extrait d'une étude inédite lue devant les membres de la Société historique de Montréal, le 31 mai 1922.*

déjà attachées aux Ursulines et aux Hospitalières; ses trois garçons alors encore vivant étaient fort jeunes.

Le 21 août 1655 Jean Bourdon épouse à Québec Anne Gagnier, veuve de Jean-Clément du Vault, seigneur de Monceaux. Voyons la carrière de cette seconde femme.

Le 29 mars 1649, le bureau des Cent-Associés, à Paris, accorde à Anne Gagnier, veuve de Jean-Clément du Vault, la terre en seigneurie que nous appelons Jacques-Cartier, qui porta le nom de Monceaux et aussi celui de Sainte-Jeanne-de-Neuville. Mgr Tanguay dit que du Vault était chevalier de Saint-Louis, mais cet ordre n'a été créé que cinquante ans après sa mort. Ce devait être un second fils de famille portant, selon la coutume de l'époque, le titre de chevalier. L'ordre du Saint-Esprit, qui existait en 1640-50, ne se donnait qu'à de hauts personnages.

Anne Gagnier devait avoir environ trente-cinq ans en 1649 lorsqu'elle vint dans la colonie. En février 1650, elle fait les exercices religieux à Sillery; en mars, elle fait une retraite à l'Hôtel-Dieu de Québec; en juin, elle conduit les femmes et les enfants à la procession de la Fête-Dieu; ce même mois, elle ensevelit un Sauvage supplicié; puis, le 21 septembre, elle part pour la France et en revient en septembre de l'année suivante. Ce voyage paraît avoir eu pour objet le mariage de sa fille Claire-Françoise, qui était restée en France, à Denis-Joseph Ruelle d'Auteuil.

Jean Bourdon mourut à Québec le 12 janvier 1668; il était alors procureur-général. Sa seconde femme ne lui donna point d'enfant; elle mourut à Québec et fut inhumée le 27 juin 1698.

Pour bien comprendre la question de l'immigration des filles dans la Nouvelle-France, et le rôle qu'y joua madame Bourdon en 1668-69, il faut examiner ce qui concerne les filles envoyées de France, ou venues d'elles-mêmes avant 1669. Dans un cas comme dans l'autre le départ a été volontaire. Le mot envoyé signifie qu'il y avait parfois un système d'organisation, mais, invariablement, sous les meilleurs auspices. Les témoignages abondent sur ce chapitre. Il faudrait être obstiné pour croire aux contes inventés par la malice ou l'imagination de certains écrivains sur ce point, tel que La Hontan, par exemple.

Le Mercure français de 1639 rapporte que la fondatrice des Ursulines destinées à Québec étant allée chez Anne d'Autriche, à Saint-Germain-en-Laye, lui fit connaître son projet d'envoyer au Canada des filles de l'Hôpital Saint-Joseph de Paris et que la reine promit de lui aider, de sorte que le 15 mai le capitaine Bontemps partait de Dieppe amenant une trentaine de ces filles avec quelques religieuses. Il n'est pas possible de supposer qu'on aurait embrigadé des coureuses de rues pour former ce contingent.

Au printemps de 1654 Anne d'Autriche envoya sous la direction de la Mère Renée de la Nativité, religieuse hospitalière, quelques filles "fort honnêtes, tirées des maisons d'honneur," raconte le Père Le Mercier, car "on n'en reçoit point d'autres dans cette nouvelle peuplade." Là-dessus il fait l'éloge des bonnes moeurs qui règnent au Canada et il ajoute: "Dix-huit ans se sont écoulés sans que le maître des hautes-oeuvres ait fait un acte de son métier, sinon sur deux vilaines que l'on bannit après avoir été publiquement fustigées."

A l'Hôtel-Dieu de Québec il y avait plusieurs demoiselles; on les qualifie parfois de "filles du roi". C'étaient, dit la Soeur Bourgeois, de jeunes personnes tombées orphelines ou malheureuses (pauvreté) en bas âge et qui étaient élevées aux frais de l'Etat à l'Hôpital Général de Paris. On s'aperçut bientôt qu'elles étaient trop délicates pour les travaux du Canada. Cet hôpital de Paris, récemment fondé, recevait spécialement les pauvres femmes. Vers 1684 on construisit la prison des femmes et filles incorrigibles; c'est la fameuse Salpêtrière qu'il ne faut pas confondre avec l'Hôpital Général de 1654 d'où sortaient nos filles.

En 1658 les ecclésiastiques du Séminaire Saint-Sulpice de Paris exhortèrent et aidèrent de leur bourse des hommes recommandables et des filles pieuses à venir s'établir à Montréal. Il partit donc 60 hommes et 32 filles, tirées des "hospices et maisons d'honneur." Elles furent confiées à la Soeur Bourgeois qui veilla sur elles jusqu'à leur établissement. Il y eut cette même année (1659) un envoi de 18 filles pour Québec.

En 1662 et 1663 arrivent des soldats, des familles, des filles, formant un total approximatif de 800 personnes. C'était une nouveauté. Dans les instructions données au sieur Gaudais pour faire rapport sur l'état

de la colonie, en 1663, je crois, on enjoit d'observer s'il y manque des femmes ou des filles "afin d'y en envoyer le nombre nécessaire l'année prochaine."

Dans les *Jugements du Conseil Souverain* on voit que l'émigration était surveillée avec soin et vigueur, afin que l'on n'envoyât point de personnes douteuses ni de gens adonnés à des métiers dont ils ne trouveraient ici ni le besoin ni l'à-propos d'en créer l'emploi. Ce principe de remontrances ou recommandations, aux débuts de la colonie, eut des avantages incomparables. Ainsi, nous n'avons reçu la plupart du temps que des cultivateurs choisis et nous n'avons pas à en rougir. Le Canada ne fut jamais une colonie pénale. Le Conseil Souverain renvoyait presque toujours en France ceux dont la conduite était mauvaise ou qui ne possédaient point de ressources pour se tirer d'affaires. A l'égard des femmes repréhensibles il faut voir comment on les traitait. Nous étions sous le régime autocratique de la France, qui consistait à obéir aveuglément, sans rien dire, mais nous étions infiniment mieux gouvernés que le royaume sous le rapport de la morale.

Pierre Boucher, écrivant en 1663, dit: "Il n'est pas vrai qu'il vienne ici de ces sortes de filles et ceux qui en parlant se sont grandement mépris: ils ont pris les îles de Saint-Christophe (les Antilles) et de la Martinique pour la Nouvelle-France. S'il y en vient ici, on ne les connaît point pour telles (au moment du départ) car, avant de les embarquer, il faut qu'il y ait quelques-uns de leurs parents ou amis qui assurent qu'elles ont toujours été sages. Si, par hasard, il s'en trouve quelques-unes de celles qui viennent qui soient décriées, ou que pendant la traversée elles aient eu le bruit de se mal comporter, on les renvoie en France."

L'été et l'automne de 1665 il arriva une centaine de filles, suivant un passage de la Mère de l'Incarnation. Ce chiffre, d'après les calculs de M. Sulte, paraît exagéré. La Mère de l'Incarnation est sujet à caution lorsqu'il s'agit de statistiques. La Soeur Monin est dans le même cas. N'ont-elles pas été jusqu'à dire que nous avons reçu en diverses occasions plusieurs milliers de soldats! Le régiment de Carignan, le seul que nous avons jamais eu au complet, comptait tout au plus 1400 hommes, et ils ne se sont pas tous établis dans la colonie. La Mère de l'Incarnation a certainement fait erreur en di-

sant une centaine; d'ailleurs, ne se rectifie-t-elle pas elle-même à la date du 2 octobre de cette même année 1665, lorsqu'elle note qu'il est venu 82 filles et femmes, dont 50 d'une maison de charité de Paris "où elles ont été très bien instruites. Elles ne font que d'arriver et les voilà déjà quasi toutes pourvues. Le roi en enverra 200 l'année prochaine, et encore d'autres, en proportion, les années suivantes. Il envoie aussi des hommes pour fournir aux mariages, et, cette année il en est bien venu 500 sans parler de ceux qui composent l'armée."

Le 18 octobre 1667, la même religieuse dit qu'il "est venu de France 92 filles qui sont déjà mariées, pour la plupart à des soldats et à des gens de travail". L'Intendant Talon, de son côté, écrivant à Colbert, donne des chiffres différents: "On nous a envoyé de Dieppe 84 jeunes filles et 25 de La Rochelle. Il y en a quinze ou vingt d'assez bonnes familles; plusieurs sont de véritables demoiselles et passablement bien élevées. Elles se plaignent de la fatigue du voyage et du manque de soin. Je ferai mon possible pour leur donner satisfaction, car si elles écrivent à leurs protecteurs en France qu'elles n'ont pas été bien traitées, cela peut mettre obstacle à votre projet de nous envoyer l'an prochain (1668) un bon nombre de jeunes personnes choisies."

En 1668 le roi déboursa 40,000 francs pour aider à l'envoi de jeunes filles. Talon, lui écrivant à ce sujet, dit: "Entre les filles qu'on fait passer ici il y en a qui ont de légitimes et considérables prétentions aux successions de leurs parents, même entre celles qui sont tirées de l'Hôpital Général de Paris."

Cet automne 1668 la Mère de l'Incarnation écrit que les navires qui venaient d'arriver portaient comme une marchandise mêlée et qu'il y avait des femmes maures, portugaises, allemandes, hollandaises et autres. Il n'y avait qu'une personne de chacune de ces nations. Elle ajoute qu'il est arrivé un grand nombre de filles françaises venues sans leurs familles. Ce contingent était composé en partie de filles de villes, ce qui ne plaisait pas au Conseil Souverain. La Mère de l'Incarnation dit à ce sujet: "L'on ne veut plus demander que des filles de villages, propres au travail comme les hommes. L'expérience fait voir que celles qui n'y ont pas été élevées ne sont pas propres pour ici. Le porteur de

la présente est M. de Dombour (anagramme d'un des fils de feu Jean Bourdon) qui va en France pour accompagner madame Bourdon."

Une partie du régiment de Carignan venait de repasser en France. Environ 400 de ses soldats restaient parmi nous et consentaient à devenir colons, mais une centaine de ceux-ci devinrent malheureusement coureurs de bois et furent perdus à la nation; une autre centaine s'étaient mariés au cours des années 1666, 1667 et 1668; en sorte, il restait peut-être 200 célibataires prêts à prendre femme. C'était beaucoup trop d'un seul coup. C'est alors que madame Bourdon, qui, veuve une première fois, s'était vouée aux oeuvres de piété, comme on l'a vu précédemment, et se trouvant libre de nouveau après la mort de Jean Bourdon, 12 janvier 1668, songea à exécuter un projet dont l'idée convenait aussi parfaitement aux hommes influents du Canada: c'était de recruter des filles instruites, laborieuses et de santé, mais non plus de ces "filles du roi" ou de villes qui, ayant reçu une éducation propre à les faire entrer au service des grandes dames, ne devaient point se trouver chez elles au milieu des travaux des champs. Madame Bourdon passa donc en France cet automne 1668; elle n'a pas dû commencer à agir avant le mois de décembre; par conséquent les envois antérieurs de filles de villes ne doivent plus lui être attribués. Mesdames d'Aillebout et Bourdon, la Soeur Bourgeois, la Mère de l'Incarnation, mademoiselle Mance, d'autres femmes de premier rang dans la colonie, des membres du Conseil Souverain, puis aussi des hommes de nos meilleures familles, s'entendant tous ensemble sur ce sujet, et de plus ayant l'assistance de Colbert, des archevêques de Paris et de Rouen, composaient un bureau des plus respectables. Cela écarte bien loin l'idée que l'on ramassait des filles au hasard pour les envoyer au Canada.

Madame Bourdon savait fort bien que, de 1640 à 1665, il était venu un certain nombre de filles honnêtes mais peu savantes, tandis qu'elle songeait à nous en procurer de plus instruites pour compléter l'état social de la colonie. Ce désir répondait au besoin du temps. Rendue en France elle s'adressa aux institutions et elle recruta un contingent supérieur sous le rapport physique et intellectuel, et différent quant à l'ensemble de

l'éducation des jeunes personnes non mariées qui étaient venues pour s'établir en 1668. Ces dernières, règle générale, savaient lire et écrire, mais on voulait davantage et le résultat fit voir qu'on avait vu juste.

Les exposés statistiques de M. Sulte font voir que, de 1634 à 1668, il est arrivé plusieurs filles avec leurs parents, mais la plupart sont venues seules sous la direction de personnages marquants. En 1665 la Mère de l'Incarnation nous laisse à supposer l'existence d'un bureau quelconque à Paris ou ailleurs. L'année 1668-69 est la seule où madame Bourdon s'est occupée du choix des filles pour le Canada. Le fait que La Hontan mentionne cette dame et personne autre a fait croire que son cas était unique et même qu'elle avait recruté à elle seule toutes les filles en question, c'est-à-dire pour la période s'étendant de 1659 à 1669. Nous ne savons pas que de tout temps une chose semblable avait eu lieu et que, de 1634 à 1750, il était venu, comme nous l'avons dit, 1100 filles, sans leurs parents, qui s'étaient mariées au Canada. Madame Bourdon paraît en avoir amené tout au plus 150 sur ce nombre total, mais les chiffres de M. Sulte n'en indiquent que 107 connues. Quant à celles qui venaient d'elles-mêmes il est juste de supposer qu'elles avaient des amis au Canada.

Au mois d'octobre 1669 la Mère de l'Incarnation salue le retour de madame Bourdon et de Dombourg. Elle dit que cette dame a amené 150 filles, et elle ajoute: "Un peu auparavant il était arrivé un vaisseau rochelais chargé d'hommes et de filles et de familles formées." Sur les petits navires de l'époque il ne fallait pas beaucoup de monde pour faire un chargement.

Voici une phrase de la Mère de l'Incarnation qui, si elle était signée La Hontan, provoquerait des réflexions: "Les vaisseaux ne sont pas plutôt arrivés que les jeunes hommes y vont chercher des femmes et on les marie par trentaines." Concédonsons cela en ce qui regarde Québec même, où il a dû se faire une trentaine de mariages, mais non pas des trentaines. Combien de mariages ont eu lieu partout ailleurs dans la colonie! Nos pages le montrent aisément. J'ai vu à ce sujet les registres de Québec et de Montréal et je vous avoue que le mot de la Mère de l'Incarnation n'est pas très juste.

Colbert écrivait le 15 mai 1669 que le roi envoyait 150 filles, celles de madame Bour-

don. Elles appartenait aux institutions chargées d'élever, aux frais de l'Etat, les enfants pauvres des officiers civils et militaires. Le choix du Canada s'était fait volontairement chez ces jeunes filles.

Le 27 février 1670, Colbert écrivait à Mgr de Harley, archevêque de Rouen: "Comme il pourrait se rencontrer des filles robustes dans les paroisses aux environs de Rouen, au nombre de cinquante ou soixante, qui seraient bien aises de passer au Canada, je crois que vous trouverez bon d'employer les curés" pour voir si chacun d'eux serait capable de recruter une ou deux filles.

Le 10 novembre suivant Talon écrivait: "Il est arrivé cette année 165 filles; 30 seulement restent à marier. Madame Etienne, chargée par la directeur de l'Hôpital Général de Paris de la direction des jeunes filles qu'il envoie, retourne en France pour en ramener celles que l'on enverra cette année.

Il faudrait fortement recommander que l'on choisît des filles qui n'aient aucune difformité naturelle ni un caractère repoussant, mais qui fussent fortes, afin de pouvoir travailler dans ce pays." En somme, madame Bourdon n'a fait que la campagne de 1668-69. Madame Etienne a continué.

L'automne de 1671, après avoir dit qu'il était venu 150 filles, Talon ajoute qu'il serait inutile d'en envoyer davantage vu qu'il y a nombre de Canadiennes à marier. Il dit encore: "N'envoyez plus de demoiselles de condition: nous en avons reçu cette année 15, outre 4 que j'avais amenées." Les tableaux de M. Sulte montrent que le gros chiffre des filles baisse à 28 en 1672. Cette dernière année, la Soeur Bourgeois amena de France 11 filles dont 6 destinées à entrer dans son institution et 5 pour les marier. Claude Le Beau, qui vivait à Québec en 1729, dit que ces filles venues de France étaient de bonnes moeurs et qu'elles épousèrent des soldats du régiment de Carignan.

En 1673 le roi envoya encore 60 filles. Les tableaux de M. Sulte en indiquent 39 de mariées cette année, mais cela ne veut pas dire qu'elles étaient arrivées en 1673. En 1679, revenant d'un nouveau voyage en France, la Soeur Bourgeois amena plusieurs filles dont une partie à elle confiées par le Séminaire Saint-Sulpice, de Paris. Ce fut le dernier contingent. Jusqu'à 1750 les tableaux de M. Sulte font voir qu'il n'en venait plus que quelques-unes chaque année. A

partir de 1675 à peu près, les Canadiennes ont continuellement fourni aux mariages; elles ont absorbé les contingents de garçons arrivés jusqu'à 1760. Notons que le 20 octobre 1671 Talon fit une ordonnance obligeant les garçons célibataires à se marier, puis, le 17 mai 1674, le roi écrit au comte de Frontenac, gouverneur général, "de porter les garçons et filles au mariage aussitôt qu'ils viennent en âge."

Le Frère Le Clercq, Récolet, arrivé en 1673, s'exprime ainsi: "La population se compose de très honnêtes gens, ayant de la probité, de la droiture et de la religion. On a examiné et choisi les habitants et renvoyé en France les personnes vicieuses et marquées. Quant aux filles envoyées au Canada on eut toujours soin de s'assurer de leur conduite avant que de les embarquer et celle qu'on leur a vu tenir dans le pays est une preuve qu'on y avait réussi." Pierre Boucher et le Frère Le Clercq parlent de ce qu'ils ont vu. De 1621 à 1661, sur 674 baptêmes qu'il y eut dans la colonie, Mgr Tanguay n'en a trouvé qu'un seul d'illégitime.

La Mère de Sainte-Hélène Duplessis écrivait de Québec, en 1703: "Un certain nombre de ces filles étaient des demoiselles de qualité, d'autres appartenait à de bonnes familles qui, étant chargées d'enfants, les envoyaient dans ce pays dans l'espérance qu'elles y seraient mieux pourvues (mariées); et enfin, on en tira beaucoup de l'hôpital de la Pitié à Paris, où elles avaient été bien élevées dès leur bas âge."

Le Père Charlevoix écrit en 1720 que "la source de presque toutes les familles qui y subsistent (au Canada) encore aujourd'hui est pure."

Une explication pour finir. Il n'existe aucune liste connue des filles passées dans la colonie; les chiffres de Talon, de Colbert, de la Mère de l'Incarnation, de la Soeur Bourgeois, ne s'accordant pas tous, il ne serait pas prudent de les accepter comme de tout repos. M. Sulte, qui n'a pas étudié la question de la valeur de leurs témoignages, nous donne aussi des chiffres inférieurs. Ses calculs ont été faits d'après le *Dictionnaire généalogique* de Mgr Tanguay, le mariage étant considéré comme point de départ. Toutes les statistiques, par ce fait, subissent des variations impossibles à contrôler. C'est ainsi que des filles arrivées en 1668 et qui ne se marieront qu'en 1674 peuvent avoir été

aisément mises dans l'immigration de 1673; de plus, certains registres de l'époque ayant été perdus ou détruits, il en résulte l'absence de plusieurs actes de mariages source même des statistiques. Les tableaux de M. Sulte touchent néanmoins de près l'exacte vérité.

La cause de madame Bourdon est entendue, comme disent les hommes de loi.

Gérard MALCHELOSSE.

Journaux et Mémoires Historiques

Si nous parlons souvent du passé c'est que notre plume et notre voix peuvent s'y exercer plus à l'aise que dans les autres modes. Trois phases se succèdent intimement au cours de notre existence: le fait accompli, le temps présent et le futur. L'avenir, justement qualifié par Victor Hugo dans son poème "1813" comme étant à Dieu, nous est un chapitre fermé. Boileau a dit du présent: "Le moment où je parle est déjà loin de moi". Mais le passé, nous semble-t-il, est à nous par le prix qu'il nous a coûté pour l'acquérir. C'est afin de ne rien perdre des leçons qui s'en dégagent et de pouvoir transmettre l'historique des faits s'y rapportant, que les annalistes, les chroniqueurs, se sont employés à tracer leurs relations, journaux, mémoires, réminiscences, etc. Un instant de réflexion doit faire comprendre que ces écrits sont d'inégale valeur, découlant de lieux, de circonstances et du tempérament particulier de l'auteur, et que, pour en tirer profit convenablement, quelle que soit leur apparence de véracité, il importe toujours de les comparer soigneusement avec d'autres preuves pour établir en tout leur base vraie et juste.

Il n'est personne de nous qui ne se sente attiré, pris, charmé par les récits du passé. Notre intérêt croît en remontant l'échelle séculaire. Voyez avec quelle attention l'on a suivi le progrès des fouilles de Carter au pays des pyramides.

L'on ne peut arriver à une perception nette et claire de ces vieux mémoires et journaux, bien souvent, que muni d'une connaissance plus ou moins parfaite des moeurs, des us et coutumes de l'époque traitée. Les mots, les

expressions d'alors, on changé de portée, et, référence aux anciens dictionnaires, et possible, ne donne pas toujours la solution désirable pour l'interprétation nécessaire; il faut en plus se mettre de l'époque, en comprendre l'esprit. Pour atteindre à ce point, il faut lire les vieux recueils d'historiettes, les anciens contes, les mémoires et les autres choses de jadis.

Un jour, un Canadien inspiré de la Muse chanta sa patrie, disant qu'il ne trouvait rien d'aussi beau. Dans l'âme de ce poète, la fibre patriotique vibrait fièrement, non seulement en raison des beautés grandioses et naturelles de son pays, du majestueux fleuve, du sol fertile et des paysages incomparables qui en font la renommée, mais aussi et à cause des pages glorieuses de son passé.

Il est important que nous connaissions notre histoire afin de pouvoir en parler clairement, sensément à l'occasion; pour que l'on puisse soutenir fermement l'honneur du nom, sachant ce qu'elle renferme de traits vaillants, d'héroïsme et de gloire, et, encore, afin de s'en inspirer pour envisager le présent et marcher confiants à la conquête de l'avenir. Honorer ses ascendants, connaître ce qu'ils ont fait, c'est s'identifier avec eux et comprendre leur idéal qu'il importe de continuer, reliant ainsi le passé à nos jours. Or, il n'est personne qui, lisant et méditant les annales canadiennes, ne se sente porté à l'action patriotique. A chaque page, pour ainsi dire, on y rencontre d'admirables traits de dévouement et de valeur qui soulèvent l'âme et l'ennoblissent.

Cependant, il est regrettable d'avoir à constater avec quel défaut de documentation et sur quelle interprétation erronée des événements, certains auteurs se sont plu à développer telles pages, lumineuses ou secondaires, de notre histoire. Nous déplorons ce fait, car ces écrits, selon leur popularité, répandent dans le public qui aime à lire des fausses notions historiques. Il nous semble que les historiens, les romanciers et les auteurs d'historiettes, de nouvelles, etc., lorsqu'ils ont en vue une composition de cette facture pourraient s'appliquer à ne pas dénaturer les faits tout en les arrangeant selon le penchant de leur imagination. Leur oeuvre n'en serait pas moins attrayante et nous aurions en plus la satisfaction bien douce de savoir la vérité historique moins maltraitée.

Quiconque veut étudier notre histoire avec

profit doit y consacrer une attention particulière, se renseigner auprès des meilleurs auteurs connus, s'adresser au bureau des archives à Ottawa, à Québec ou à Montréal, où l'on trouvera la copie de documents, de mémoires bien classifiés, etc. Il faudra ensuite soigneusement comparer ses notes, les mesurer et les considérer d'après les idées de l'époque, non pas de celle de nos jours, car entre les temps il peut y avoir une notable différence dans la valeur des gestes et des mots.

Les réminiscences étant une notation de souvenirs datant parfois de loin, sans appui sur aucune documentation positive, ne sauraient être considérées qu'avec réserve.

Le mémoire suppose une relation plus soignée que celle des réminiscences. L'auteur aura connu les faits racontés à titre de figurant ou de témoin. Cependant, comme il peut s'y glisser des choses empruntées, il convient d'être toujours en garde en utilisant cette forme de renseignements. Nos recherches nous ont prouvé plus d'une fois que d'anciens mémoires se rattachant aux premiers temps du Canada ne sont pas toujours exacts vis à vis la vérité historique.

La relation ou récit détaillé faite tôt après l'accomplissement d'un événement quelconque a toutes les raisons pour être vraie, fidèle, et mériter la confiance et la considération de ceux qui vont y chercher ce dont ils ont besoin.

Le journal, qui est un écrit quotidien ou périodique, est le plus important de tous malgré sa forme concise et laconique. Il est souvent composé de menus faits qui aujourd'hui sont d'un intérêt intense pour nous puisqu'ils nous révèlent de la meilleure façon les moindres détails de la vie d'autrefois. Il est facile de compléter la brièveté ou le sommaire pour ainsi dire télégraphique de son cadre. L'esprit mis en éveil se complait à le suivre pas à pas le long de la route qu'il indique.

Nous adressons ces quelques remarques aux chercheurs qui ne se douteraient pas des conditions énumérées ci-haut et requises de leur part, pour mener à bien leurs travaux historiques ou autres.

Il y a des auteurs étrangers qui ont écrit d'excellentes pages sur notre pays et son passé. Par contre, d'autres en mesure de faire bien aussi, ayant les sources d'information à leur portée, se sont plu, il semble-

rait, à faire oeuvre dérogatoire envers nous. L'un des pires exemples que nous avons rencontré a été publié à la fin de la dernière décade. Nous l'avions alors signalé à l'un de nos journaux, qui, cependant, n'en a rien dit. Pourquoi? Ne convient-il pas de rectifier le faux où qu'il soit et surtout s'il renferme des allusions blessantes, injurieuses sur nos ascendants?

Voici donc le cas.

Un livre intitulé l'"Expansion Française" a été publié en 1918. Il est formé d'une série de conférences faites au Foyer, cercle féminin, de Paris. Dans la partie de l'"Expansion hors l'Europe", nous y relevons:

Page 76: Talon resta seize ans au Canada.

Note: S'il n'y a pas ici une erreur typographique, l'auteur s'est grandement trompé, puisque le séjour de Talon au Canada n'a été que de six ans.

Page 77: Colbert envoyait chaque année (au Canada) des filles "saines et fortes" pêle-mêle avec des animaux reproducteurs. "Nous préparons les 150 filles, les cauales, chevaux entiers et brebis qu'il faut faire passer au Canada."

Note: Ce mot composé "pêle-mêle" sonne mal, disgracieusement, de la part de l'auteur et tendrait à faire croire à son auditoire que les Françaises envoyées par Colbert pour les marier avec nos colons n'étaient d'aucune importance hors leur qualité de "saines et fortes" les mettant au rang d'animaux reproducteurs. Ces filles ne sont pas venues sur le même navire que les chevaux, etc. Le "Journal des Jésuites" rapporte que les 12 chevaux, etc., sont arrivés avant la mi-août et que, le 2 octobre, arriva de Normandie un navire portant 130 hommes de travail, tous en bonne santé; 82 filles, dont 50 venaient d'une maison de charité de Paris où elles avaient été très bien instruites...

Page 77: ...Trois cents soldats du régiment de Carignan restèrent qui, épousant les "filles saines et fortes" (expédiées avec les juments) firent souche de familles canadiennes.

Note: 400 soldats s'établirent dans le pays. Nous demanderons à nos Canadiennes comment elles trouvent le compliment "galant" de l'auteur français devant un cercle féminin à Paris? La parenthèse est de l'auteur.

Page 78: Nos voisins les Anglais abrutissaient, en leur vendant de l'eau-de-vie, les

Peaux-Rouges. Les Français, d'une âme plus noble, s'étaient interdit ce commerce funeste.

Note: Ce n'est pas ce que l'on voit depuis l'administration du gouverneur d'Argenson et longtemps après. Ce commerce de l'eau-de-vie s'est pratiqué ouvertement, puis lorsque l'on eut ordonné contre, il se fit quand même, mais à couvert. (voir le *Régiment de Carignan*, par Régis Roy et Gérard Malcheolse. G. Ducharme, éditeur, prix \$1.00)

Page 78: Le Canada était soumis au régime féodal. Le roi octroyait à des colons fortunés — nobles ou bourgeois — des seigneuries de deux à dix lieux carrés. Le seigneur distribuait à des moindres colons des lots de 90 arpents grevés d'un certain nombre de droits féodaux.

Note: Nous n'avons jamais eu d'organisation féodale, malgré l'expression courante parmi nous du système seigneurial qui porte comme une ressemblance avec l'autre. Notre habitant tenait la terre en toute propriété et le seigneur n'y pouvait prétendre, ce qui est le contraire du régime seigneurial de France. (Voir *L'Acadie française*, par Benjamin Sulte, Editions Edouard Garand, prix 75 sous.)

Page 71: Kalm (un Anglais)...

Note: Pierre Kalm était un naturaliste suédois qui visita le Canada en 1749.

Page 82: ...Trappeurs et Peaux-Rouges, faute de l'eau-de-vie dont la vente est interdite, s'arrêtent boire peut-être les vins de Beaujolais et de Sûresne.

Note: Il y a eu des cabarets en Canada et les gens ci-haut nommés et d'autres ont pu y boire le brandy, le rhum et le vin et s'enivrer à leur aise. Ils pouvaient aussi obtenir ces boissons clandestinement; il y a toujours eu des âmes charitables pour leur en fournir moyennant trafic de fourrure ou de monnaie.

Page 85: ...Dès août 1756, Montcalm prend l'offensive, court vers la frontière sud, bat à Chouegen une armée anglaise forte de 25,000 hommes.

Note: Rien que ça! 25,000 hommes! Quelle exagération!! Il n'y en avait pas même 2,000!!

Page 85: Quatre armées anglaises sous Prideaux, Stamvô, Amherst et Wolfe convergent sur Montréal et Québec.

Note: Trois armées convergèrent sur Québec et Montréal dirigées par Prideaux, Amherst et Wolfe. Nous n'avons pu trouver qui

était Stamvô. Il a peut-être été tiré de l'imagination de l'auteur, comme le reste.

Page 86: Lorsque le fort Niagara, notre dernière défense au sud-ouest, eut succombé, le 27 juillet 1759, Montcalm se jeta dans Québec et entreprit de le disputer à l'ennemi... Montcalm le tint cependant cinq mois en échec. A la bataille de Montmorency quelques régiments français battirent encore toute une armée anglaise. Les Canadiens, qui avaient d'abord paru presque indifférents, se montrèrent en cette magnifique journée du 29 juillet 1759, rejetant l'ennemi de l'autre côté de cette rivière Montmorency qui couvrait Québec.

Note: Il y a beaucoup d'erreurs dans le paragraphe ci-dessus. Lorsque le fort Niagara succomba, le 27 juillet 1759, Montcalm ne se jeta pas dans Québec, puisqu'il y était depuis le 22 mai et qu'il s'occupa de la défense de cette place, jusqu'à l'arrivée des Anglais à la fin de juin, et, de ce temps-là au 12 septembre, l'on ne compte que deux mois et une quinzaine de jours, la moitié des "cinq mois" que Montcalm tint l'ennemi en échec, au dire de l'auteur. Les Canadiens qui étaient de la milice canadienne et des troupes de la colonie se battirent toujours bien; le passé est là pour l'attester.

Page 86: Les Peaux-Rouges se faisaient jusqu'au dernier massacrer pour la France et le grand chef blanc.

Note: Les Peaux-Rouges n'ont jamais eu autant d'amour pour la France; ils ont toujours considéré leurs intérêts d'abord. Ils n'ont jamais fait d'autre guerre que celle d'embuscade, et, quand ils constataient que l'ennemi avait le dessus, ils s'éclipsaient.

Page 88: Pullulant à l'heure où nous diminuons, nos frères de là-bas propagent notre sang et notre dialecte. Entre eux ils s'appellent des Français.

Note: Nous nous appelons entre nous des Canadiens, pas autre chose! Ce sont les Anglais qui d'abord nous ont appelés des Canadiens, puis des Canadiens-Français, et maintenant, des Français. Pour nous, nous sommes des Canadiens, les vrais, et parlant français tout comme... les Jersayais qui parlent notre langue mais ne sont pas des Français, quoique originaires de Normandie.

Page 101: La Salle, en 1681, allant en découverte au Mississipi emmenait dix-huit guerriers abénakis qui serviraient d'interprètes.

Note: Comment les Abénakis pouvaient-ils interpréter les diverses nations de Sauvages de l'Ouest: Illinois, Arkansas, Chactas, Natchez, Tunicas, etc? Car ils n'avaient pas la même langue.

Page 109: Nous savons que Colbert avait déjà dirigé sur le Canada quelques filles pêle-mêle avec des juments. Dès 1704, Pontchartrain en expédia en Louisiane aux colons qui se voulaient marier: du reste, elles avaient été choisies en France par l'évêque de Québec qui les prit dans les milieux galants, mais fort repenties et soumises.

Note: Charlevoix a dit: "Quand aux filles qu'on envoyait au Canada pour les marier avec les nouveaux habitants, on eut toujours soin de s'assurer de leur conduite avant que de les embarquer, et celle qu'on leur a vue tenir dans le pays est une preuve qu'on y avait réussi. Et ailleurs il ajoute: "On doit rendre cette justice à la colonie de la Nouvelle-France que la source de presque toutes

les familles qui y subsistent encore aujourd'hui est pure et n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine à effacer... Je crains d'autant moins d'être contredit sur cet article, que j'ai vécu avec quelques-uns de ces premiers colons". Ce qui se pratiquait pour le Canada devait aussi compter pour la Louisiane. Nous y étions intéressés, car nos forts jalonnaient la contrée arrosée par le Mississipi, et beaucoup de nos officiers servirent à la Louisiane. Si l'évêque de Québec eut à choisir en France des filles pour cette région, il est certain que son choix a été tout autre que celui que l'auteur lui attribue.

Il est regrettable que tant de fautes voulues déparent cet ouvrage. A la suite d'un peu de recherches, l'auteur nous eut donné un livre plus vrai et plus appréciable sous le côté historique.

Régis ROY.



Gin Canadien *Melchers* Croix d'or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Distillerie:
Berthierville, Qué.

Bureau chef:
Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

LE COIN DU POÈTE

Jeune Fille et Jeune Fleur

(CHATEAUBRIAND)

A la mémoire de G. P.

Elle était belle, elle était blonde
Comme une aurore de printemps.
Hélas, pour mourir à vingt ans
Fallait-il tant de grâce au monde?

Quand s'éteignit sa voix profonde
Les pleurs se mêlèrent aux chants;
L'hiver, avec des soins touchants,
Couvrit de neige la rotonde...

Dieu, quel mystère en Vos desseins !
Manquait-elle aux parvis des saints
La fleur hier épanouie?

Moi, quand je songe à son destin,
Je crois entendre en mon chagrin
Le vent qui pleure mon amie...

Jean D'AUTUN.

Les Elections Générales (1)

Tiens ! nous n'avions rien à faire
Durant les longs jours d'hiver !
Voilà que le ministère
Va nous mettre tous en l'air.
Electeurs de la province,
Vous êtes tous appelés.
Le peuple, c'est un bon prince;
On vous appelle: votez !

Votez bien; la destinée
Du pays dépend de vous.
Quand la France infortunée
Vote pour un tas de fous,
Et que les sages protestent,
Canadiens, imitons-les,
Et que les fous chez eux restent.
On vous appelle: votez !

1. Les deux pièces spirituelles et légèrement malicieuses qui suivent datent de 1865 ou 1870; nous les avons trouvées dans les cartons de l'auteur et les donnons in extenso puisque nous aurons sous peu des élections générales.

Votez fort pour la jeunesse
Au coeur grand et généreux;
Et votez pour la vieillesse
Qui secourt les malheureux.
Votez pour les gens honnêtes
Avant tout, et protestez
Contre les mauvaises têtes.
On vous appelle: votez !

Votez; que grand bien nous fasse,
Qu'au pays tout marche bien.
Mais riez fort à la face
De plus d'un homme de rien.
Aux farceurs pleins de promesses
Faites de grands pieds de nez...
Electeurs, plus de faiblesses,
On vous appelle: votez !

Blain de SAINT-AUBIN.

Mon Candidat

Mon candidat est un brave homme
Je vous le présente aujourd'hui;
Dans l'instant, je vous dirai comme
Je deviens amoureux de lui.
Il conte de si belles choses
Et ne veut rien qu'un bon mandat!
Puis il nous montre tout en rose;
Ah! votez pour mon candidat!

Mon candidat a l'âme tendre;
On dit que, de par le comté,
Son coeur, un jour, se fit surprendre
Par une attrayante beauté.
Si nous avons un mariage
Au bout de la lutte; ouida!
Nous redirions le vieil adage:
"Il est époux et candidat."

Et je chanterais à la noce
Quelque couplet échevelé;
Nous aurions un plaisir féroce
Grâce au candidat appelé.
Puis, en savourant le champagne
Que sa bourse nous déboucha,
Nous dirions: "Tiens, à la campagne,
Ainsi l'on fête un candidat!"

Mon candidat, tenez, je l'aime;
Il vient de prêter vingt louis
Au plus grand non-rendeur quand même,
Un fort-à-bras, le Grand Louis.

Mais, doux Seigneur! pour cette somme
 Quels discours et quels coups de bras!
 Mon candidat est un brave homme;
 Votez pour les bons candidats!

Nous allons donc voter; le diable
 Sait comment cela tournera...
 Nous votons pour un homme aimable,
 Indépendant... *et coetera.*
 Eh! ma foi! si le ministère
 N'est pas content, mal lui prendra;
 Pour nous, veillons à notre affaire;
 Votons pour notre candidat!

Blain de SAINT-AUBIN.

Printemps

La pensée aux yeux de velours
 Recherche la douceur de l'ombre;
 Venez bien vite à son secours,
 Lui trouvant alçôve un peu sombre.

Admirez la tulipe en fleur
 Qui borde le fond du parterre
 Et lui prodigue ses couleurs
 Sitôt que se montre la terre.

C'est pour nous dire en souriant
 Que l'hiver a cédé la place
 Et que le soleil flamboyant
 Va des jardins changer la face.

La saison prend de la gaieté
 Par le retour des hirondelles;
 La verdure annonce l'été,
 Le merle arrive à tire-d'ailes.

Caboches vertes des lilas,
 Muguet qui gonfle dans sa tige,
 Pivoines dardant ses longs bras,
 Moucheron qui rôde et voltige,

Vous renaissiez pleins de désirs
 En nous promettant mille choses,
 Et, pour varier nos plaisirs,
 Bientôt viendra le mois des roses.

Benjamin SULTE.

POUR RIRE

Méfait d'autrui

(Reproduction interdite)

Le petit Deschamps, Nicole,
 Nicole le Jouflu,
 Comme on s'était plu
 A l'appeler à l'école,
 Ayant l'esprit peu délié
 Servait souvent de mire
 A l'espiègle écolier
 Qui voulait faire rire.

Nicole était très doux,
 C'était une bonne bête,
 Il ne donnait pas de coups
 Si l'on se payait sa tête.
 Mais dans sa détresse
 En appelait à la maîtresse.

En rang pour donner la leçon
 Un jour, voilà qu'un polisson
 Ouvre sa cassolette,
 Sa boîte à parfum, et nous jette
 Une odeur... ah!... une odeur...
 Cela soulève une tempête
 De protestation, l'auteur
 Même du forfait en tête;
 C'est lui qui clame le plus.
 — Qui qu'a fait ça? — Jouflu! — Sus! sus!
 Tout le monde tombe dessus:
 — Sconque, putois, bête puante!
 Et bien d'autres qu'on lui chante.

La maîtresse n'entend point
 Ce qui se dit à Nicole,
 Les méchants gars ont soin
 A leurs voix de mettre bricole.
 A la suite de ces propos
 Nicole se fâche et pleurniche:
 — Mamzelle, icitte y'en a qui fouiche
 Et pis ça m'passe su'l'dos!

Régis ROY.

LA FÊTE DES ARBRES

Plantez, en ces joyeuses heures,
Plantez tous les arbres divers!
Ils étendront sur vos demeures,
Pour vous garder, leurs rameaux verts,
Plantez tous les arbres divers!

I

Venez de toute part; venez, prenez la bêche,
Vieillards et jeunes gens, paysans et bourgeois.
Plantez des arbres fiers, et réparez la brèche
Que vos pères ont faite à nos superbes bois.
Plantez-les beaux et drus, plantez-les en grand nombre.
Il fait bon sous les bois durant les brûlants jours.
Quand ils auront grandi, vos enfants à leur ombre
Viendront, en vous louant, rêver à leurs amours.

II

Laissez là vos travaux, mêlez-vous à vos fêtes;
Courons à ces plaisirs où la foule se rend!
Nous aurons les grands bois qui dresseront leurs têtes,
Et nous aurons aussi, par vous, un peuple grand.
Vous aimez les vallons que le ruisseau sillonne,
Vous aimez la pensée au gigantesque vol,
Vous aimez le clocher d'où l'humble foi rayonne,
Tout ce qu'un ciel ami donne à notre beau sol!

III

Venez! votre concours est une sainte obole.
Plantez au sol aimé l'arbre national!
D'une oeuvre plus auguste il sera le symbole,
Il grandira. L'oiseau, dans son chant matinal,
Sur ses rameaux épais redira votre gloire.
Il vivra de longs jours, et nul ne sait combien;
Mais plus longtemps que lui vivra votre mémoire,
Car vous cherchez le juste et vous faites le bien!

IV

L'épée est au fourreau. Notre terre est sacrée:
La cendre de ses preux repose en cent endroits.
Notre terre est bénie. Elle s'est enivrée
Du sang victorieux des soldats de la croix.
C'est un séjour de paix, c'est une terre libre
Où l'égoïsme meurt, où la charité croît.
Aux baisers de l'amour l'âme sensible y vibre,
Mais le bras est levé pour défendre le droit.

Plantez, en ces joyeuses heures,
Plantez tous les arbres divers!
Ils étendront sur vos demeures,
Pour vous garder, leurs rameaux verts.
Plantez tous les arbres divers!

Pamphile LEMAY.

Printemps

Le Printemps naît,
Et tout renaît
Dans la nature;
Les bois, les prés
Sont diaprés
L'onde murmure!

Arbres et fleurs,
Riches couleurs...
Les pâquerettes
Et les lilas
Jonchent les pas
Des bergerettes.

Douces chansons
De nos buissons,
Voix d'hirondelle
En oraison,
Le gai pinson
Rôle autour d'elle.

Quand tu reviens
Je me souviens
De mon enfance,
Où je courais
Près des marais
Sans vigilance;

Où je cueillais
De beaux oeillets
Ceints de fougères,
Cheveux au vent,
Pieds nus, souvent
Sur les bruyères.

C'était aux jours
De mes amours
Avec les bêtes!
Vaches, moutons,
gorets gloutons
Aux roses têtes!

J'aimais surtout
Par-dessus tout
La jument blanche,
Que j'étrillais
Et toilettais
Pour le dimanche

Ce temps heureux
Est déjà vieux;
Tout fuit, tout change...
Je ne suis plus
Non, vraiment plus,
Un petit ange.

Printemps joyeux,
C'est dans tes yeux
Que le poète,
Avec amour,
Lira toujours
Son épithète !

Chante Printemps!
Fleurit le temps
De ma jeunesse.
Verse en mon coeur
Un peu d'ardeur,
Un peu d'ivresse!

Charles-E. HARPE.

BELAIR 7149-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS — WINDSOR ils vous conduisent
directement à destination

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maison de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER

CHESTERFIELDS

CAROSSES

CHAISES

LITS

LAMPES

BIBLIOTHEQUES

TABAGIES

ETC.

CHAMBRES A COUCHER

DIVANETTES

FAUTEUILS

MIROIRS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS
exhibés dans mes vitrines

NOTEZ BIEN — J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achèterez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.

LE REVE

Tous les coeurs en ont un plus chéri que les autres,
Lumière qui jaillit, s'élève, éclate et luit,
Il paraît et revient, mais toujours reste nôtre,
Et qu'on suit sans faiblir jusqu'à l'immense Nuit...

Le mien a la fraîcheur d'un matin de printemps:
Il en a les rayons et les flammes latentes,
Les parfums clairs et doux et les divins instants,
Et vibre comme lui de voluptés ardentes.

Il a parfois la joie exquise d'un enfant;
Comme la Vierge il a la candeur et la grâce;
Rien ne peut arrêter son amour triomphant,
Et c'est un jeune aiglon de fière et noble race!

Il a de ces ardeurs comme en a le soleil;
Comme en ont dans la nuit les étoiles charmantes;
Il éclaire ma vie et peuple mon sommeil
De sourires d'amis et de lèvres aimantes.

Mon rêve a la splendeur immense de l'éclair:
Comme lui de son aile il couronne le monde;
Fleur de poupre et d'orgueil il palpète dans l'air,
Et son âme s'enivre à sa force féconde.

Il a vaincu la chair et ne craint pas la mort;
Il met une lueur adorable au mystère,
Et libre désormais des atteintes du sort,
Il monte, il chante, il rit — toujours plus loin de terre !

Antonin PROULX.

Ecrire

Si je parlais une langue bien claire
Avec la grâce et le ton qui convient.
La plume en main, je tâcherais de plaire
En mesurant chaque mot qui survient,
Fuyant toujours l'épithète inutile,
Au naturel en me laissant aller,
J'irais tout droit par un chemin facile
Et j'écrirais ainsi qu'on doit parler.

Savoir parler est donc la grande chose.
Savoir écrire, arrive par surcroît.
Nous faisons tous, aisément, de la prose

Mais ce n'est pas aussi fameux qu'on croit.
L'art est absent. La phrase n'est pas ronde.
On plaque un mot, parfois, pour la gonfler,
Sur le papier ce jeu grimace et gronde;
Il faut écrire ainsi qu'on doit parler.

Figurez-vous que vous prêtez à rire
Et vous mettez votre instrument d'accord.
Il faut parler ainsi qu'on doit écrire,
Avec justesse et clarté tout d'abord.
Craignez l'emphase à l'égal de la peste.
Le naturel suffit pour nous guider.
C'est encor lui qui fait le plus beau geste:
Il faut écrire ainsi qu'on doit parler.

Benjamin SULTE.

Je ne sais plus...

Brise, laisse-moi te le dire,
A quoi bon caresser mon front?
Tu ne peux calmer mon délire
Et tes baisers rien ne me font...
Je ne sais plus même sourire
A ton frôlement vagabond!
Brise, laisse-moi te le dire,
A quoi bon caresser mon front?

Quand tout près de vos nids je passe,
Petits oiseaux, pourquoi chanter?
Votre voix dont j'aimais la grâce
Maintenant ne fait qu'attrister
Mon coeur lourd, mon âme trop lasse...
Je ne sais plus vous écouter...
Quand tout près de vos nids je passe,
Petits oiseaux, pourquoi chanter?

Quand je rêve sur le rivage,
Vague, pourquoi venir à moi?
Ton clapotis, ton vert mirage,
Non, ne me causent pas d'effroi,
Mais je suis une enfant sauvage
Qui ne sait plus jouer pour toi...
Quand je rêve sur le rivage,
Vague, pourquoi venir à moi?

Pourquoi, ma montagne fidèle,
M'appelles-tu là-haut encor?
Tu sais bien que je n'ai plus d'aile,
Pour monter, prendre mon essor...
Je ne sais plus aimer, ma belle,
Tu le vois bien mon coeur est mort...
Pourquoi donc, montagne fidèle,
M'appelles-tu là-haut encor?

Marie MESANGE.

Toujours?

Triste? Mais non, ne sois pas triste!
Tout chante dans les alentours,
Et le coeur est un grand artiste
Parfois — quand ce n'est pas toujours!

Toutes les beautés se cultivent:
Même la joie et les amours,
Et mes serments — tu le sais — vivent
— A ce qu'on dit du moins — toujours!

Le monde encore a de beaux rêves,
— En cherchant bien le long des jours —
Au fond des coeurs et sur les grèves:
Chercher on peut... On peut toujours...

Voyons, c'est mai! Déjà les roses
Montrent leurs feuilles de velours:
Un poète adore ces choses —
Du moins, il les chante toujours...

Vois ces oiseaux qui dans les branches
Vocalisent comme des sourds:
Ils ont la foi... Ninon, sois franche,
N'auraient-ils pas raison — toujours?

Regarde! Tout le ciel flamboie!
Si tu souffres, loin des secours,
Lève ton front: l'amour est joie —
— Et peine — oui, mais pas toujours...

Et si parfois, dans ta détresse,
Tu vois voleter des vautours:
Garde un sourire en ta tristesse...
Crois-moi: sourire est bon — toujours!

Antonin PROULX.

Bévue littéraire

Dans les numéros de novembre et janvier derniers de *la Vie Canadienne*, nos collaborateurs Gérard LeJeune et F.-J. A. nous ont rappelé quelques bévues littéraires d'auteurs célèbres. Si Ponçon du Terrail a pu amuser avec ses phrases baroques, en voici une fameuse de Paul de Saint-Victor, trouvée dans *le Soleil*:

"D'un oeil il regarde Dieu, et, de l'autre, il écrit."

Ces erreurs n'ont pas échappé au grand

Corneille même. En effet, n'est-ce pas dans "Pompée" qu'on lit:

"Il en coûta la vie et la tête à Pompée."

Dans le journal républicain "France-Comté", il y a quelques années, on citait de Rome une dépêche annonçant que le dirigeable "Médusa" avait été torpillé par un sous-marin autrichien. L'Autriche a donc des sous-marins aériens? observe un confrère.

Comme les musiciens et les artistes qui courent par les rues en chantant, les écrivains ont parfois en écrivant des distractions assez originales!

C. VRAI

Exploits de chiens

Il y a une trentaine d'années, dans le plein du mouvement pour l'érection du monument de Maisonneuve, sur la Place d'Armes, à Montréal, je reçus un joli billet, sans signature, écrit d'une main jeune, me demandant s'il était vrai que la chienne Pilote devait figurer sur l'une des faces de bronze du monument. Mon anonyme correspondant ajoutait: "Nous sommes plusieurs Canadiens qui comptons sur vous pour apprendre les hauts faits de ce personnage historique et ce lui vaut de passer ainsi à la postérité."

Pilote, c'est l'oie du capitolé canadien. Expliquons-nous.

Avant l'ère chrétienne, les Gaulois assiégeant Rome, se glissèrent durant la nuit en dedans des fortifications et allaient faire main-basse sur les troupes endormies, lorsque des oies, effrayées à la vue de ces rôdeurs, se mirent à piailler et par là donnèrent l'alarme, ce qui sauva la garnison et même la ville. Vous voyez d'ici l'utilité des oies dans l'histoire.

A Montréal, en 1644, les oies, c'étaient des chiens. Pour se tenir en garde contre les Iroquois, qui représentaient les Gaulois ou les barbares de ce temps-là, les habitants du fort de la Pointe-Callières avaient organisé une meute qui faisait le tour de la place et, très intelligemment, sentait le Sauvage partout où il se cachait.

Dans une patrouille il y a un guide. La chienne Pilote répondait à ce grade. Je lui conférerais les galions de sergent, si elle vivait encore, mais elle est malheureusement depuis longtemps décédée. Son instinct de policier lui valait presque le commandement; elle dirigeait sa troupe à travers les halliers et signalait l'ennemi comme le chevalier d'Assas le fit plus tard, quitte à se faire tuer comme lui. On l'a même vu battre des chiens qui s'étaient dérobés à une ronde en règle, par elle conduite autour du fort. La discipline, voyez-vous, il n'y a que cela pour les êtres utiles et intelligents.

Or, un matin de la fin de l'hiver, Pilote galoppait vers la rue Saint-Paul, aujourd'hui, et elle aperçut des Iroquois. Aussitôt elle donna l'alarme et se posa en arrêt dans la direction de l'ambuscade. M. de Maisonneuve arma ses gens et poussa à l'ennemi, lequel fut culbuté à l'endroit plus ou moins

précis de la Place d'Armes actuelle. Déjà, depuis des mois, M. de Maisonneuve promettait aux Iroquois un chien de sa chienne.

C'est pourquoi la chienne Pilote a sa place dans l'histoire! On la lui a accordée. Un bon petit chien dessiné en relief sur l'un des côtés du monument qu'on admire aujourd'hui raconte les prouesses de Pilote, intrigue les passants, incite ceux-ci à apprendre l'histoire des hommes, à commencer par les chiens, et nous n'avons que peu de choses à envier aux oies du capitolé romain.

Benjamin SULTE.

Fraisier et Frezier

Une dépêche originale de Paris qui nous annonce qu'à une récente vente de reliques historiques un chapeau de paille ayant appartenu à Victor Hugo s'est vendu seulement \$340.00 et la plume d'oie avec laquelle le poète écrivit *Napoléon le Petit* pour la petite somme de \$720.00, nous informe aussi que les fraises de primeurs sont arrivées dans la capitale française.

Cela nous rappelle un article du journal *Le Canadien*, de Saint-Paul, Minn., où il était dit que les fraises furent importées en Bretagne en 1690 par un voyageur du nom de Frézier. Pour une coïncidence, certes, c'en était une, mais nous n'avons pas cru foi dans les prédestinations de Frézier!

En effet, il est admis que les fraises étaient connues dans l'antiquité la plus reculée, non seulement à l'état sauvage, mais comme nourriture rafraîchissante. Au point de vue comestible, leur culture ne prit de l'essor qu'à la fin du seizième siècle. Cela écarte loin l'idée de leur implantation près de Plougastel, en Bretagne, par Frézier, car en 1690 le jeune Amédée-François Frézier n'avait alors que huit ans, étant né à Chambéry en 1682. Revenant de Saint-Domingue où il exécuta des travaux de fortifications très importants, il a pu apporter 1739 des fraisiers du Chili ou de l'Amérique centrale, mais à cette époque les fraises étaient depuis longtemps connues et répandues par toutes les provinces de France, des Alpes aux Pyrénées. Ne confondons pas *fraisier* avec *Frézier*.

Evidemment, il y aura toujours des farceurs!

Gérard Le JEUNE.

Bibliographie

Hormisdas Magnan — *Cinquantenaire de notre hymne national. Drapeaux et chants nationaux, armoiries, etc.* Québec 1929.

Le 24 juin 1930 il y aura exactement cinquante ans qu'aura été chanté pour la première fois "O Canada, terre de nos aïeux". C'était à l'occasion des grandes fêtes de la convention nationale tenue à Québec, et les auteurs avaient noms A.-B. Routhier, plus tard juge, et Calixa Lavallée. M. Magnan a voulu rappeler les origines de ce chant, de même que celles des chants nationaux des autres peuples qui nous touchent de près. Des historiques courts mais précis sur les drapeaux français, armoiries, devises, etc., suivent et constituent un tout très intéressant.

Ce livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques, à côté des travaux analogues des Cumberland, Thruston, Band, Sulte, Chouinard, Morin, Desjardins, Gagnon, Archambault et autres.

G. M.

Sur les Routes de Québec. Guide du touriste. Publié par le Ministère de la Voirie, Québec, 1929.

Suivant un programme de constante utilité publique, le ministère provincial de la Voirie a publié ce guide instructif, non seulement pour nous, mais pour tous les excursionnistes américains qui, d'année en année, se font de plus en plus nombreux. C'est le vademecum de l'automobiliste.

Outre des cartes-routières, ce guide contient un détaillé complet des milages et chemins, des notices historiques sur chacun des endroits qui s'offrent au touriste, des renseignements sur les populations, productions régionales, monuments, établissements et édifices principaux à visiter, statistiques industrielles et maritimes, etc. . . En un mot, c'est un livre compact et qu'il est bon d'avoir à la main en voyage.

Une telle compilation, édifiée en peu de temps, comporte cependant quelques détails que l'éditeur n'a pu vérifier. Comme dans les encyclopédies il y a donc là des erreurs qu'une nouvelle édition pourra rectifier.

Louons en somme notre gouvernement qui sait si bien faire connaître aux étrangers le sol des premiers ancêtres canadiens-français.

G. M.

Oscar Séguin — *La Laveuse automatique*, comédie en deux actes. Editions Edouard Garand, Montréal, 1930.

Voici une comédie que nous recommandons à nos lecteurs de lire. Finement sarcastique, touchant quelque peu au guignol, possédant les qualités des autres pièces de l'auteur et spécialement écrite pour les cercles masculins, elle plaira. Nous y retrouvons des personnages ridicules que nous coudoyons sur la rue et que l'auteur stéréotype d'une façon très intéressante. C'est une comédie pleine de verve et d'un dialogue familier.

G. M.

NOS HOMMES FORTS

Jos. Montferrand ou Jack Naud

Notre article sur Jos. Montferrand, paru dans *la Vie Canadienne* de mars, nous a attiré d'un lecteur une lettre intéressante qui nous impose une mise au point. Il s'agirait de savoir à qui attribuer un certain exploit de deux hommes forts, attendu que les textes de Benjamin Sulte peuvent porter à méprise.

En effet, dans sa brochure sur l'athlète canadien, notre auteur écrit à la page 27: "Un jour Montferrand hâla par la chaîne une chaloupe qui flottait derrière un bâtiment et l'embarqua. Il fallut cinq hommes pour la remettre à l'eau."

Et voici que dans la même étude, page 55, M. Sulte attribue un exploit tout à fait identique à Jack Naud, un autre athlète de chez nous qui a fait parler de lui.

Sulte était à bord du *Québec*. Le capitaine Labelle le prend à part et lui dit:

—Voyez donc l'imprudence des promeneurs embarqués dans cette chaloupe, à l'arrière du bateau. Quand nous *décosterons*, l'embarcation chavirera comme une mitaine.

Sulte avisa Jack Naud qui rôdait sur le quai et, en deux mots, lui conta l'affaire. Il sourit, empoigna la chaîne qui retenait la chaloupe, tira à lui, en grognenardant, et embarqua toute la boutique à bord du *Québec*, en moins de rien. Mais ce fut une toute autre affaire pour remettre à l'eau cette chaloupe que cinq hommes remuaient avec peine.

A qui des deux, à Jos. Montferrand ou à Jack Naud, cette anecdote se rapporte-elle? Qui nous dira la vérité?

Gérard MALCHELOSSE.

Le Théâtre Canadien

EDITIONS EDOUARD GARAND

1423-25-27, rue Ste-Elisabeth

Montréal, Canada.

Prix: chaque volume, 25c.

Déjà parus:—

- 1.—*La Secousse*.....JEAN FERON
Comédie dramatique en 3 actes. Inédit.
- 2.—*Les Pamoisons du Notaire*.....ALEXANDRE HUOT
3 actes. Inédit.
- 3.—*Mon Commis-Voyageur*.....LE CHEVALIER E. CORRIVEAU
3 actes. Inédit.
- 4.—*Un Million pour un Casse-tête*.....OSCAR SEGUIN
Comédie-vaudeville en 3 actes. Inédit.
- 5.—*La Visite Nocturne*.....PAUL COUTLEE
Pièce en un acte.
- 6.—*Quand Même*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 3 actes.
- 7.—*Entre Deux Civilisations*.....ARMAND LECLAIRE
Pièce en 5 actes.
- 8.—*Le Triomphe de la Croix*.....JULIEN DAoust
Pièce en 5 actes.
- 9.—*L'Aveugle de St-Eustache*.....L.-N. SENEAL
Drame en 5 actes et 8 tableaux.
- 10.—*La Mère Abandonnée*.....HENRI DEYGLUN
Drame en six tableaux.
- 11.—*Petit-Baptiste*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Comédie Héroïque en 4 actes.
- 12.—*Feu Follet*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 4 actes.
- 13.—*Le Petit Maître d'Ecole*.....ARMAND LECLAIRE
Pièce en 4 actes.
- 14.—*Pureté*.....A.-H. DE TREMAUDAN
Pièce en 1 acte.
- 15.—*Le Reporter*.....ALEXANDRE HUOT
Pièce en 5 actes en vers.
- 16.—*La Berceuse*.....CHRISTO CHRISTY
Pièce en 3 actes.
- 17.—*La Laveuse Automatique*.....OSCAR SEGUIN
Comédie en 2 actes.
- 18.—*De l'Audace, Jeune Homme !*.....ANTONIN PROULX
Comédie en un acte
- 19.—*L'Intime Souffrance*.....ANTONIN PROULX
Drame en un acte.

BNQ



000 428 222



Compliments

de

National Breweries, Limited

Dow Old Stock Ale

Dawes Black Horse Ale